

BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.
654

Volume de 146 feuilles

18 juin 1912

Destroying the character and increasing number of
of slaves.

Conley and Elmore. 2 c. 1000, 4 grains Distill
De ~~the~~ Cum Dario in spiritibus. 2 grains —
Carbimone being put aside.

Conditions, et la bonne volonté

Wd ucorps de Canadairie ala tête de uquel il comtatoit

malgré son éloignement. il triomphe au passage du granique des nombreuses troupes de Darius. si l'audace d'alexandre paroit dans cette occasion aller jusqu'à la temerité, on doit avant de la condamner se représenter la situation, ou se trouvoit alors le prince. il est certain que sans une action d'éclat, capable d'intimider ses ennemis, il ne pouvoit triompher des ~~troupes~~ ^{Des peuples} innombrables de Darius. il pouvoit encore moins se flatter de passer le granique en présence d'une armée infiniment supérieure à la sienne. s'il ne donnoit pas ^{à ses officiers et soldats} ~~à ses troupes~~ l'exemple de la plus surprenante valeur. en effet c'est l'exemple d'alexandre qui précipite les macedoniens dans ce fleuve, et ^{qui} leur fait braver mille morts pour secourir les efforts d'un tel chef. l'étonnement ~~qui~~ ^{qui} pareil ^{courage} ~~aux~~ ^{aux} perses commença leur défaite et la rendit bientôt ^{complète} ~~entière~~. il est des occasions où la temerité est approuvée par la prudence. alexandre à la bataille d'Issus se conduisit en général aussi prudent ^{qu'habile} ~~qu'habile~~, il modéra son bouillant courage, et attira l'armée innombrable de Darius dans des défilés où elle ne peut s'étendre, ni par conséquent profiter de l'avantage du nombre; alexandre dut ^{donc} la victoire à sa prudence et à son habileté dans l'art de la guerre, autant qu'à sa valeur et à celle de ses troupes.

La réponse à Parménion qui lui envoieit demander un prompt secours pour sauver les équipages de l'armée prêts à tomber au pouvoir des perses, marque une présence d'esprit admirable, un jugement exquis et un sang froid inaltérable. d'ites à Parménion répondit alexandre qu'il ne pense pas de me demander du secours, si nous sommes vainqueurs nous reprendrons nos équipages, et nous aurons ceux de l'ennemi. si nous sommes vaincus nous n'en avons plus de besoin, il faut triompher ou périr.

L'événement justifia la sagesse de cette réponse. alexandre sans s'inquiéter du désavantage qu'avoit Parménion força par tout la victoire à se déclarer en sa ~~sa~~ ^{sa} faveur. habile à profiter de ses avantages il n'abandonna la poursuite de ses ennemis que lorsqu'il eût rendu leur défaite complète, et qu'il se fut emparé des trésors de Darius, et de toute sa famille. j'avouerai que tout autre qu'alexandre se seroit contenté de ses premiers succès, et auroit songé à en recueillir le fruit en acceptant les propositions de ~~Darius~~ ^{ses ennemis}, mais alexandre ne pour être l'étonnement de son siècle, et celui de la postérité la plus reculée, ne savoit point mettre de bornes à son ambition, il s'étoit assuré une supériorité réelle sur

les grecs qui ne voulaient qu'une vaine gloire, abuser
et détruire une puissance qui avait si souvent attaqué leur
liberté firent un crime à alcaandre d'avoir pu faire de ce
trône de l'ionie à celui que philipes lui avait cédé en
macedoine, ils voulaient que le vainqueur d'indus et de
isclaus de la grèce, et de tant de la gloire d'avoir pu
exterminer d'anciens ennemis ne vint régner paisiblement en
macedoine, alexandre plus sensible à cet égard que ceux
qui voulaient qu'il ne fût que l'instrument de leurs passions
~~qui le faisoient mal juger~~ et ne devaient profiter de ses victoires
pour ^{ajouter} l'empire de l'asie au petit royaume qu'il tenait
de ses pères pour remplir dans ce grand projet il a son de ne rien
laisser derrière lui qui pût lui faire perdre le fruit de ses
conquêtes, il reprime pour ainsi dire son activité et son ardeur
qui le portaient à braver même à poursuivre sans relâche
un ennemi qu'il venait de vaincre ^{il s'arrête dans l'ionie} pour s'attacher à soumettre
la forte et puissante ville de thebes qui osa lui résister.

nous allons copier les historiens grecs qui ont parlé des conquêtes d'alexandre
n'hésite pas à blâmer le prince de l'asie pour ainsi dire d'instabilité
juste en imitant les mœurs et les coutumes de ceux qu'il venait de
vaincre, il veut qu'alexandre mette au fruit de ses conquêtes que
la gloire de les avoir faites, ^{et il exprime selon lui que de s'arrêter de la sorte}
~~et qu'il ne s'arrête pas de la sorte~~
des féroces macedoniens pour occuper le trône de l'ionie, je lui rappele
leur sens à défendre si le reproche est bien raisonnable, et si les grecs
de l'ionie eux-mêmes ne condamnent une conduite qui seule pouvait assurer
à alexandre un empire qu'il ne devait qu'à ses victoires.

Darius. ce qui lui restoit à faire étoit moins difficile, que ce qu'il avoit déjà exécuté. déterminé à regner seul dans l'Asie, il récom^{te} la prudence que sur le choix des moyens qui peuvent couronner son projet; il assiége la forte ville de Thir pour ne rien laisser derrière lui, qui pût lui faire perdre le fruit de ses conquêtes. ce n'est point l'heureuse temerité

D'Alexandre qui le rend maître de cette superbe ville). il ne doit cette conquête qu'à son habileté & sa valeur ~~et à sa~~^{à son industrie et à sa} persévérance. il marche ~~bientôt après~~^{après ces succès} contre Darius. Les forces innombrables de ce prince ne lui servent qu'à rendre la défaite plus entière, et son malheur irréparable. Alexandre se voit peu de jours après cette grande victoire paisible maître du vaste empire des perses.

Nous n'avons vu jusqu'à présent Alexandre que comme un torrent
fougueux qui renverse, détruit tout ce qui s'oppose à son passage.
Considérons le un moment sur le nouveau trône qu'il vient d'obtenir
par sa valeur. il n'ignorait pas qu'un monarque n'est vraiment puissant
que lorsqu'il règne sur le cœur de ses sujets. il connoissait trop les
hommes pour ne pas savoir qu'ils sont moins attachés à leurs légitimes
maîtres, qu'à leurs coutumes, aux usages et aux mœurs qu'ils ont sucées
avec le lait, et que l'habitude leur a rendu pour ainsi dire sacrés,
il sentit qu'il lui étoit plus aisé de se plier aux usages et à la
façon de vivre des persans, que de les assujettir à les mâles austérités
des macedoniens. il prit l'habit persan, adopta la religion, les
cerémonies, les coutumes et la faste asiatique. il traita avec douceur
ses nouveaux sujets. il accorda des grâces à ceux qui ^{lui} parurent les mériter,
il les protégea tous contre la vexation et la tyrannie d'une armée de
conquêteurs, il leur témoigna sa confiance en choisissant parmi eux
une partie de sa garde. Les macedoniens qui s'attendaient pour prix
de leurs exploits à ^{s'attendaient} à régner en tyrans sur un peuple d'esclaves,
blâmerent cette sage ^{politique} ~~conduite~~, qui acquit cependant à Alexandre
l'amour de ses nombreux sujets, et l'assurance d'une constante fidélité de
leur part. "

C'est peut-être au mécontentement des macedoniens qu'on doit attribuer les conquêtes qu'alexandre fit dans les indes. ce prince s'aperçut que ~~les~~ ^{ses} vieux soldats fiers de leurs exploits étoient aussi dangereux pendant la paix qu'utiles et nécessaires, lorsqu'il avoit des ennemis à combattre. il connut sans peine qu'il falloit occuper la valeur inquiète et active de ces guerriers trop accoutumés au bruit et au tumulte des armes et à jouir des fruits de la victoire. ce ne fut qu'en les faisant triompher de l'inde et de l'arie qu'il put s'assurer de leur fidélité et de leur obéissance. La saine politique se trouva peut-être réellement d'accord avec

Son ambition sans bornes, et son éloignement pour le repos, et ~~la misérable~~
l'usage qu'il fit de ses victoires sur Porus et quelques autres rois de l'Inde
prouve qu'il songeoit bien moins à étendre son empire que sa renommée.
Si l'on veut blâmer l'ambition qu'eût Alexandre de faire connoître son
nom et sa valeur aux habitants des bords du Gange, on ne pourra
s'empêcher d'admirer la conduite et l'habileté de ce prince dans tout
le cours de cette difficile expédition. Le projet pouvoit être peu raisonnable,
mais les ^{qui s'agissent de la guerre} moyens ~~qui s'agissent de la guerre~~ étoient dictés par la sagesse, et ne pouvoient
~~être employés que par un~~ ^{être employés que par un} homme qui connoissoit à fond le grand art de la
guerre. Les macédoniens murmuroient quelquefois de l'abus qu'Alexandre
faisoit de leur courage et des travaux sans nombre auxquels il les
engageoit, mais une nouvelle victoire, et l'exemple d'un prince qui
partageoit leurs peines et leurs périls calmoient leurs plaintes et leur
mécontentement.

il est difficile de passer d'une vie active et laborieuse, à une vie
tranquille et paisible. Le desir d'acquiescer un nom immortel avoit mis
les armes à la main à Alexandre. Les furies n'immortisent point un
pareil desir, l'ambition et l'avarice sont insatiables. Les généraux de
l'armée d'Alexandre avoient acquis trop de gloire et d'autorité pour
devenir de simples particuliers. ~~Si~~ ^{Si} un état paisible et tranquille; si
leur chef avoit moins employé leurs talents et leur courage, ils en
auroient sans doute pu faire usage contre lui.

après avoir considéré Alexandre comme un conquérant à qui rien ne
peut résister, examinons son caractère, et les actions de sa vie qui n'ont
point un rapport direct avec la guerre. on ne peut nier que le prince
n'eût parfaitement profité de l'excellente éducation qu'il avoit reçue.
il aimoit les sciences et les arts, ~~et~~ ^{il} les cultivoit lui-même beaucoup
plus que les travaux militaires ne sembloient le lui permettre; nous
avons déjà vu qu'il se fit établir la puissance autant par sa politique
et sa conduite raisonnée que par l'effort de ses armes. son heureuse
audace multiplioit des conquêtes que sa saine politique avoit l'art
de conserver. si Alexandre n'avoit été qu'un héros, et s'il n'avoit
seu que vaincre, il n'aurait point en si peu de temps établi un royaume
assuré et tranquille sur un trône usurpé ^{et trop étendu} ~~et trop étendu~~, le traitement
qu'il fit à Porus et presque à tous ceux dont il triompha prouve
une âme sensible et généreuse qui se fait respecter et admirer la vertu
jusque dans les ennemis et qui fait encore plus de cas de la
conquête des cœurs que de celle des empires.
sa conduite avec la famille de Darius est encore une preuve plus
forte de sa vertu naturelle et de sa grandeur d'âme. Sirigambis

H. De Darius

H. Des Vats

trouve en lui un nouveau fils qui la console de la perte de celui que le ciel lui avoit accordé; ses filles^{es} et les princes de son sang loin de gémir dans les fers, partagent la gloire et la fortune de leur vainqueur. Darius lui-même en mourant est forcé d'admirer alexandre; il lui cède sans regret un empire que la victoire et la mort lui ravissent, et il reconnoît le conquérant digne de regner autant par ses vertus que par son courage. La sensibilité et la constance d'alexandre pour ses amis ^{font} l'éloge de son cœur. peu de conquérans et même de rois ont connu comme lui le prix de l'amitié. Beaucoup moins encore en ont ressentie et inspirée une véritable. alexandre desiroit d'avoir de vrais amis. il savoit en acquiescer, et ne négligeoit rien pour les conserver. il devenoit avec eux un particulier aimable, tendre compatissant et capable de tous les soins ^{particuliers} et les attentions qu'exige l'amitié.

Le desir de conquérir ne l'occupoit point uniquement. il travailloit sans cesse à rendre son nouvel empire heureux, et florissant. il rétablissoit le commerce qui seul ~~en~~ fait la force et la richesse, ^{des états} il embellissoit les villes, en formoit de nouvelles, son génie vaste et actif embrassoit toutes les parties du gouvernement et n'en négligeoit aucune. ses ennemis et ses soldats étoient sans doute les victimes de son courage immodéré et de son amour pour la gloire, mais ses sujets recueilloient les fruits de ses victoires et de la sagesse de son gouvernement. je ne pretens point cacher les taches qui défigurent le tableau d'une vie aussi courte que brillante, je vais les rapporter fidèlement. Les meurtres de Clitus, de Parménion, de philotas, de Calisthène, l'embrasement de Persépolis paroissent au premier coup d'œil, les actions d'un tiran insensé, et furieux, alexandre livré à l'excès de Lyragnerie ou à la folie de vouloir passer pour le fils de jupiter, ne nous offre plus un conquérant aussi fameux par ses exploits que par sa politique. examinons cependant chacune de ces différentes actions en particulier. Clitus dans un repas où la débauche avoit été portée jusqu'à l'excès ne peut souffrir qu'on mette les exploits d'alexandre au dessus des ceux de philippes; il s'oublie jusqu'au point d'injurier son roi. ce prince le fait sortir de la table et de la salle où se donnoit ce festin. Clitus rentre par une autre porte et vient chanter à alexandre des vers satiriques faits contre lui.

Ce monarque jeune et impétueux, échauffé par le vin se livre alors à sa colère, il saisit un javelot et jette un insensé qui osoit le braver, le regret qu'il eût de cette action ne prouve-t-il pas quelle fut l'effet d'un premier mouvement trop naturel à l'homme; quel prince auroit le sang froid de se laisser outrager impunément par un de ses sujets, ou seroit après modéré en pareille occasion pour remettre aux lois les fers

Ne puis-je pas à croire qu'il m'ait déterminé à cette rigueur catholique
après une entière conviction de l'innocence philosophique et
il paraitrait peut-être plus compatible avec une détermination qu'il l'avait
~~ce qui~~ en l'absence de son ami
plus qu'il ne l'avait son ami

De sa vengeance. deux particuliers se joignent pour une moindre insulte.
il n'est pas prouvé ^{qu'on} que Philotas eût conspiré contre Alexandre, ~~mais~~ la lenteur
à découvrir à ce prince une conspiration qu'on lui a révélée, est un indice bien
fort, ~~et~~ j'ai doute que dans aucun gouvernement on pardonnât un pareil oubli.
m^r. de Thou a perdu la tête pour n'avoir pas ^{discret} ~~scellé~~ une conspiration ou il
étoit prouvé qu'il avoit refusé d'entrer ~~et cependant~~ cette conspiration n'étoit
point contre le roi. m^r. de Thou n'en étoit instruit que par son ami intime.
Alexandre n'avoit d'autres droits pour regner sur tant de nations que ceux de
la force et de la victoire, il étoit donc assés naturel qu'il veillât à sa
sûreté, et arrêtât par des exemples de sévérité les plus légères entreprises
contre sa personne ou contre sa puissance, il n'est gueres vraisemblable que
Philotas l'ami, le favori de son roi ^(il ne fetoit point fort coupable) eût
négligé d'aller lui révéler une conspiration ^{dans laquelle on l'avoit égaré et instruit} ~~qu'on le pressoit de le lui apprendre~~
il n'est pas moins vrai qu'un pareil sujet ne devoit être puni qu'après
une entière conviction, d'autant plus que sa mort, rendoit celle de
Parménion nécessaire à la sûreté d'Alexandre, et ^{car} Parménion étoit le plus
celebre des capitaines de ce prince, et celui qui lui avoit rendu les plus
grands et les plus utiles services. j'ai peine à reconnaître Alexandre à
ce trait d'une rigoureuse politique. son ame étoit trop au dessus de la
crainte pour sacrifier l'amitié et la reconnaissance à des soupçons quelques
fondés qu'ils pussent être. Calisthènes philosophe Cyrénien et insolent ne
méritoit point la mort pour avoir refusé d'adorer son souverain, Alexandre
avoit peut-être un motif raisonnable pour exiger un pareil hommage, il
ne revoltoit point les perses accoutumés à cet ordre de culte pour leurs
monarques, mais il étoit cruel de vouloir soumettre un philosophe austère
tel que Calisthènes, ~~et~~ Alexandre en le renvoyant dans sa patrie rendoit
une action de cruauté qui le deshonorait. il paroît que les discours
offensifs de l'orgueilleux philosophe irritèrent le prince enivré par la
flatterie et le bonheur, et qu'il sacrifia Calisthènes moins à sa politique
qu'à sa colère et à son amour propre offensé.

L'embrasement de la ville de Persepolis est une suite des débauches ou
l'abandonnoit Alexandre. ce prince excessif en tout, ne pouvoit écouter
les conseils de la modération. c'étoit un mérite réel chez les Perses
que de boire plus de vin qu'un autre homme. Le jeune Cyrus dans
l'éloge qu'il fait de lui même n'oublie pas de dire qu'il boit plusieurs
mesures de vin de plus que son frère. Alexandre qui devoit raisonnablement
se contenter des qualités qui font le vrai mérite, et des celles que la
nature lui avoit données pour être un héros, aspira aussi à la réputation
de pousser la débauche du vin aux plus grands excès. un tempérament
tel que le sien n'avoit pas besoin d'un feu étranger pour se ranimer.

aussi vit on le conquérant devenir tour à tour insensé et furieux, et perir
enfin dans un repas où la débauche fut portée à son dernier excès
on ne peut excuser la conduite d'Alexandre à cet égard. elle est
cependant la suite de ce même caractère qui le rend l'objet de
l'étonnement et de l'admiration de tous les siècles. Ce héros ne
vouloit avoir ni concurrents ni égaux. La frugalité étoit une vertu
chez les grecs, Alexandre s'y soumettoit sans peine et en donnoit
l'exemple. de boire plus qu'un autre étoit un mérite chez les
Perses, ce prince aspira à cette vaine et ridicule gloire et voulut
vaincre dans ce nouveau genre de combat comme dans tous les
~~autres~~ ceux que son ambition lui avoit fait entreprendre. Les grecs
mécontents des braves qu'il mettoit à leur cupidité et à leur tyrannie,
^{autour qu'il} la protection et des faveurs qu'il avoit aux peuples vaincus, éclatèrent
en plaintes et en murmures. moins bons politiques qu'Alexandre, ils
vouloient soumettre l'Asie à leurs lois, leurs coutumes et leurs mœurs.
Alexandre sentit la folie et le danger d'un pareil projet, il adopta
^{les mœurs} celle de ses nouveaux sujets, et ^{la surpasse} par la sienne de leur fidélité et
de leur amour. Les grecs qui traitoient tous les autres peuples des
Barbares firent un crime à Alexandre de sa sage politique. aigris
contre ce prince qui ne les laissoit point regner en son nom, ils
eurent soin de relever ses fautes et peut-être de les exagérer. ils
declamèrent sans cesse contre la folie d'un homme qui vouloit se
faire passer pour le fils de Jupiter, sans examiner que cette
pretention, ridicule à leurs yeux, étoit utile aux grands desseins
d'Alexandre. elle augmentoit le respect et la vénération que les
Perses avoient pour lui.

L'écriture Sainte nous apprend que les monarques de l'Asie étoient
dans l'usage de se faire adorer comme des divinités.

Si Charlemagne avoit imité la prudente politique d'Alexandre
il auroit paisiblement regné sur les nouveaux sujets que ses
victoires lui avoient acquis, mais l'obstination qu'eût ce conquérant
de vouloir commander aux consciences, fut une source éternelle de
révoltes, et il ~~se fit~~ ^{se fit} ~~força~~ ^{extermina} des peuples entiers, qui
lui auroient été fidèles, s'il s'étoit contenté de régner sur eux
et sur leurs biens, et leur avoit laissé leur religion, leurs
mœurs et leurs usages; abandonnant ^{à des gens sages et modérés} au ~~peuple et à la~~ ^{à des gens sages et modérés}
le soin de les persuader ou les éclairant. Les romains ne
seroient jamais devenus les maîtres du monde, s'ils n'avoient pas
laissé à leurs nouveaux sujets, leurs dieux, leurs lois et leurs
coutumes. il résulte je crois de cette esquisse de sommaire de la
vie d'Alexandre, qu'on doit regarder ses fautes et ses égarements
comme des taches qui se trouvent sur un magnifique et excellent

Critique laudace de corruption et de violence
Ma satisfaction de ne savoir que les livres et la Bible
Contient et ont dirigé par les grands talents
une éducation ~~qui ne pouvait être meilleure~~

Il étoit en effet obligé à se joindre publiquement à
Catilina et à travailler avec de concert avec les autres
^{Senateur}
~~romains~~ à la ruine de la République

Il qui ne pouvoit oublier ^{l'humiliation} ~~l'humiliation~~ et les perils que lui auroient fait
éprouver ^{une armée au siège} ~~l'ennemi~~ à la suite même du Capitole

fameux Scelerat. il sentit que ^{ceffir romain} Cesar convaincu d'avoir entre dans cette conjuration n'auroit plus d'autre parti a prendre que celui de se faire ouvrir, et qu'en se joignant a Catilina, il se feroit peut-être triompher de la republique, ce n'étoit point par vertu ni par moderation que Cesar ne paroissoit pas ouvertement dans le parti des conjurés, il voyoit leur entreprise douteuse, il ne pretendoit point travailler a la fortune d'un autre, il vouloit au contraire profiter ^{du crime d'un furieux} de son crime et se servir de sa main pour se delivrer de ^{plusieurs} ses concurrents, Citoyens illustres et ~~fameux~~ ^{qui} par leurs vertus et leur credit mettoient un frein a son ambition. Si le succès avoit couronné l'affreuse entreprise de Catilina, Cesar son associé et peut-être son conseil seroit bientôt devenu son ennemi; débarrassé de ses redoutables rivaux, il auroit forcé la republique a n'avoir recours ^{qu'a} lui seul, et a se sauver entre ses bras des fureurs d'une troupe de bandits et de forcenés; Catilina sans s'en douter ne travailloit qu'a l'elevation de Cesar, et Cesar ne lui laissoit executer son horrible projet que pour devenir necessaire a sa patrie, et l'assujettir enfin en paraisant la servir. cet esai de la politique de Cesar annonce son caractere et ses projets, ^{ingrat fait} et fait plus d'honneur a son esprit qu'a son cœur.

La suite de sa vie nous l'offrira comme le modele parfait des plus grands Capitaines, et le premier genie de son siecle, mais nous le verrons employer constamment ces rares et pretieux talens a la ruine de la republique et a celle des deux tiers du monde connu, Cesar trouvant plus d'obstacles a son elevation qu'il n'en avoit peut-être prévu, emploie la superiorité de son esprit a faire servir ses propres rivaux a sa fortune et a sa grandeur, il s'associe ^a Pompee et Crassus, et profite de leur credit pour vaincre la resistance du Senat, et obtenir le gouvernement des gaules; cest le premier theatre ou Cesar fait connoître ses talens sublimes pour la guerre, Les romains éblouis par tant d'exploits ^{temptez} s'approchoient ~~pas~~ que ce grand Capitaine ne les fait triompher si souvent, que pour se mettre bientôt en état de les vaincre a leur tour. il termine une guerre utile a ses grands projets; Loins d'acquiescer des sujets a la republique, il lui suscite chaque jour de nouveaux ennemis. L'océan et le Rhin ne peuvent mettre Les anglois et Les germains a couvert de son ambition et de son ^{de Cesar} avidité. de tous leurs ennemis Les romains ne redoutoient que Les gaulois, ainsi les victoires ^{obtenues} de Cesar sur ces ^{peuples guerriers} ~~dangerous ennemis~~, empyrent de joye ^{et de ville} ce peuple fier et si jaloux de sa grandeur. Les romains ne voulurent point s'apercevoir que Cesar pour se faire continuer dans son gouvernement, et pouvoir impunément s'enrichir des dépouilles de tant de peuples, entretenoit une guerre qu'il auroit pu terminer en deux campagnes.

+ Sans doute, fort embarrassé Cesar, mais il n'aurait pas tardé à trouver de
nouveaux pretextes pour attaquer une autorité à laquelle il ne pouvoit
jamais se soumettre, il ne fit adopter des propositions qui parurent
raisonnables que bien certain par la connoissance qu'il avoit du caractère
de son rival, qu'il ne les accepteroit point, ^{donneroit} et par ce refus donneroit une
apparence de justice à la guerre qu'il alloit entreprendre; de succès en
repondant ^{aux vices criminels de Cesar} à ses vices criminels peut il les rendre légitimes. en louant
son courage, son activité, sa prudence et son habileté dans tout le cours de
cette guerre, n'est on pas forcé de detester l'objet qu'il se proposoit. on ne
peut ce me semble regarder alors Cesar que comme un fameux coupable
qui sacrifie toutes ses vertus à ses injustes et criminels projets. on vante sa
douceur et sa clemence, n'étoient elles pas nécessaires à l'établissement de sa
grandeur, ^{usurpation de Cesar} ~~et~~ par un amas de ruines, sur des provinces depouillées qu'il
~~voulait regner~~. ce n'étoit point la colere et la vengeance qui lui avoient
mises les armes à la main. c'étoit ^{l'ambition de Cesar} ~~l'esprit de commandement~~ qui le rendoit
l'ennemi de Pompée et du sénat. il étoit trop habile pour imiter les
fureurs de Marius et de Sulla, plus caché et plus dangereux, il fit
mieux recueillir le fruit de ses attentats. Cesar n'étoit point ni barbare,
cruel ni méchant, son ambition cependant a répandu plus de sang
que les monstres ses successeurs n'en ont fait couler pendant tout le
cours de leur règne tyrannique. si Pompée avoit su vaincre, on ne
parleroit de Cesar que comme d'un fameux coupable. en detestant
son crime on admireroit peut-être ses talents et son audace. si Brutus
il étoit le héros de Rome, et son nom obscuriroit celui de Cesar. La
vertu et l'amour de la patrie ^{criminel Brutus} ~~l'ambition~~ contre un homme que tout
souverain ne pouvoit regarder que comme un tyran; la reconnaissance
qu'il lui devoit personnellement ne put faire taire dans son cœur la
voix de la patrie, et celle du devoir et de l'honneur, il me paroît insensé
d'avoir sur cette action un sentiment différent de celui qu'avoient alors
les plus vertueux ^{romains} de Rome. pourquoi Cesar est il l'objet de notre amour
et de notre admiration tandis que Cromwel n'est à nos yeux qu'un
odieux scelerat; l'un et l'autre ont conçu le même projet, ils l'ont exécuté
par des crimes et de grandes actions. Cromwel sous prétexte de maintenir
les loix de son pays a détrôné son légitime souverain, et sous un titre
moins brillant que celui de roy, il a réellement regné en Angleterre.
Cesar de simple citoyen est devenu à force d'attentats contre la république
le maître du monde et le tyran de sa patrie, un million d'hommes et
les plus illustres citoyens de Rome ont péri en défendant leur liberté, que
Cesar leur égal, soumis comme eux aux mêmes loix, avoit entrepris de leur
ravir. cette ambition me paroît aussi criminelle que celle de Cromwel, il
n'est aucun tribunal dans le monde qui ne les eût condamnés l'un et
l'autre à perdre la vie, s'ils avoient été dans le cas d'être soumis à sa

jurisdiction. L'assassinat étoit devenu le seul moyen qui restoit aux romains pour
venger la republique opprimée et détruite. Henry trois ne peut être ^{un} blâmé
d'avoir fait assassiner le duc de guise, que parce qu'il se étoit mis dans cette cruelle
nécessité, par sa seule faiblesse et sa mauvaise conduite, que Cesar soit le plus
habile et le plus grand capitaine du monde, et l'esprit le plus étendu et le
plus brillant de son siècle, je l'accorde sans peine. moins éblouissant, moins
surprenant qu'alexandre, il est sans doute plus sage et par conséquent plus assuré
de la réussite de ses desseins, il ne donne au hasard que ce qu'il ne peut
absolument lui ôter, mais le projet d'alexandre n'a rien qui repugne à l'honneur
et à la probité. son ambition s'accroît par les succès, il ne peut plus s'arrêter
dans sa course, il est entraîné par un amour immodéré pour la gloire, et
sa vie n'est qu'une suite continuelle de combats et de victoires. La prudence
ne présidoit comme je l'ai déjà remarqué qu'à l'exécution de ses desseins, une
insatiable ambition les faisoit naître, et accepter. Cesar plus prudent ne
combattoit que pour son intérêt et sa fortune; ce n'étoit point sans projet
ou pour acquiescer une vaine renommée, qu'il valoit de conquêtes ou conquêtes
mais cet objet réel qui étoit le principe et la cause de toutes ses actions, n'étoit
il pas aussi injuste qu'il étoit bien concerté. est il plus permis d'asservir une
republique dont on fait partie, qu'il ne l'est de détruire son légitime souverain
romains nous dit on ne pouvoit plus soutenir la forme de gouvernement qu'elle
avoit choisie. elle avoit besoin d'un maître. C'étoit donc au sénat et au peuple
romain que le droit de le choisir appartenoit. Cesar devoit travailler à
mériter la préférence sur tous les concurrents, mais il ne pouvoit donner des
fers à sa patrie qu'en favorisant un vrai tyran qui ^{ambition} sans remords ^{pour parvenir à son but} immole la vertu et les devoirs les plus sacrés. quelques éloges que méritent
les grandes qualités de Cesar, son génie sublime, ses rares talents et son courage
ce héros ne peut être aux yeux de la raison, qu'un heureux coupable, qui
possède les talents et non les vertus d'un grand homme. je croirai volontiers
que si Cesar eût régné légitimement sur des romains, soit par de droit de
la naissance, soit par un consentement général, il auroit fait le bonheur
et la gloire de l'empire. il joignoit aux qualités qui font des héros celles
qui rendent un homme aimable, mais l'ambition, l'ordinaire orgueil de la
vertu, lui fit tout sacrifier aux soins de sa grandeur, et la soif de régner
le rendit le fleau des deux tiers du monde connu. des vertus qu'on doit
chercher à acquiescer, sont celles de son état, et Cesar n'en posséda jamais
aucune que pour le malheur de sa patrie; il étoit un détestable républicain
avant d'être le destructeur et le tyran de la republique. examinons maintenant
si la politique et la prudence dans le gouvernement civil égaloient les
grands talents pour la guerre et pour l'éloquence. Les romains étoient attachés
au gouvernement républicain par habitude et un véritable intérêt personnel
les efforts qu'ils venoient de faire pour défendre leur liberté ne permettoient
pas à Cesar d'ignorer leur façon de penser à cet égard. il devoit donc
leur cacher avec soin qu'ils étoient devenus ses esclaves. loin de braver les
lois, les formalités, les coutumes que les romains cherissoient et respectoient,
il devoit même sembler, paraître les protéger, et se contenter de régner au nom

~~Il faut que le maître du monde, le Seigneur obtienne un nom adoré et -
renvoie lui faire perdre le fruit d'autant d'agréables, et le lui avec
sécurité de ceux qui sont d'actes de la gloire, et que l'œuvre de la
patrice, il lui soit respecté qu'il s'en vident avec lui en un instant -
commence; la Sainte Écriture après avoir tous les hommes et son
pouvoir et les enfants qui sont et mal de la terre, et le monde pour que~~

de la république. pouvoit il raisonnablement se flatter que ces fiers sénateurs, qui étoient nés ses égaux se verroient sans despit devenus ses sujets. il ne se contente pas de les abaisser, de les humilier sans cesse. il leur temoigne le plus grand mépris, et leur associe les plus vils des citoyens de romes. cette conduite aussi injuste qu'elle étoit imprudente, irrite cet illustre corps, elle ne lui permet plus de se faire illusion sur la pesanteur des fers qu'on lui fait porter. il connoît que cesar peu satisfait d'être réellement le maître, veut régner en tyran absolu et despotique. cesar n'ignore pas a son tour jusqu'où va ^{le mécontentement qu'il inspire} ~~leur mécontentement~~. cependant il ne travaille ni à ~~le~~ ^{l'}apaiser ni à se mettre a couvert des effets de ~~sa~~ ^{la} haine et de ~~de~~ ^{du} son courroux, il augmente l'un et l'autre en laissant voir ^{trop aisément} ~~la suite~~ des ^{usages} ~~qu'il a formés~~ d'être reconnu et appelé roi des romains. a ce nom si detesté a romes, tout s'afflige et s'irrite a la revolte. cesar n'en devient pas plus sage, la résistance qu'il éprouve rend le vain titre nécessaire a son ambition. il tente tous les moyens possibles pour l'obtenir, et se livre cependant sans précaution et sans défiance a ceux qu'il ne cesse d'outrager; une mort violente est enfin le fruit sans doute rapproché quelques vices et de grands égarements a alexandre, mais ou ne peut s'excuser de s'être aussi mal conduit que cesar dans l'administration et aux usages des peuples qu'il a vaincus dans une guerre juste et légitime, l'autre devenu le maître de ses égaux a force d'attentats, ne veut, ~~mais~~ ^{ne} pas même leur laisser la forme et l'image de leur ancien gouvernement, il regne, qu'il a-t-il a desirer, que lui importe sous quel nom, et a quel titre, pourquoi ne pas cacher aux romains qu'ils sont devenus esclaves. cesar pouvoit conserver une puissance qu'il venoit d'acquiescer par la force et la violence, si a leurs lois, leurs coutumes et leurs préjugés; les fiers sénateurs accoutumés a compter des princes et des rois dans le nombre de leurs clients, a donner et oter des couronnes, pouvoient ils sans chagrin se voir des sujets d'un citoyen romain né comme eux pour commander et obéir tour a tour; n'étoit il pas nécessaire de les plier insensiblement au joug a force de regards, d'attentions et même de déférence. auguste n'est demeuré tranquille possesseur de l'empire romain qu'en laissant au sénat son ancien éclat, ses usages et sa considération dont il avoit joui depuis tant d'années. loin de travailler a détruire cet illustre corps, ou a l'avilir chaque jour, auguste rendoit le garant et le soutien de celle qu'il vouloit conserver. cesar s'est si mal conduit a cet égard qu'on est forcé de le regarder comme aussi mauvais politique, qu'il étoit grand capitaine. ^H L'esprit humain a des bornes trop étroites pour qu'un même homme rassemble en lui tous les talents et toutes les vertus. si cesar et alexandre n'avoient pas fait de grandes fautes, ils feroient trop d'honneur a l'humanité et des héros qui leur ont succédé dans la carrière de l'honneur, auroient trop a rougir de les avoir si peu ou si mal imités.

Société, et il s'imaginait pas être en droit d'exiger une partie de leur bien pour
satisfaire à ses caprices, et à son luxe personnel. Comme ces chefs étoient hommes
et par conséquent incapables de modérer leurs passions, ils ne tardèrent pas à
profiter de leurs richesses, ou des services qu'ils avoient rendu à leur pays, pour
étendre une autorité trop bornée au gré de leur ambition. on avoit trop
peu accordé à ces espèces de rois pour qu'ils pussent s'en contenter; ils usurperent
trop à leur tour. Les peuples accoutumés à vivre libres, et presque indépendants,
refusèrent de se soumettre au joug ^{qui les enchaînait} ~~qu'ils leur imposaient~~. de là naquirent
ces différents gouvernements républicains connus dans la Grèce, en Italie, et
plusieurs autres pays. enfin les plus habiles législateurs travaillèrent à
donner des lois qui pussent assurer la liberté et le bonheur des peuples,
on ne vit point et on n'a point encore vu de gouvernement, qui n'eût ses
inconvenients et ses défauts. L'aristocratie en confiant le pouvoir aux
principaux citoyens donnoit une foule de petits rois que l'ambition
dormoit, et rendoit toujours ennemis, le peuple étoit continuellement le
jouet et la victime des passions des grands. L'histoire grecque est remplie
des malheurs que ^{les passions} ~~l'ambition~~ des principaux citoyens des républiques
de Thèbes, de Corinthe de Samos, et ^{d'Athènes} ~~plusieurs autres~~ causèrent à leur patrie;
presque toutes ces petites républiques subirent fréquemment le joug de la tyrannie, ou
furent déchirées par ceux qu'elles avoient choisis pour les défendre, et les gouverner.
Le gouvernement démocratique produisit encore de plus grands inconvenients. il
mettoit l'autorité entre les mains d'une populace légère, capricieuse, inconstante,
et se livrant toujours à son premier mouvement. Les athéniens le peuple de
l'univers le plus éclairé, et si on peut le dire le moins peuplé, nous
prouvent combien il est dangereux de confier à la multitude le soin
du gouvernement. nous sommes indignés de l'ingratitude des citoyens
d'Athènes pour des services qu'ils ne pouvoient jamais assez récompenser, leur
barbare ostracisme nous revolt, cette cruelle politique étoit cependant
nécessaire aux Athéniens ils vouloient conserver la forme de leur gouvernement
et même leur liberté, Les Themistocles, Les Alcibiades seroient sans doute
devenus les rois de l'Attique s'ils avoient servi un peuple doux, facile
et plus reconnaissant que prévoyant et soupçonneux. Les romains formèrent une
république où le pouvoir fut partagé entre le sénat et le peuple, par là
ils évitèrent une partie des malheurs qu'ils redoutoient, mais ils furent
souvent les victimes de l'ambition des deux autorités qu'ils avoient opposé
l'une à l'autre. Le sénat travailla toujours à s'agrandir et à gouverner
seul la république; Les particuliers ambitieux sous prétexte de soutenir les
intérêts et les droits du peuple le rendirent séditieux, mutin et indocile.
ils obligèrent souvent le sénat à accorder au peuple une autorité plus
étendue que celle qu'il vouloit réellement conserver. La république
romaine eut ses malheurs et son entière destruction à ce partage d'autorité
son gouvernement moitié aristocratique, et moitié démocratique paroissoit
devoir mettre un frein à l'ambition du sénat et donner ^{en même temps} au peuple
un conseil, un associé sage, éclairé et capable de modérer ce premier

mouvement qui le décide trop souvent, mais il est impossible que la balance soit parfaitement égale entre deux puissances toujours rivales et souvent ennemies. La création des tribuns du peuple mit un frein à l'ambition et à l'autorité du sénat, mais elle favorisa celle des particuliers qui purent parvenir à cette importante ^{magistrature} place. elle fut une source féconde de divisions et de querelles, Les grecques apprirent aux ambitieux tout le parti qu'on pouvoit tirer d'une charge qui donnoit un crédit certain sur l'esprit du peuple romain, marins s'en servit pour se baigner impunément dans le sang des plus illustres sénateurs, et Cesar pour corrompre et asservir sa patrie. ainsi Les précautions Les plus prudentes pour maintenir cet équilibre qui seul assure la durée des états, ne purent corriger le vice et les imperfections de ce gouvernement mixte ou chaque parti travailloit sans cesse à établir sa puissance sur les ruines du parti qui lui étoit opposé.

Tandis que Les républiques se formoient, et se détruisoient tour à tour, Les autres peuples étoient gouvernés par des rois. ceux qui regnoient dans l'Asie parvinrent sans beaucoup de peine à rendre leur puissance arbitraire et despotique. L'écriture sainte nous apprend que Les juifs forcèrent pour ainsi dire Le seigneur à leur donner un roi; dieu en leur accordant cette demande imprudente leur annonça les malheurs qu'ils se préparoient Le prophète samuel Benit et fera par son ordre Le roi saül, de cette pieuse cérémonie on peut conclure que l'autorité royale est d'institution divine. j'avoue que je ne connois point de prétention plus absurde. un grand nombre de monarques avoient regné avant saül, Les juifs n'eurent point Le mérite de l'invention. ils ne firent qu'imiter leurs voisins; fatigués de leurs dissensions domestiques, ils crurent qu'il leur seroit plus utile et plus facile d'obéir à un seul chef qu'à plusieurs. ils changerent volontairement La forme de leur gouvernement. L'huile sainte répandue sur la tête de saül, n'acquies point à ce prince ni à ceux qui devoient occuper Le même rang dans l'univers L'avantage de ne tenir leur elevation et leur autorité que de droit divin, dieu voulut par cette cérémonie rendre Les rois de son peuple respectables. il laissa aux autres nations La liberté de vivre sous tels gouvernements qu'elles voudroient choisir. Les françois sortis de leur pays sous la conduite de plusieurs chefs, et d'un capitaine general, firent La conquête des gaules. les exploits de pharamond acquirent a son fils Le titre de roi, mais non un pouvoir sans bornes, et purement arbitraire. La nation en se donnant un maître limita sa puissance et ses droits. elle fit un traité avec lui. Les sujets et Le monarque s'engagerent réciproquement à observer Le contrat qu'on venoit de passer; un peuple conquérant, fondateur d'un nouvel empire n'imagina point devoir se soumettre à un vrai despotisme; il choisit un chef pour faire regner avec lui, Le bon ordre et La justice, maintenir Les lois établies, et Les droits que chacun s'étoit réservés. Le roi eût Les biens et un patrimoine acquis a lui et a ses descendants. ce ne fût que pour éviter Les troubles et Les malheurs qui naissent ordinairement

De ces élections prétendues Libres, qu'on se détermina à rendre la couronne un bien héréditaire, l'inconvénient de ne devoir qu'au hasard des princes sages et capables de gouverner parut moins grand que celui d'être des victimes de l'ambition des aspirants à la couronne.

Les rois de la première et seconde race eurent une autorité trop bornée pour pouvoir aspirer au despotisme, mais la nation névra d'obéir à un maître trop absolu que pour se voir soumise à une multitude de petits tyrans; le pouvoir royal trop limité ressembla à une vraie anarchie; la force seule eût des droits réels, et l'empire des gaules fut divisé en un nombre infini de petites souverainetés. Les rois n'eurent d'autre pouvoir sur leurs vassaux que celui qu'a aujourd'hui l'empereur sur des différents princes qui composent l'empire germanique.

Charlemagne devint par ses conquêtes roi de toute la France, et empereur d'occident. Ses enfants partagèrent ce grand héritage qui de partage en partage devint bientôt un très petit royaume. La troisième race de nos rois s'agrandit par des successions, des donations et souvent par usurpation. Les règnes des rois de cette troisième race furent une suite continuelle de troubles, de divisions et de guerres sanglantes. Ce fut Louis onze, disent nos historiens, qui mit nos rois hors de page. C'est à dire que Louis onze en employant tour à tour la ruse, la perfidie et la force parvint à rendre sa volonté la première loi de l'état. C'est toujours sous un gouvernement faible et incertain, que le despotisme fleurit. ceux qui règnent au nom d'un prince incapable de gouverner lui même, travaillent sans cesse à détruire tous les obstacles qu'on auroit opposés au pouvoir arbitraire.

à peine nous reste-t-il quelques formes de nos anciennes constitutions; ces formes peuvent seules nous distinguer des esclaves asiatiques, peut il être de l'intérêt du souverain de les détruire, non assurément, le pouvoir de faire du bien ne lui est point contesté, il ne trouve d'opposition à ses volontés que lorsqu'elles sont contraires à ses vrais intérêts, qu'elles peuvent faire un tort réel à l'état, et rendre les citoyens esclaves et malheureux. Comment un prince peut il regarder les formalités prescrites par les lois comme un outrage à l'autorité souveraine. Ce léger retardement à l'exécution de ses ordres lui fait éviter les dangers du premier mouvement. il se met en état de connaître la vérité, et de se défendre de la seduction qui l'environne; voit on un voyageur offensé lorsqu'il trouve un pont revêtu de ses deux parapets, s'il marche droit il s'en aperçoit à peine, si au contraire son cheval ou lui font un faux pas, il en reconnoît l'utilité et rend grâce à cette sage précaution; n'en est il pas de même des formes que prescrivent les lois, elles ne peuvent gêner que d'injustes desirs. est il quelqu'un qui souhaite le pouvoir de mal faire. La volonté d'un souverain est communément bien moins la sienne que celle d'un ministre ou d'une maîtresse; regner, disent les princes, c'est avoir

Droit d'exiger qu'on obéisse sans réplique et sans délais à tout ce qu'il plaît au souverain d'ordonner. il ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul, d'où peut venir cette étrange maxime. Les souverains ne tiennent ils pas leurs droits d'un contrat passé entre eux et leurs sujets. un contrat ne lie-t-il pas également toutes les parties contractantes. Les sujets ont promis fidélité et obéissance, mais par le même acte des rois se sont engagés à maintenir les loix de l'état, et les privilèges des différents ordres qui le composent, le contrat n'est obligatoire que lorsque toutes les parties en exécutent les clauses. c'est renoncer à ses droits légitimes que d'en usurper qui soient contraires aux premières stipulations, et aux loix fondamentales de la monarchie. si les souverains renoncent à leurs premiers titres, ils n'en auront plus d'autres que ceux de la force. leurs sujets pourront dans l'occasion y avoir aussi recours, ils auront la liberté de profiter des circonstances, puisque le souverain en manquant à ses promesses, ne peut plus exiger qu'ils soient fidèles à leurs serments. un pareil système est aussi absurde que dangereux. il faut donc en revenir aux engagements pris réciproquement, et convenir qu'une nation ne s'est point donnée un maître pour dépendre uniquement de ses caprices, et ne reconnaître d'autres loix que sa volonté; elle a choisi un roi pour recueillir à son bonheur et à sa sûreté et être le protecteur et le défenseur des loix. c'est une vérité qu'on ne peut nier. comment se peut-il donc qu'on répète sans cesse aux souverains qu'ils sont des maîtres absolus des biens et des vies de leurs sujets, et qu'ils tiennent cet étrange pouvoir de Dieu lui-même. ce sont des ministres et des favoris d'un prince faible qui ont établi le despotisme. c'étoit pour se vanger de ses ennemis et pour satisfaire son ambition que le Cardinal de Richelieu étendoit si fort l'autorité royale et bravoit le pouvoir de l'usage et des loix. cet habile et ambitieux ministre auroit sûrement été l'implacable ennemi du pouvoir souverain porté jusqu'à cet excès d'indépendance, si son intérêt particulier ne l'eût rendu le soutien et l'inventeur. Louis treize n'étoit que l'instrument des volontés du Cardinal, dépouillé de sa propre autorité, au point de n'en avoir aucune dans sa maison et sur son domestique, il étoit ~~un tyran et un despote sur ses sujets~~ ^{un tyran et un despote sur ses sujets}; ~~selon son ministre, il étoit~~ ^{selon son ministre, il étoit} ~~severe et cruel~~ ^{severe et cruel} par faiblesse et par timidité. Le pouvoir arbitraire ne peut jamais être utile qu'aux favoris qui veulent en abuser, et profiter du moment. Le roi d'Angleterre, nous dit on, n'a que le nom de roi, il ne règne point réellement, puisqu'il est obligé de se conformer à des loix de l'état, et qu'il n'a pas le pouvoir d'ôter la vie à ses sujets, ou de s'approprier leurs biens toutes les fois que la fantaisie peut lui en prendre; il dispose des emplois, des dignités et des honneurs, mais son parlement supposera ses volontés s'il veut sacrifier le royaume aux caprices ou à la cupidité d'un favori, ~~ou d'une maîtresse~~ ^{ou d'une maîtresse}. il ne peut pas tout ce qu'il veut, donc il n'est pas roi. est il un homme sensé qui puisse faire consister le pouvoir

the employment of labor is a disadvantage and that the loss of money is a quality of the labor of the poor

+
the whole:

19

Souverain dans cette indépendance absolue et dans l'entière liberté de faire impunément tout le mal possible. c'est bien mal connoître les devoirs d'un souverain que de le croire dispensé de l'observation des loix et du soin de travailler sans cesse à rendre son peuple heureux. à son rendu les enfans indépendans de l'autorité paternelle, en otant aux pères le droit de vie et de mort; un roi ne doit il pas se regarder comme le père de tous ses sujets. Les loix ont pourvu à la punition des enfans qui oseront lui manquer.

on est surpris que le ciel accorde si rarement aux hommes des rois tels que Louis douze et Henry quatre. ^{celle de mes sujets} je ne puis ~~celle~~ Lorsque je considère l'éducation qu'on donne aux princes. un homme qui vit tranquille au fond de la province, qui n'a aucune relation avec la cour, est persuadé qu'on ne néglige rien pour rendre l'héritier presomptif d'un état, digne du rang éminent qu'il doit un jour occuper qu'il seroit étonné s'il apprenoit que ceux qui gouvernent se gardent bien de confier le jeune prince aux mains des plus habiles, à des gens d'un mérite reconnu. ils ont soin au contraire de l'entourer de ceux qui se sont rendus à la faveur, et qui n'agissent que par les ordres et selon les vûes particulières de leurs protecteurs. de pareils maîtres font ils capables de former le cœur et l'esprit de leur élève, peuvent ils lui faire connoître toute l'étendue de ses devoirs, ils ne des connoissent pas eux mêmes, ils ne travaillent qu'à le tenir dans une éternelle enfance. c'est souvent faire la cour au souverain, que de ne pas rendre celui qui doit lui succéder plus habile que lui; il faut qu'il sache obéir, et tellement s'occuper de bagatelles qu'il ne se mêle pas plus des soins du gouvernement que le dernier des citoyens.

Si on decouvriroit dans un jeune prince le germe d'un génie hardi et élevé, la cabale dominante éprouveroit les plus vives alarmes, et ne négligeroit rien pour envelopper des plus épaisses ténèbres cet esprit naissant, et ^{pour} le consacrer à l'ignorance, à la frivolité et à la superstitieuse dévotion. on corromproit ses mœurs plutôt que de lui laisser acquiescer d'estalens, et un mérite réel. La nature fait rarement des prodiges, elle fait excès, c'est à l'éducation à développer les dons, et à les mettre en valeur. Henry quatre et Louis douze avoient été particuliers avant d'être rois, ils n'avoient point été élevés ^{au sein d'un bon digne maître} ~~comme devant de devoirs en~~ en convenant que tous les différens gouvernemens qu'on connoît ont eu leurs inconvénients et leurs imperfections, on ne peut gueres se dissimuler que les françois seroient moins propres que la plupart des autres peuples à vivre sous les loix d'une république; il leur faut un chef qui sache modérer leur esprit actif, léger, inconstant, ~~ou~~ ^{ou} ~~soit~~ ^{soit} ~~propre~~ ^{propre}, mais avoies que l'autorité royale, à notre tranquillité et à notre bonheur, ce n'est pas donner à cette autorité le pouvoir et le droit de passer les bornes que les premières conventions, et la raison lui avoient prescrites, quelques choses qu'on puisse dire pour soutenir que la volonté du souverain

est La première Loi de l'état, on sent aisément que Le despotisme est l'ouvrage du temps et de la force, jamais des êtres pensants ne se font librement et volontairement soumis à devenir Les victimes des Caprices de celui qu'ils avoient choisi pour chef; en lui donnant Le pouvoir de Les gouverner, ils prétendoient qu'il Le fut Lui même par l'équité et par Les Loix.

La nécessité de faire enregistrer Les édits royaux au parlement avant d'en exiger l'exécution, est un reste de nos anciennes Constitutions, et des Bonnes que nos ancêtres avoient mises à L'autorité souveraine. Les ministres des rois, ont si constamment travaillé à détruire cet heureux équilibre qui fait La force du gouvernement monarchique, que nous ne connoissons plus La liberté que de nom, qu'ils ont gagné à violer Les Loix que l'on entend ils réclament vainement. Le monarque est devenu plus absolu, mais moins heureux, moins puissant et surtout moins aimé. ces ministres ambitieux, irrités de Les contraintes que leur imposoit La nécessité de se soumettre aux formalités prescrites par l'usage et Les Loix, ont imaginé Les Lettres de cachet vrais instruments de La tyrannie, de quels maux et de combien d'inconvénients cette adroite insertion ne fera-t-elle point La source. il est du devoir d'un souverain de rendre une exacte justice à tous ses sujets, et de faire punir ceux qui se trouvent coupables. mais peut-il être juste d'ôtter à quelqu'un La liberté sur un soupçon vague, ou sur une vaine accusation destituée de preuves. Les Loix ont donné des juges à tous Les citoyens selon Les rangs qu'ils occupent dans L'état, pourquoi détruire cet établissement si sage et si capable de mettre L'innocence et La vertu à l'abri des traits des Lénies et de La calomnie. Les ministres pour éviter Les formalités, et Les Longueurs de La justice, ont acquis au roi un genre d'autorité qui Lui est plus dangereux qu'utile, et qui ne peut convenir qu'à un gouvernement purement despotique. Combien de ministres ont accordé, légèrement, ces terribles Lettres de cachet, tantôt à La sollicitation d'une maîtresse, ou sur Le témoignage d'un infâme délateur. Le ministre a quelquefois reconnu son tort et son injustice, mais Le malheureux qui en étoit La victime, n'étoit ni justifié ni mis en liberté. on Le Laisseroit en prison des années entières pour ne pas avouer qu'on avoit eu tort de Ly faire renfermer. Les délateurs ont toujours fait La honte et Le malheur des empires. c'est L'observation des formalités prescrites par La loi qui peut seule faire échouer Leurs criminels projets, et garantir Le souverain des pièges qu'ils tendent à sa crédulité. celui qui veut sauver en Lui seul La puissance législative, exécutive et judiciaire est faussé dans Le cas de condamner des innocents, et de se croire doux et clément Lorsqu'il est réellement injuste et féroce. il est certain que dans un état monarchique, nul ne doit être condamné qu'après avoir été entendu et convaincu. c'est ce qui ne peut s'observer avec l'usage des Lettres de cachet qui rendent La prime L'instrument des vengeances particulières de ses ministres ou de ceux qui ont part à sa faveur.

et mettent l'accusé dans l'impossibilité de faire connaître son innocence. Les rois des plus tyranniques ont toujours été ceux de ces princes faibles incapables de régner par eux mêmes, comme ils n'ont pour l'ordinaire ni vices ni vertus, ils ne peuvent faire de bien ni empêcher les autres de faire du mal, ils ne s'aperçoivent point qu'ils sont le jouet des passions de tous ceux qui se sont emparés de leur confiance. Comme on ne peut guères compter sur la faveur de pareils princes, que leur cour est toujours livrée à l'intrigue et à la caballe, chacun songe à profiter du moment et ne s'occupe que de son intérêt particulier. Celui de l'état est compté pour rien, on met tout son savoir à bien tromper l'idole qu'on est forcé d'encenser. Les ministres n'accordent les emplois et les grâces qu'à ceux qu'ils redoutent et qu'ils veulent gagner. L'état est livré à la cupidité d'une cour insatiable d'honneurs et de biens, le peuple gémit sous le poids de l'oppression et de la misère, le souverain ne s'en doute pas, ses flatteurs ont soin de lui cacher tout ce qui pourroit lui donner un instant de chagrin et peut-être l'obliger à réfléchir. Les remontrances de nos parlements sont aujourd'hui les seuls moyens qui puissent faire parvenir la vérité jusqu'à nos pieds du trône. On les traite à la cour d'insolentes sédition et on ne cesse de dire au monarque, que c'est vouloir compromettre son autorité que de les écouter et fur tout d'y avoir quelque égard. Les ministres et les courtisans se gardent bien de faire connaître aux rois que leur véritable grandeur consiste à mériter l'estime et l'amour de leurs sujets et à travailler sans cesse à les rendre heureux. Louis douze étoit si convaincu de cette vérité, qu'il se conduisoit toujours en conséquence et mérita le nom flatteur de père du peuple. On reprochoit à ce prince, son excessive économie. j'aime mieux dire ~~l'économie~~ que mes sujets viennent de mon avarice que de les voir pleurer de mes prodigalités. Ce n'est communément qu'en accablant son peuple d'impôts qu'un souverain peut acquiescer la réputation de libéral et de magnifique. Ce n'est que sous un gouvernement monarchique, où le pouvoir du roi est limité par les lois, que le souverain est assuré de trouver de prompts et sûrs secours dans la bourse de tous ses sujets. Le grand seigneur tire moins d'argent de ses vils esclaves qui lui obéissent que le roi d'Angleterre de ses sujets qu'il gouverne selon les constitutions de leur pays. C'est la forme du gouvernement d'Angleterre qui fait sa force et sa richesse, l'état trouve dans la confiance publique, et l'amour de la patrie un fond toujours inépuisable, on ne regrette point ce qu'on donne volontairement, ainsi je ne puis m'empêcher de croire que l'Angleterre jouit du plus sage de tous les gouvernements, et sans doute ses défauts et ses inconvénients, mais l'opulence et le bonheur dont jouit le peuple, l'attachement que tous les citoyens ont pour l'état et pour les lois de leur pays me promettent qu'il est sûrement le meilleur de tous ceux qu'on connoît. Le roi d'Angleterre ne voit de bornes à son autorité que lorsqu'il veut mal.

Et j'ai given au public une foi les protestations de votre pour ainsi dire
aux Etats de la cour, et de servir l'union à l'instar momentané
sur ce de la ministres, mais elle n'arrive guère lors qu'il ne
guère de ce de l'ordre les constitutions de l'état, et de l'opinion
à un pouvoir arbitraire, d'ailleurs elle n'est pas beaucoup guère
vous doit obligé d'implorer les Etats de l'union pour venir
à bout de la proposition, les Etats de l'union n'ont pas à
moins, de la voir par la force et la corruption de la
pointe de la loi, une autre protestation la même et la même
envisageant, en l'opinion de l'opinion de la cour.

faire et suivre les caprices, ou ceux de ses ministres. il trouve alors un
parlement qui lui résiste, et qui soutient avec autant de ^{le} courage les droits et la liberté de la nation, ^{mais} le parlement met un
roi juste et raisonnable en état de jouer un rôle plus considérable dans
l'Europe, que l'étendue de ses états ne semble le permettre.

L'Angleterre doit sa grandeur et sa prospérité à la sagesse de son gouvernement
autant qu'à sa puissance sur mer. Le commerce qui s'enrichit ne subsisteroit
point tel qu'il est sous une autorité despotique.

Reflexions sur la flatterie.

Nous declamons volontiers contre les flatteurs, mais presque personne
ne sait se défendre du dangereux poison de la flatterie. notre amour
propre nous fait regarder l'éloge le plus outré comme une juste
rétribution qu'obtient notre mérite. nous nous flattons nous mêmes, comment
pourrions nous ne pas le savoir gré à ceux qui secondent nos soins à cet
égard, et qui par conséquent ne font que les échos de notre vanité. il est
bien rare de trouver un homme qui se connaisse et se voie tel qu'il
est. quand il seroit possible que nous eussions une juste opinion sur
nos perfections et nos défauts, nous n'en serions pas moins sensibles au
plaisir de nous voir apprécier au-delà de notre valeur. un homme
en butte à la flatterie et accoutumé à son dangereux langage, ne
tarde pas à se croire digne de tout l'éloge qu'on lui prodigue. il n'y
a point de métier plus vil et plus honteux que celui de flatteur,
il n'y en a point cependant qui conduise plus sûrement à la fortune.
je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je vois un prince, un
ministre recevoir avec effronterie et une satisfaction intérieure, des
éloges outrés qui sont souvent une vraie satire de sa conduite,
puisqu'ils tombent sur ce qu'il n'a pas fait, ou sur des
talents et des vertus qui lui manquent. je me dis en même temps
que je ne serois sans doute pas plus sage, si j'étois à sa place, et que
mon amour propre me rendroit vraisemblablement la dupe d'un pareil
éloge; il n'est rien à quoi on s'accoutume si facilement qu'à la louange,
tel qu'un ver de terre à qui le vin ordinaire paroît insipide; on parvient
bientôt à entendre sans rougir, et à désirer même les éloges les plus
excessifs. Comment les princes pourroient ils se défendre de cette dangereuse
séduction qui les attaque pour ainsi dire au sortir du berceau, puisqu'ils
les particuliers qu'on a soin de mettre en garde contre elle, s'y laissent
également prendre. L'avection que quelques personnes se prennent d'avoir
pour la louange, n'est je crois qu'un raffinement d'amour propre, qui

33

exige que la flatterie employe en leur faveur, plus d'art et de détours qu'elle n'en met ordinairement pour séduire le commun des hommes. Tous les poisons ne se prennent pas aux mêmes apparences, les flatteurs adroits n'ignorent point qu'ils doivent préparer leurs poisons relativement au caractère de celui à qui ils sont destinés. il est certain qu'ils n'ont pas communément besoin d'employer beaucoup d'adresse, notre amour propre les sert, et leur prépare une victoire facile. il y a toujours plusieurs façons d'envisager un objet, ou une action, ainsi tout est une ample matière à éloges pour un habile flatteur.

Le monarque prodigue et fastueux qui ruine son peuple pour avoir de quoi contenter ses passions, est un prince libéral, et magnifique, à qui la gloire réserve une place distinguée dans son temple.

Le cruel est un juge équitable et sévère qui sait faire régner le bon ordre et la justice;

L'ambitieux qui détruit ses propres états pour lacher d'envie ceux de ses voisins, se trouve bientôt transformé en héros. Les victimes qu'il immole à ses injustes projets lui méritent l'honneur d'être un second Alexandre ainsi tout sert à la flatterie, il n'est rien dont elle ne puisse tirer parti, elle fait habiller les vices en vertus, elle encourage le souverain le plus dénué de mérite, et de talents à s'attribuer la gloire de tout ce qu'il fait de grand et d'utile pendant le cours de son règne. elle a soin de lui cacher les malheurs du peuple. elle parle jamais que pour plaire, séduire ou tromper, nos passions assurent sa puissance et ses succès, il n'est rien dont un trop long usage ne nous dégoûte, excepté du plaisir de nous entendre louer; Louis quatorze en est une preuve; jamais prince n'a peut-être été aussi accablé d'éloges et d'honneurs, et jamais il n'a paru s'en lasser. La flatterie étoit parvenue à lui persuader que sa renommée devoit obscurcir celles d'Auguste et de Trajan. elle avoit trouvé l'art de lui faire compter au rang de ses grandes actions, la faute qu'il committait en forçant les huguenots à sortir de son royaume, et les injustes et ridicules moyens qu'il employa pour les convertir. il faudroit qu'un prince fût un vrai philosophe, un sage éclairé pour pouvoir résister constamment à cette flatterie souple et insinuante qui suit son objet sans relâche. elle a triomphé des plus grands hommes, comment n'obtiendrait-elle pas la victoire, sur ces âmes communes, qui loin de la fuir semblent courir avec empressement au devant de ses coups, et se livrent avec joie à ses trompeuses douceurs. notre goût pour les complaisants naît du desir que nous avons d'être loués et applaudis. ceux qui ont le bon sens de ne pas vivre avec cette espèce d'hommes qui n'ont d'autre profession, que celle d'être complaisants et flatteurs desireront intérieurement que leurs amis leur en tiennent lieu et soient plus occupés du soin de les louer, que de celui de les reprendre,

et de les éclairer sur leurs fautes, le desir d'acquiescer l'estime et l'approbation publique, est le principe des grandes actions, et souvent de nos vertus. il faudroit se rendre une justice plus exacte que celle que chacun se rend à lui-même, pour pouvoir distinguer les éloges que nous méritons de ceux que nous offre la flatterie. C'est en vain que nous sommes en garde contre elle, son assidue et sa persévérance triomphent bientôt de notre défiance et de notre sagesse, seroit il donc possible que des princes accoutumés dès leur tendre enfance au doux langage de la flatterie pussent se garantir de son poison. Leur oreille livrée à la voix des sirènes, ne peut plus soutenir les sons mâles et vigoureux de l'austère vérité, et leurs yeux affaiblis ne supporteroient point son éclat éblouissant. ainsi leur vie est une illusion perpétuelle. La voix des flatteurs fait taire celle de ce sentiment intérieur qu'on nomme conscience.

L'histoire de la tyrannie ne seroit pas aussi étendue qu'elle l'est, si l'avarice osoit se montrer à la cour, les Ébron et les Caligula n'étoient pas nés aussi méchants qu'ils ont paru l'être pendant le cours de leur règne, ce sont leurs lâches flatteurs, qui ont développé et augmenté les vices que ces cruels empereurs avoient reçus de la nature, la brave flatterie a applaudi avec empressement aux premiers essais de leurs passions. elle leur a aplani toutes les routes du crime et a pris soin d'étouffer en eux jusqu'à la voix des remords, c'est elle qui les animant contre la résistance légitime qu'on opposoit à leurs fureurs et à leur folie, leur a fait verser des flots de sang innocent. Les premières cruautés de ces detestables empereurs ont rendu presque nécessaires toutes celles qui ont signifié leur funeste règne. Ces tyrans furieux se sont mis dans l'affreuse nécessité de detester un peuple, dont ils avoient trop su mériter la haine et le mépris, et d'établir leur fureté sur la ruine et l'extinction de leurs sujets. Les princes ne se voyoient furement point avec plaisir, devenus l'objet de l'outrage et de l'honneur de tout l'empire, mais le chagrin qu'ils en ressentoient servoit encore d'aliment à leurs fureurs, et à leur rage, les flatteurs continuoient à applaudir à des actions, qui font la honte de l'humanité, ~~et ils acheminoient par là de les précipiter dans l'abîme que leurs éloges avoient creusés sous des pas de ces maîtres barbares.~~ peut-être que ces odieux tyrans auroient cessé de l'être, s'ils avoient pu lasser d'avoir des flatteurs. ils n'étoient arrivés que par degrés à cet excès de cruauté et de folie; si de lâches courtisans ne les avoient pas enhardis dans le crime, ils auroient sans doute mis des bornes à leur fureurs.

Les hommes nés avec tous les vices, et méchants sans but et sans objet, sont plus rares qu'on ne pense. si on n'applaudiroit pas aux premiers égarements d'un jeune prince, qu'on osât lui parler sans équivoque et lui montrer son véritable intérêt, il ne deviendroient point un tyran vicieux, faisant le mal pour le mal. ceux qui ont versé le plus de sang, n'ont souvent été que l'instrument de la rage et de la cupidité.

De leurs lâches flatteurs, ils opprimoient et immoloient d'innocentes victimes en croiant vanger de véritables injures, ou punir de criminels projets. Neron lui-même n'aurait point été l'honneur de son siècle, et l'opprobre de l'humanité, si ses indignes favoris ne l'avaient pas excité au meurtre, et enhardi dans les crimes, ils prirent soin de développer ses vices, et ils s'en servirent pour satisfaire leur vengeance et leur intérêt particuliers. Si Neron n'aurait été environné que de courtisans tels que Burrhus et Sénèque, il aurait acquis des vertus qui auraient pu dompter ou du moins arrêter les effets de son naturel barbare, et violent. César n'aurait point péri sous un fer assassin si ses flatteurs n'avaient pas encouragé son audace, et le mépris que cet injuste conquérant affectait pour le sénat. ils portèrent l'adulation jusqu'à applaudir au desir insensé que César avait d'être appelé roi, ils furent par leurs bassesses ses véritables meurtriers. Comment est-il possible que ces législateurs qui ont décrété des peines contre tous ceux qui troubleraient la tranquillité et le bonheur de la société, n'aient pas imaginé de faire des lois positives contre les flatteurs viles fleurs de la société, et les empoisonneurs que des princes et les ministres doivent le plus redouter. on aurait dû créer un tribunal pour juger cette espèce d'hommes, que la tyrannie et le despotisme multiplient sans cesse. un lâche flatteur convaincu d'avoir parlé contre la vérité, et sa propre conscience, éprouveroit la punition la plus sévère. Les courtisans malgré des desirs qu'ils ont de séduire le prince qu'ils environnent, craignent ce tribunal et seroient réduits à n'être qu'assidus attentifs et complaisans, un éloge dicté par la seule flatterie, seroit dénoncé et puni. Cette foule d'auteurs qui par bassesse et par intérêt prodiguent sans cesse un encens corrompue, verseroient leurs indignes écrits brûlés honteusement, et les éloges ~~excessifs~~ ^{excessifs} prodigués sans pudeur ne leur procureroient que des punitions et un mépris certain. Les princes, les grands seigneurs et les ministres toujours avides de louanges, se verraient dans la nécessité de travailler à en mériter, la vérité oseroit les approcher et les éclairer. ils ne seroient pas éternellement conduits et trompés par leur amour propre, ils ne deviendroient point aussi souvent les instruments des caprices et des volontés de tous ceux qui savent exciter et flatter cet amour propre. on punirait un sujet qui a le tort de mal parler de son souverain, celui qui n'est occupé qu'à corrompre son cœur, à flatter ses passions, et à louer jusqu'à ses vices, n'est-il pas infiniment plus coupable. si l'un critique et blâme sans fondement et sans raison, son injuste satire ne fait tort qu'à lui-même, l'honneur du souverain a pour garant et pour soutien la voix publique qui fait toujours imposer silence à celle de quelques particuliers injustes et méchants. La critique nous afflige parce qu'elle humilie notre vanité, si elle est juste elle devrait nous éclairer et nous corriger, elle n'est digne que de mépris, si elle nous prête des torts dont nous sommes exempts. ainsi je ne vois pas pourquoi les princes et les grands sont si soigneux d'employer leur autorité pour faire taire la satire et la médisance, c'est par une conduite recte et sensée, qu'ils devraient les forcer au silence.

Leurs oreilles n'étoient pas aussi accoutumées qu'elles le sont au séduisant langage de la flatterie, la critique et la vérité ne les effrayoient pas tant et leur orgueil en seroit moins offensé. plus nous sommes naturellement portés à nous livrer à ces flatteurs qui cherchent à nous séduire, plus nous devons nous armer d'une juste défiance contre tout ce qui a l'air d'un éloge, il faut que la raison et la réflexion s'opposent sans cesse aux mouvements de notre amour propre toujours favorable aux projets des flatteurs. un homme raisonnable moins habitué à être l'objet et le but des panegiriques que ne le sont les princes et leurs ministres est plus difficile qu'eux à tromper et à séduire, un éloge outre l'embarras, mais il ne le prend que pour l'effet d'une politesse trop flatteuse. il ne peut le ramener à le reconnoître pour le vrai langage de l'intérêt et de la fausseté; on est mauvais juge dans ses propres causes, ainsi les flatteurs sont toujours impunément le malheur de l'humanité, et surtout celui des princes, et de ceux qui règnent en leur nom. Les tyrans et les indignes ministres de leurs fureurs, ont été les objets d'un million de panegiriques. pouvoient ils se voir tels qu'ils étoient puis qu'on leur cachoit avec soin la vérité, et qu'on les comparoit sans cesse aux héros et aux plus grands hommes des siècles passés. concluons en donc qu'un prince est bienheureux lorsqu'il peut se préserver du poison de la flatterie. c'est une espèce de miracle qui doit être bien rare, puisque les particuliers malgré ce que leur apprend l'expérience à cet égard savent si mal se garantir et en font aussi fréquemment les dupes et les victimes.

Reflexions Sur la superstition.

Les princes ne sauroient avoir trop d'attention à banir de leurs conseils, et même de leur cour les faux devots dont la cupidité et l'ambition se couvrent toujours du manteau de la religion. La superstition et son zèle fanatique sont aussi opposés à la vraie piété, que le despotisme et la tyrannie le sont à la constitution et aux loix d'une monarchie. La superstition fait haïr, et mépriser une religion qu'elle rend ridicule insensée et barbare; le despotisme détruit les vrais soutiens de l'état, l'honneur, le courage et la vertu. l'histoire abrégée de notre religion suffira je crois à la démonstration de cette vérité.

Notre sainte doctrine humble dans sa naissance eut peine à se soutenir contre la persécution des empereurs romains. elle ne cessoit de déclamer contre la violence et la tyrannie en matière de foi. La conversion de Constantin la rendit la religion dominante, et bientôt elle devint la religion persécutante. Les ministres d'un dieu de paix attaquèrent le fer et la flamme à la main ceux qui refusèrent de penser comme eux, ou plutôt de se soumettre au tyrannique pouvoir qu'ils avoient déjà usurpé. du sein de la vérité naquirent une multitude d'erreurs, qui toutes formèrent différentes sectes. chacune se crut la seule qui dût se dire vraiment orthodoxe, et en droit par conséquent de persécuter les coupables rivales; la haine que les chrétiens avoient eue jusqu'alors pour les païens et pour les juifs fit place à celle qu'ils éprouverent mutuellement les uns pour les autres, lorsqu'une vaine

22

dispute de mots, une façon différente d'entendre un passage de l'écriture. Les
eût séparés de la même communion. Cet arbre arrosé du sang de tant de
martyrs, et qui avoit eû des peines infinies à prendre saine se divisa en
une multitude de branches, qui sans avoir égard à leur origine communes
se persécurent avec une égale animosité.

La religion servit de prétexte à l'ambition et à la soif de se vanger; l'empire
romain trouva ses plus grands ennemis dans son propre sein, le fanatisme
et la superstition armèrent les frères contre les frères, les ministres des autels
allumèrent le flambeau de la guerre. ils attirèrent les barbares au milieu
de l'empire et se joignirent à eux pour renverser le trône des césars.
L'animosité et les haines de parti, l'emportèrent constamment sur l'intérêt
général, et sur l'amour de la patrie, le peuple credule et superstitieux, se
livra sans peine à toutes les fureurs que ses prêtres ambitieux et vindicatifs
voulurent lui inspirer. on se gorgea sans pitié pour des vérités qu'on ne
cherchoit pas même à pouvoir entendre. l'histoire de l'église est celle de
l'ambition et de la cupidité et de l'orgueil. elle nous présente tout ce
que les passions peuvent produire de plus funeste, et une suite continuelle
de guerres aussi sanglantes qu'ingrues et cruelles. Les croisades nous offrent
le tableau trop fidèle de la folie des peuples et du tyrannique pouvoir des
principaux ministres du seigneur. Les premières avoient pour but d'arracher
injustement aux sarrasins un pays qu'ils possédoient légitimement, et sur
lequel les princes de l'europe et le pape n'avoient assurément aucun droit,
pas même celui de l'ouïssance. Les autres n'avoient d'autre motif que celui
de servir la colere, la haine et la vengeance du souverain pontif, en
exterminant des chrétiens qui avoient eû le malheur de lui déplaire
parous à des temps moins reculés, et nous reconnoissons encore le même
esprit et la même conduite dans ceux que nous nommons les chefs de
l'église. ce fut par le conseil du pape et des sages enûques d'espagne que
le roy ferdinand ^{le catholique} se détermina à chasser tous les maures de ses états,
ce prince aussi mauvais politique que credule, et superstitieux ne sentit
point que cette pieuse folie détruiroit à jamais son royaume jusqu'alors
florissant et heureux, c'est à la soif de dominer, à l'avarice et à l'orgueil
de la cour de Rome qu'on doit attribuer la naissance, et les progrès
des chimères de Luther et de Calvin. examinons le parti que la
superstition, et le fanatisme en ont tiré et les malheurs qui en ont
été les suites.

L'église qui a toujours préféré le parti de la force, à celui de la douceur,
ne voulut point s'abaisser à employer la force de la persuasion
pour ramener ses enfans égarés. elle eut recours à ses arguments ordinaires,
elle arma les catholiques contre ceux qu'elle imprudemment excommuniât,
venoit de rendre hérétiques. Les portes du ciel s'ouvrirent par son
ordre à tous ceux qui lui immoleroient un grand nombre de
victimes. des prêtres insensés et barbares se mirent à la tête d'un
peuple superstitieux, et l'animèrent au meurtre et au carnage. Le
peuple vil et malheureux joignit des passions des grands seigneur
avec joye la haine et les fureurs des ministres du dieu de clémence
et de miséricorde. on vit couler des flots de sang dans tous les

Les communications de nos Editeurs sontables en leur service
sans doute plus avec le même succès, les principes et les principes, en
apportant abréviant de nous faire progresser tout ce que nous
pourrions le faire en les passions ou obligations les papiers à eux en
proposant de nous.

23

états du fils aîné de l'église. tant de cruautés n'arrivèrent point leur
implacable vengeance. Henry trois pour avoir paru se repentir d'avoir
trop bien servi leur haine tomba sous le fer d'un pieux assassin; Henry
quatre le meilleur des rois eût la même sort, Les prêtres et les moines
lui firent un crime de sa sage politique et de son éloignement pour la
fanatisme et la superstition, ils armerent travaillaient contre les jours d'un
monarque né pour faire le bonheur de la France, et pour servir d'exemple
à tous les souverains.

Louis quatorze conduit par des zèles amers et imprudent des gens d'église
se fit priver d'un tiers de ses meilleurs sujets. Les états voisins se sont
enrichis de cette perte volontaire, et ont mis à profit contre nous les
talents, l'industrie de cette secte persécutée, ils se sont utilement servis de
la haine légitime que les religieux avaient contre Louis quatorze, ces
princes trompés par une foule de faux dévots s'applaudissaient d'avoir de peuplé
et appauvri son royaume, mille flatteurs lui prodiguaient un encens que
la seule superstition pouvoit donner de bonne foi. Les princes ne
peuvent guères avoir une dévotion sage et éclairée, comme ils sont
pour l'ordinaire assez peu instruits sur cette matière, leur piété dégénère
bientôt en une ridicule et plate superstition, alors ils deviennent
l'instrument de l'ambition, de l'avarice et de la tyrannie des gens
d'église, on est bien fort lorsqu'on peut parler au nom du ciel, et donner
ses propres décisions pour des arrêtés émanés du conseil du très haut. aussi
a-t-on vu trop longtemps les ministres des autels tenir les rois en tutelle,
les élèver et les déposer au gré de leurs caprices et de leur intérêt.

Leur pouvoir n'est pas aussi étendu à cet égard qu'il l'a été pendant
plusieurs siècles. Les indulgences dont la cour de Rome tiroit un si grand
revenu se donnent aujourd'hui à fort bon compte, la superstition n'a plus
parmi nous, cet ancien crédit qu'elle avoit acquis sur nos pères, Les
gens d'église qui faisoient si bien s'attacher à leur profit, et servir aux
autres de gens d'ignorance et d'aveugle crédulité, sont réduits à ne plus
travailler qu'à conserver leurs antiques usurpations. C'est un attentat
contre le ciel que d'oser exiger pour les besoins de l'état une partie
des biens consacrés au seigneur; c'est un crime que de vouloir
approfondir l'origine de cette consécration et de distinguer ce qui est
véritablement destiné aux autels de ce qui entretenait et nourrit le luxe
de ses ministres. Je doute que le règne de la superstition soit assez
détruit pour que l'autorité temporelle puisse attaquer avec succès
de pareils abus. L'église ou plutôt les ministres ont des armes si
redoutables, qu'il est difficile de les combattre sans s'exposer à de grands
dangers. Le despotisme le mieux assuré est souvent obligé de plier sous celui
qu'il a usurpé. Les ministres de la religion, telle qu'elle soit, ce n'est peut-être
que dans un gouvernement mixte, où le pouvoir du souverain est limité
et soumis aux lois, qu'on peut mettre des bornes à la tyrannie des
gens d'église. ils ont rendu presque tous les gouvernements despotiques
pour avoir à leur tour le même avantage, ils entreprendraient bientôt
de détruire leur ouvrage, si le pouvoir qu'ils ont établi et soutenu

osoit s'exercer contre eux.

Comme il est nécessaire que les hommes réunis en société soient soumis à une autorité temporelle, et à celle d'une religion, il est difficile qu'ils ne soient pas souvent les victimes de ces deux autorités, plus leur foi sera éclairée, moins ils éprouveront la puissance de la superstition, et les malheurs qu'elle traîne à sa suite ce n'est pas sans raison que les gens d'église nous demandent une foi humble et soumise, c'est pour eux qu'ils tremblent lorsque nous cherchons la vérité et non pour la religion qu'ils serment. ils ont trop abusé de notre crédulité superstitieuse pour que nous puissions croire, qu'un zèle pour une charité sincère les amène uniquement. Combien en connaissons nous qui très éloignés de cette foi qu'ils exigent de nous, n'en sont pas moins ardents à soutenir les prétendus droits de l'état qu'ils ont embrassés et à persécuter quiconque ne se soumet pas aveuglément à des décisions dictées par l'intérêt et l'ambition. La secte des Catholiques est sans contredit la plus considérable de toutes celles qu'on connoît en Europe, elle seroit moins tyrannique et plus tolérante, si elle n'étoit pas la religion dominante; c'est communément un malheur pour un état que d'être gouverné par un prince dévot, son règne est celui des prêtres, et de la superstition, dans le nombre des grands hommes dont l'histoire nous a conservé les noms, et les actions, nous en connaissons peu que l'église ait canonisés, ny même qu'elle ait mis au rang de ses enfans chéris, les vertus qui font les grands saints ne suffiroient pas à un roi, les peuples lui préféreroient avec raison cet empereur apostat dont l'église a nourri la réputation et les grandes qualités. les grands hommes ont rarement la docilité et la crédulité, qu'exigent les ministres du surnaturel; c'est le caractère impérieux et intolérant des gens d'église qui a fait naître la plupart de les schismes qui ont séparé la religion en tant de branches. La persécution les a fait subsister. Le jansenisme qui sans doute formera quelque jour une religion différente de celle des catholiques romains, s'éteignoit de lui même si le zèle imprudent et peu éclairé de quelques prélats, et l'ambition des jésuites n'auroient ranimé par la persécution, ce parti humilié, abattu et mourant. Les peuples sont encore les victimes des fureurs de ces deux sectes ennemies, ils se jeteront pour soutenir, ou résister à une bulle qu'ils ne connoissent ni ne connoîtront jamais. la superstition animera également les deux parties, elle distribuera et prodiguera même les trésors du ciel à ceux qui serviront son zèle insensé et furieux. Ce n'est que par le passé que nous pouvons juger de l'avenir; ainsi les malheurs que j'annonce ne doivent pas nous surprendre s'ils arrivent réellement. j'ai écrit contre la flatterie et contre la superstition, sans me flatter de pouvoir les détruire, elles sont aussi anciennes que le monde, et sans doute dureront autant qu'iluy. La religion mahométane est divisée en deux principales sectes, qui ont l'une pour l'autre un vrai mépris, et une haine implacable, la couleur des turbans distingue ces deux sectes et c'est cette différente couleur qui est la principale cause du schisme qui les sépare et les rend ennemis irréconciliables, selon les turcs, c'est offensé le ciel et mahomet que de porter un turban vert. Les persans sectateurs du genre de leur prophète n'imaginent pas qu'on

30
Je visais avoir sans craindre un turban rouge sur la tête; un chretien vit de
la suite des musulmans qui se regardent pour une curie finale consolation
de musulman ne pourroit il pas prendre la revanche en examinant celles
qui se sont elevees entre des mahomettes et des jacobinites, et les pourvoir
qu'on veut accorder aux eules et aux indulgences des papes. Les vaincs
disputes des theologiens ont toujours plus nuie a la religion que celles nées
ont servi. elles les separent en tant de branches que de troncs possibles
dangereux ne peut plus se soutenir.

Reflexions sur la société

Dans tous les pays du monde les femmes ont toujours été exclues de l'administration de l'Etat et des Soins du Gouvernement civil. les hommes ont fait les Loix, la faiblesse a cédé à la force et ce sexe ne pouvoit aimer, pouvoit séduire, pouvoit plaire, se voir réduit dans ce premier partage de l'autorité à ne s'occuper que de sa parure et du détail d'un triste ménage. Ce ne fut pas sans chagrin et sans dépit que les femmes se virent esclaves d'un pouvoir usurpé par la force et l'amour propre. Elles employèrent bientôt tous les dons que la nature leur avoit accordés à regagner par l'adresse et la séduction, ce que la faiblesse de leur constitution leur avoit fait perdre. (2). habiller à trois parts de tous les dons de la nature, Elles ont fait regner l'amour, et ont trouvées le secret de regner par lui, sur ces prétendus maîtres qui s'étoient arrogés le Droit de leur dicter des Loix.

L'histoire nous fournit de continuelles preuves du pouvoir que les femmes ont toujours eu dans le monde, et de leur influence sur ses plus grands événements; quand on a l'air d'assujettir le Coeur, on a en credis bien certain sur l'Esprit, au my sans paroitre avoir part au gouvernement civil, les femmes ont toujours eu une autorité de séduction plus réelle, et plus sûre que celle que donne la force. Elles ne possèdent aucune charge, aucun emploi, mais elles gouvernent ceux à qui l'administration de l'Etat est confiée. L'amour en aussi ancien que le monde, presque tous

(2) Les la première des femmes n'ont pas à connaître le crédit que les charmes lui donnoient sur le Coeur et l'Esprit de son époux, Elle s'en servoit pour son malheur et celui de sa postérité. ceux qui blâment la lâche complaisance de nos premiers pères, en feroient sans doute autant à sa place. qu'il est difficile d'écouter la prudence en aimant.

(A) trois Guerres Cruelles
du horace, non en d'autres
fondement que l'amour;
Thebes et la superbe Troie
ont péri par les flammes
qu'alluma ce Dieu trop
jaloux de signaler sa
puissance. Lessepolis
fut réduite en cendres
pour contenter la Caprice
d'une Courtisane.

(B) Ce ne fut que lors qu'un
pareil usage s'introduisit à
Rome qu'on vit les femmes
influencer sur le gouvernement.
Elles eurent alors tant de part
aux plus grandes brentes
qu'auguste réduisit la réunion
du vaste Empire des Romains
qu'à sa répugnance pour
l'épouse d'antonin. cette
femme vindicative ralluma
les feux de la Guerre pour
se venger de son amant que
ses charmes n'avoient pu
toucher.

(C) C'est bien moins à leur
merite, qu'à la sollicitation
ardente de quelques femmes
que bien des gens ont dû
leur élévation et leur fortune.

les hommes ont été soumis à son pouvoir, il a causé les plus étranges
résolutions, on la vit de tous tems l'auteur des plus belles actions & des
plus grands crimes, (A) il n'en donc pas surprenant que ce Sexe a
qui la nature a donné en partage la Beauté, les Graces et le talent
de séduire se soit toujours utilement servi de ces précieux avantages.
on pourroit que l'on ne tiens que de l'instant ou l'on inspire des desir
ne sauroit être durable. la Galanterie qui tire sans doute son
origine de l'amour a mieux assurée et plus étendu le pouvoir des
femmes, que n'aurait pu faire le véritable amour. une violente
passion rendoit la beauté qui l'avoit inspirée Souveraine absolue
des Volontés de son amant, mais le tems de son Règne étoit
limité. Il n'en est pas de même de l'autorité que les femmes
se sont acquise en formant ces Sociétés composées d'un des
Sexes (B). ce sont les femmes qui donnent aujourd'hui le ton.
les hommes ne réussissent que par elles, C'en a leur plaisir, a
obtenir leurs suffrages qu'ils doivent uniquement s'attacher. leur
réputation dépendra moins de leur conduite et de leurs actions
que des éloges ou de la Critique qu'en feront ces Souveraines
de la Société, on appellera en vain de leur décision, le public
finira par les adopter. (C) les femmes quoique jaloux de leur
des autres forment une espèce de République que l'intérêt
commun réunit toujours, elles s'entendent parfaitement lorsqu'il
s'agit de se maintenir dans la possession où elles sont d'exercer
un Empire absolu sur ce qu'on appelle la Société. Ce n'est pas un
mode ou un usage fort ancien que cette Liberté qu'ont les
femmes de recevoir chez elles et à tout heure du jour des
hommes de tous âges et de tous États. Ces soupers
agréables qui réunissent la meilleure Compagnie de l'un & l'autre
Sexe, sont aussi une invention presque aussi moderne que les
ragoûts qu'on y sert. Ces repas délicieux qui rassemblent de

gens qui sont ravis d'être ensemble, et d'être assurés qu'ils ne se
 quitteront que pour aller prendre un repos nécessaire ne sont
 connus que par les François; on peut hardiment avancer que ce qu'on
 appelle vivre en société en un bonheur aussi ignoré des étrangers
 que les plaisirs que nous procureront ces soupers dont nous parlons;
 les spectacles, ^{ou} de nombreuses assemblées qui se donnent en jou
 dans une maison le lendemain dans une autre font leur occupation
 et leur amusement. on ne desirer pas les choses dont on n'a pas même
 l'idée, ainsi la vie qu'ils mènent leur en peut être aussi agréable
 que l'habitude on nous sommes de vivre avec un petit nombre
 de personnes peut nous le paroître. Examinons cependant si
 en gagnant du côté de la douceur de la vie et des amusements
 journaliers que nous procureront ces liaisons qu'on nomme
 sociétés, nous n'aurons rien perdu à l'égard des talents et
 des connoissances qui sont nécessaires à un homme lorsqu'il
 doit compter à l'état de son existence: avant l'usage de ces
 soupers qui font l'agrément et le lien de la société, chacun
 en sortant du spectacle, ou après avoir rendu quelques visites
 de bienséances et de devoir rentrait dans le sein de sa famille.
 les hommes ne faisoient usage de leur liberté (qu'ils obtenoient
 beaucoup plus tard qu'aujourd'hui) que pour souper ensemble
 (2) ces inconveniens étoient au cabaret le plaisir et souvent la débauche, étoient l'âme et
 compensés par un scrupuleux attachement à l'honneur et à la probité, il étoit plus
 difficile d'être admis dans ces espèces d'orgies que dans ce qu'on appelle aujourd'hui la
 bonne compagnie, et on exigeoit plus de qualités solennelles
 de ceux qu'on associoit à ces assemblées bachiques
 qu'on n'en demande aujourd'hui, qu'on n'avoit pour
 amis.
 l'objet de ces sortes de repas; c'étoit un mérite réel que de
 boire plus de Vin qu'un autre et chacun au risque de se tuer
 cherchoit à acquiescer ces étranges mérites. le dérangement de
 la santé, les désordres et les querelles étoient les suites
 nécessaires d'un pareil genre de vie (2). les hommes gens
 accoutumés à cette espèce de liberté cynique qui ne peut
 se faire l'apparence de la moindre contrainte, ne pouvoient
 s'assujettir au respect, à la déférence, au p. regards et au p. attention

que les femmes exigent la gaieté, reçoivent toujours dans leurs repas
 le vin la boutonne et la ^{la saint naitre} ~~la pique~~ l'esprit d'un recherche et accueilli
 une conversation agréable et instructive. précédait celle que plusieurs
 heures passées à table rendoient trop vives et peu suivies. on s'accoutumait
 aisément à un pareil genre de vie, mais par malheur on passait
 trop rapidement de la jeunesse vigoureuse aux infirmités de la
 vieillesse, et l'homme du monde qui n'avoit cherché à acquiescer
 d'autre talent que celui d'aimable débauché devenoit alors au
 ennuyé qu'un autre. les jeunes femmes que leurs prudes mères
 tenoient perchées sur un tabouret jusqu'à trente ans, ne
 connoissoient guères d'autre amusement que celui d'aller
 tristement se tenir bien droites dans de graves et l'unica p
 ceracles composés de plusieurs seigneurs vides et de prudes
 Surannees; il n'est donc pas surprenant que leur imagination
 se chauffât surtout ce qu'on appelle plaisir, la qu'une fête,
 on l'ait annoncé d'avance les occupassent vivement plus
 de quinze jours (A) la rareté ou la privation de ce que nous
 regardons comme des plaisirs augmentent le penchant que nous
 avons à nous y livrer, et notre imagination se représente les
 amusements qu'on nous refuse, fort au dessus de ce qu'ils sont
 réellement; une jeune personne livrée à la tristesse et l'unica p
 morale de ses parents ne pouvoit s'empêcher de regarder
 l'amour comme le souverain bien; les soins qu'on prenoit pour
 la mettre en garde contre la seduction et le danger des
 passions, ne servoient qu'à préparer son cœur à en ressentir
 le pouvoir, son esprit trop oisif en cherchoit sans cesse sur
 les peintures séduisantes que les Romans nous font de
 l'amour, et toutes ses reflexions n'alloient qu'à l'chauffer
 un cœur qui vouloit être occupé; une jeune femme avec
 de pareilles dispositions pouvoit elle résister aux impressions
 d'un amant. les difficultés et les obstacles qu'on oppose

(A) Chacun cherchoit à
 imaginer des mascarades
 singulieres et magnifiques
 l'insurrection et l'execution, de
 ces différents de guisements
 produisoient une occupation
 aussi mise qu'agréable.
 depuis la mode des Dominos
 le bal n'occupe que pendant
 le temps qu'on y demeure,
 encore en l'employe-t-on une
 partie à l'enlèvement. si
 quelque rendez-vous n'est
 pas l'objet qui y conduit

à nos passions ne servent pour l'ordinaire qu'à leur donner un nouveau
degré de force et d'activité, l'attention de ces mères trop sévères à
veiller à la conduite de leurs filles augmentoit le desir quelles avoient
de se soustraire à leur autorité, ou du moins celui de tromper leur
précaution et leur vigilance; c'étoit ajouter un nouveau sel au
plaisir que d'avoir trouvé les moyens de s'y livrer en trompant les
soins et la défiance d'une mère que l'âge et la perte de ses charmes
avoient rendue un dragon de vertu; on employoit toutes les

(A) Les Contes de Boccace ressources de son imagination pour en venir à bout, et les peines
ceux de la Reine des
Mazette et beaucoup
d'autres du même genre
nous prouvent l'effet
que la contrainte et la
défiance produisent
sur les femmes. leur
défiance, quelque
chose, c'est leur donner
crainte, et les mettre
dans le cas de ne plus
s'occuper qu'à trouver
les moyens de tromper
les précautions qu'on
prend contre la
fragilité qu'on leur
suppose.

qu'on éprouvoit pour s'assurer un pareil succès rendoient la
passion qu'on ressentait encore plus vive (A). Elle étoit durable
parce que les occasions de la satisfaire ne pouvoient être fréquentes,
et que le Cocu n'étoit point partagé entre mille desirs, qui en se
contrariaient s'affoiblissoient mutuellement. une Religieuse qui
cede à l'amour, s'y abandonne sans réserve, il devient le
principe de toutes ses pensées, le mobile de toutes ses
actions et son unique occupation (B). une jeune femme renfermée

(B) Plaise au fond dans le sein de sa famille. devenoit à cet égard une vraie Religieuse
de sa retraite nourrie
en inutile amour,
mille fois plus tendre
et plus ardent que
celui qu'on connoît
dans le monde.

une intrigue secrète lui paroisoit le seul remède contre l'ennui
qu'on lui faisoit éprouver. plus les jeunes femmes avoient de peine
à tromper la vigilance et la défiance de leurs argus, plus l'amour
se embellissoit à leur yeux. la jeunesse se passoit à écouter une

(C). la facilité de se voir l'un l'autre, morale, li a imité la prude gravité de leurs mères,
fait de vrais mariages
de ces unions que produit
l'amour. L'habitude du
bonheur dégénère en
languueur. si l'on ne
pouvoit s'introduire
chez la maîtresse que
par le secours d'un
l'homme de corde et
en trompant mille
argus, on seroit plus
tendre, le plus constant
de part et d'autre

l'ennuyeuse morale, li a imité la prude gravité de leurs mères,
ceux être un crime du premier ordre, que de s'écarter un instant de
leur austère et triste Cérémonial, il falloit bien se dédommager
la nuit de la cruelle contrainte qu'on étoit obligé de s'imposer
tout le jour. (C). L'amour étoit donc le mobile de toutes les pensées
de ces jeunes femmes si soigneusement gardées; c'étoit par lui
et pour lui qu'elles s'apprécioient de leur existence et qu'elles
en jouissoient jus qu'au terme marqué pour devenir intrigantes
et dévotes.

Examinons a present cequelles ont gagnées a l'établissement
des Sociétés telles qu'elles sont aujourd'hui; il leur parut et d'ouï de
pouvoir user de la liberté qu'elles venoient d'acquies, qu'elles se
presserent de se dédommager de l'ennuy d'une longue contrainte
et de se livrer sans reserve a ces plaisirs dont leur imagination
pendant le tems de leur esclavage, leur avoit fait un tableau si
séduisant. bientôt rien ne fut plus rare que de trouver une femme

(2) une foule de grandes qui n'eurent pas au moins un amant déclaré. les moeurs acquirent
dames que je pourrois
nommer peu augmentées en peu de tems un nouveau degre de corruption, d'autant plus
la liste de celles dont
parle Bussy d'Amour
la preuve de ce que j'avancais.
Dangereux qu'on tiroit vanité de ses engagements, (2). mais
le bon ordre n'ait quelques fois des excès du desordre, la

satiété produisit le dégoût et l'on se trouva blasé sur la
volupté pour s'y être livré sans ménagement; la facilité
qu'eurent les hommes de multiplier sans cesse leurs conquêtes
et d'être impunément volages, indiscrets et perfides, produisit
ces êtres singuliers que nous nommons petits maîtres, les
femmes qui se trouverent capables de reflexions rougissantes
enfin d'être si souvent les dupes et les victimes de la fatuité
Elles commencerent a apprécier les choses a leur juste valeur,
plusieurs sentirent qu'il leur étoit possible d'être raisonnables
sans qu'il leur en coûtât beaucoup, et qu'en jouissant des
agréments de la société et de la liberté qui s'étoient introduites
Elles pouvoient a la rigueur se passer d'un amant, ou du moins
attendre que l'amour leur en choisît un. heureusement pour
nos agréables qu'un pareil calcul ne fut pas du goût du
plus grand nombre. il demeura une assez grande quantité
de femmes qui attachées a leurs habitudes furent comme
un bœuf de fond placé dans le commerce de la galanterie.
Elles soutinrent son crédit chancelant en faisant face a tout,
et passant sans cesse des mains d'un fat en celles d'un autre

(2) la Société de
pareilles femmes en
plus dangereuse pour
celles qui entrent dans
le monde, que les hommes
les plus occupés de l'art
de séduire. Elles ont le
desir ardent d'un
missionnaire et ne desireront
pas moins vivement que
lui de faire des prosélytes
le nombre des femmes
qui les imitent leur
paroit une justification
de leurs excès.

encore plus far toujours méprisées & rarement aimées, trompées
et trompant tout autour. Elles trouveront souvent les peines, les
chagrins et l'ennui dans ces unions peu durables qu'elles avoient
imaginées être la source des vrais plaisirs. (2) leur exemple
fut une utile leçon pour celles qui croioient devoir se respecter et
qui pensoient qu'une femme ne peut se donner honnêtement à un
amant que lorsqu'il s'en rendu le maître de son cœur. nos agréables
accoutumées à n'employer pour réussir que l'aide du sentiment, ou
même celui du desir, et contraintes d'ailleurs qu'une entreprise
qui ne seroit point couronnée par le succès seroit une vraie
honte pour eux, regarderont comme des proues ridicules
ces femmes qui s'étoient déterminées à ne point prendre
un amant sans s'être persuadées auparavant que l'amour
leur parloit en sa faveur. ils se garderont bien d'adresser
leurs hommages à des femmes si exigeantes, ainsi il leur
fut assez faciles de se maintenir dans leurs chastes résolutions.
Elles étoient assez sages pour avoir une forte prévention contre
ce qu'on appelle homme à bonnes fortunes, mais elles n'étoient
pas assez indépendantes du bon air et de la mode pour préférer
la raison, le bon sens, et la sensibilité du cœur, à la gentillesse

(2) on a vu plusieurs
femmes qui étoient
amant aimé uniquement
parce qu'il n'est ni
par du goût de la société
ou que la mode ne
l'avoit pas mis en
les rangs de ceux qui
doivent plaire

la vivacité, l'étourderie et les frivoles agréments (2). on compte
plusieurs femmes dans Paris que la médisance fut obligée de
respecter, on en connut quelques unes qui quoique jeunes et folles
osoient avouer qu'elles aimoient leurs maris; ces maris a leur
tour cessèrent de rougir de paroître amoureux d'une personne
aimable qu'une union éternelle associeroit à leur sort. L'opée
de corruption que le premier abus de la liberté introduisit avoit
d'abord fait regarder un amour légitime comme un
ridicule dont il falloit se préserver ou du moins se
cacher avec soin.

Il résulte, je crois de ces leçons d'examen que nous venons de faire que les mœurs ont plus gagné que perdu à cette association des deux sexes, à cette liberté que les hommes & les femmes ont à présent de se voir, et de vivre journellement ensemble. La défiance que les pères d'autems passés avoient de la vertu de leurs filles étoit un arien qu'elles faisoient de la fragilité de leur sexe; elles avoient l'expérience du péril que faisoit courir l'occasion; la facilité de se voir a fait cesser un pareil danger. il auroit été de la dernière impolitesse autrefois de trouver une femme tête à tête, et ne pas lui faire une déclaration, suivie d'une brusque & vive entreprise qui rarement étoit sans succès; les tentatives que le hazard produit sont trop communes aujourd'hui pour en tirer un si bon party et pour être aussi utilement employées; les mœurs ont donc gagnés à cet égard. L'amour comme passion y a sûrement perdu; les femmes trop contraintes s'en faisoient une idée si délicieuse qu'il étoit impossible qu'elles ne cherchassent pas à la réaliser. La difficulté de se voir ranimoit les desirs, et les feux de l'amour ne pouvoient s'éteindre par une jouissance que tous rendoit aussi difficile que rare. les jeunes femmes étoient si soigneusement observées qu'elles avoient besoin de ces ressources & de ces ruses que l'amour seul peut inventer pour traverser l'air de tromper une défiance éclairée par l'expérience; telles que ces enfans qui ne peuvent se soutenir pour avoir été trop long portés par la Lézarde, elles tomboient au moment que la main qui les tenoit les abandonnoit en instant; dans les pays où les femmes sont éternellement captives et renfermées, la déclaration d'amour & la jouissance s'en suivent de bien près; on me dira que le climat influe sur le tempérament, il est tout simple que les femmes dans

les pays chauds soient plus décidées à profiter d'une occasion favorable que celles qui habitent sous un ciel plus tempéré; je comprendrai qu'en France les femmes connaissent beaucoup moins les plaisirs des sens qu'en Espagne et en Asie, mais je crois que c'est à la liberté qu'ont les deux sexes de se voir continuellement bien plus qu'au climat, qu'il faut attribuer l'usage de vivre cités des Français la leur modération dans les plaisirs de l'amour; nos vieilles chroniques scandaleuses nous peignent qu'une trop grande sévérité, et une contrainte perpétuelle les rendoient assez semblables aux asiatiques. il s'en suit on peut être de cette remarque qu'une trop grande liberté est également contraire à l'amour physique et à ce sentiment vif et tendre qui caractérise les vraies passions. La peur seule les rend durables; si l'habitude de se voir continuellement émousse les sensations qui sont communes aux deux sexes, elle en aussy un préservatif contre la séduction du cœur, on le connoît trop bien pour s'aimer véritablement; L'empire de l'amour doit sa force à l'illusion, cependant il faut avouer que les femmes ont fait encore un bon marché, et que cette liberté dont elles jouissent en France les rend les seuls êtres qui soient passablement heureux dans ce monde, elles passeroient autrefois la moitié de leur vie dans la contrainte, et l'autre moitié étoit employée à procurer à celles qui devenoient soumises à leur autorité, les chagrins et l'ennui qu'elles avoient éprouvés elles même pendant leur jeunesse. aujourd'hui les femmes un an ou deux après leur mariage deviennent maîtresses absolues de leur conduite et de toutes leurs actions. c'en pour leur amusement la leur bonheur que se forment ces sociétés agréables dont elles sont l'agrément et le soutien, on n'y connoît

L'autre devoit que celui d'être sans cesse occupé à leur plaisir
et à les amuser. c'est dans leurs yeux qu'on cherche à deviner
ce qu'on doit dire et quelle sorte de plaisanteries réussira. C'est
de la bonne ou mauvaise humeur des femmes que dépend
toujours la gaieté d'un dîner; leurs décisions sont des arrêts
ou applaudis à tous ce qu'elles prononcent, on n'a que la sorte
d'esprit qui peut leur plaire; c'est pour obtenir leur approbation
qu'on s'étudie à exceller dans l'art sublime du persiflage,
on a acquis le talent de dire hardiment ces pointes et
ces colibets, qu'on veut faire passer pour bons mots;
on se garde bien de raisonner avec justesse, précision et
méthode, ce seroit vouloir donner des vapeurs au p-

(2) Les conversations de
l'hôtel de Rambouillet étoient
sans doute un véritable
abus de l'esprit. celles de
notre siècle pour se garantir
d'un pareil défaut sont
des suites ou abus de la
frivolité et de la légèreté.
Si l'on pouvoit écrire tout
ce qui s'est dit dans un jeu
chez une femme qui garde
sa chambre, on seroit
aussy surpris d'humilité
de voir tant de mots et
si peu de pensées.

folies femmes, si on passeroit à coup sûr pour un
ennuyeux pendant (2). Les beaux esprits de notre siècle sont
cependant admis dans ces agréables sociétés; on cherche
à les y attirer par vanité, et c'est par le même motif qu'ils
desirent d'y être reçus; c'est aussi la vanité qui les preserve
de l'honneur que leur inspireroient nos futiles conversations,
une espèce d'illusion nourrie par leur amour propre satisfait
ne leur permet pas de les apprécier à leur juste valeur; loin de
rechercher le commerce des beaux esprits pour profiter de leur
talents, de leur savoir, ou de la supériorité de leurs lumières,
toute la société ne s'occupe qu'à les rendre légers,
superficiels et étourdis comme des jeunes seigneurs qui
entrent dans le monde, tant que M. de M. n'a été
qu'un grand géomètre, et un homme d'esprit et de génie
on s'en médiocrement empresse de le connaître et de l'attirer
chez soi; à peine a-t-on su qu'il accompagnoit de la guitare
une voix de fausset que la nature lui a donnée que chaque
société se l'en arrache. il en chassant s'écrioient toutes les
jeunes femmes, il nedit jamais un mot qui puisse faire

(A). chaque femme a voulu a la place des singes et des mains pressées de mode avoie son Geometre ou un bel esprit qui fut le Directeur de son goût

connoître qu'il a plus d'esprit que le commun des hommes, il a la gayeté et le naturel d'un ignorant, et c'est d'ailleurs un phenomene delicieux que de voir un Geometre complaisant, amusant et jouant de la Guittare. (A), l'auteur de l'esprit, des Loix homme de bonne Compagnie, independant^{ment} de son merite litteraire, est acueilly comme il doit l'être, mais ce n'est pas pour jouir en detail des connoissances et d'un genie perçant et sublime de cet illustre Ecrivain que nos brillantes sociétés se le disputent, l'usage quelles en font nous prouve que c'est uniquement par amour propre, quelles le recherchent avec l'empressement.

Un homme d'esprit ne peut avoir davantage. Sur celui qui en a peu, que lorsqu'une conversation raisonnable et suivie le met a portée de se faire connoître et de se montrer pour ainsi dire a decouvert; de pareilles conversations sont bannies de la société; celles qui les ont remplacées ressemblent au propos interrompu, on ne s'est qu'un assaut de pointes et des jeux de mots; l'auteur de l'esprit des Loix doit être moins fort a ce genre d'ecrime que les gens du monde, qui bornent leurs reflexions et leur étude a acquerir ce futile talent. les femmes commettent donc a leur tour les beaux esprits, ainsi que les autres; on veut que ce quelles desirerai qu'on soit, et chacun cherche a se conformer au goût de ces souveraines de la société;

qui savent si bien faire usage de la liberté et de l'espece d'impire que la mode leur accorde. le soin des affaires domestiques leur étoit tombé en partage, elles se sont débarrassées de ces ennuyeuses occupations en faveur de leurs maris ne se réservant d'autre detail de menage que celui d'ordonner le souper li nommer les convives, le mary n'a pas la liberté d'y avoir ses amis. C'est avec ceux de sa femme qu'il faut qu'il consente a manger son bien (B). ses affaires sont en desordre, sa charmante

(B) Combien d'hommes dans Paris qui donnent l'air d'un excellent souper et qu'on ne nomme gueres plus que son quartier. C'est chez elle qu'on va, a peine fait on la reverence a son mary, si l'on s'y rencontre il demande tout bas le nom des convives qui viennent de faire un bien mangeant. L'éloge de son Cuisine.

moitié. dont tout le monde raffole, s'en met peu en peine pourvu
 que l'apension soit exactement payée, Elle dort aussi tranquille,
 et soupe aussi gayement que si son mary étoit un grand financier,
 Elle ne voit qu'un moment à l'heure du dîner, Elle mange
 promptement un potage, un morceau, un rien, ce qu'il faut
 précisément pour attendre le souper sans trop d'impatience
 ce léger repas finy le mary reste dans un coin au moyen
 d'arriv de l'argent, il faut en trouver à quelque prix que ce
 soit; la femme reste de son côté aux différents projets
 d'amusement qu'elle a pour toute la journée, le biento
 ils se séparent pour ne se revoir que le lendemain à pareille
 heure. (2) le mary court ou ses affaires s'appellent, et sa charmante
 épouse va se montrer au spectacle, ou faire admirer dans son
 société le goût & l'élégance de sa parure; L'habillement
 des femmes est un fond de conversation aussi intéressant
 qu'il est inépuisable.

(2) la réputation de bon
 mary s'a chetée au poids
 de l'or, ce n'est qu'en
 satis faisant toutes les
 fantaisies et le luxe de
 la femme qu'on peut
 l'obtenir. le bon mary
 qui n'est pas un grand
 seigneur ou un fermier
 général a rarement le
 plaisir de voir sa
 femme de bon humeur.

quelques ingénieurs qui soient les femmes à multiplier leur
 plaisir & à les varier, il faut convenir que l'opéra fait leur
 principale occupation, c'en est une espèce de devoir pour elles que de

(B) on ne voit plus autrefois
 les domestiques en servant
 le fruit, cet usage est
 aboli, c'en est une présence
 qu'on ne dit de son prochain
 ou qu'on se communique tous
 les jours une nouvelle
 dispute sur la musique
 nous devons les tuer
 autant que les gens du
 monde qui ne vont point
 au spectacle et que
 nous ne pouvons cependant
 journallement
 entendre de pareilles
 dissertations.

ne pas manquer en tout. quelque soit le motif qui les y attire
 sous toujours trois heures passées assez doucement; le bon
 en revient très capable de prendre part à cette espèce de
 dissertation sur la musique qui pour l'ordinaire dure autant
 que le souper (B). L'uniformité en un lieu que l'ignorance
 rencontre toujours; on ne peut s'empêcher d'en remarquer
 beaucoup dans la vie que mènent aujourd'hui les femmes
 et ceux qui composent leurs sociétés, ainsi que dans les
 conversations de ce qu'on appelle les gens du monde. la
 solitude en ce que redoutent le plus les femmes
 la plupart des hommes, c'en être en mauvaise compagnie

que de se trouver livré a soy même quand on ne sçait ni s'occuper
ni s'amuser de la lecture. une jeune femme prend la plus légère
incommode le party de garder la maison; c'en est moi en assure
d'obliger son mary a ~~de~~ donner a souper, d'ailleurs elle ne doit pas
craindre d'être seule, la foule de ces gens qui promènent sans cesse leur
oisivete de Spectacles en Spectacles, ou qui vont en porter un
certiffical de portes en portes accourent successivement. Elle ^{cette prétendue malade} ~~va~~
~~devient~~ Elle même un coque de Spectacle ou s'assembleront tous
ceux qui la couronnent, ou lui ont été p'sentés. voilà me semble
un abrégé fidèle de la vie que mènent les gens du monde, il y a encore
les avantages réels que les femmes ont retirés de cette liberté
que l'usage leur accorde; en effet elles sont journellement
occupées de leurs plaisirs, rarement de leurs affaires et
jamais de leurs affaires; ainsi leur jour se coule dans
une heureuse tranquillité et une douce paresse que l'uniformité
seule peut faire degenerer en Langueur, mais atous prendre
il n'en point de pays ou les femmes soient aussi heureuses
qu'à Paris, et ou leur credit et leur puissance soient aussi bien
etablis; ce n'en point sans raison quelles ont tant de repugnance
a s'en éloigner, et quelles preferent de rester simples citoyennes de
cette superbe Capitale, aux titres les plus flatteurs pour la vanité
et al'avantage d'aller partager les honneurs qu'on rend a

(2) C'étoit apen près a ce un Gouverneur ou a un Commandant de Province.

age que les romains prenoient
la robe virile, mais c'étoit
moins pour acquies
l'indépendance que pour
la liberté ad plus d'enrich.
trudes. ils emploient encore
dép ans a former leurs
corps atous les exercices
et leur lo puit atoutes les
sciences qui pouvoient
les rendre utiles ala
republique.

après avoir montré l'usage que les femmes s'avaient tirées
de cette Liberté qui leur a été accordée et les plaisirs que
leur procurent ces sociétés dont elles sont les arbitres et les
Souveraines, examinons les inconvénients de cette vie mole
tranquille et agreable que les hommes mènent aujourd'huy.

Un jeune homme entre dans le monde a dix sept
ans, Souvent plutôt (2), il devient précisément indépendant.

a l'age ou il a le plus de besoin d'être retenu et conduit; il cesse d'apprendre dans le moment ou il commence a devenir capable, d'acquies des connoissances et des talents utiles; il n'a ni la volente, ni le tems d'étudier lorsqu'il est une fois lié a la dissipation et au plaisir; il oublie au contraire en fort peu de tems ce qu'il n'a

(2). quel est l'homme apprenant pendant son enfance qu'avec beaucoup de peine (2). qui sache le latin, s'il ne l'a pas étudié en vain ou lui dit qu'il se repentira de n'avoir pas cultivé ces sciences depuis qu'il en a bati du collège. en fait donc on a soin de lui donner les premières tentatives; il beaucoup qui lorsqu'ils sont dans le monde s'offrent d'un present qui lui parait si doux qu'il ne peut se donner quelques heures a l'étude. résoudre a l'abandonner pour un avenir qu'il est incapable de prévoir; les femmes l'accueillent et ne cessent de dire qu'elles le trouvent charmant, il en doute, l'oli, complaisant; il en use avec cet esprit naturel qu'on préfère avec raison a la science; il perdrait cet avantage et s'apercevrait en voulant acquies ces connoissances que vous croiez mal a propos nécessaires, laissez le donc tel qu'il est et uniquement occupé du desir de plaire, c'en a nous qu'on doit remettre le soin d'achever et de perfectionner son Education, ne vous en mêlez plus, nous en ferons un homme a la mode et vous le rendriez un être d'autrui triste et ennuyeux. que répondre a des propos si propres a confirmer ce jeune homme dans la paresse. un Père lui paraîtra un misanthrope fâcheux, s'il s'obstine a lui dire qu'un pareil genre de vie ne le conduira qu'à devenir un agréable colifichet et a finir par être un vieillard aussi ennuyeux que ridicule, importun a la société qui se sera renouvelée la a charge a lui même.

on se plaint tous les jours de la rareté des Sujets d'un mérite distingué, c'en a notre Education et encore plus a la vie que nous menons en entrant trop jeunes dans le monde qu'il faut attribuer cette espece de disette. la nature nous donne le germe des talents, mais ce n'est que par notre travail

qu'ils peuvent se développer et parvenir à une perfection. tel homme qui parmi nous n'en montre aucuns, et paroît à tous égards un sujet médiocre, auroit peut être été dans la République Romaine un ^{homme} ~~sujet~~ illustre et aussi capable de commander une armée que de prendre part au gouvernement de l'Etat; ce sont les occasions qui nous mettent à portée de nous faire connoître et de nous connoître nous-mêmes, tous tendent parmi les Romains à l'exercice l'instruction des Citoyens; celui à qui la nature avoit donné des talents les recherches avec trop de soin pour les

(2) on ne pourroit parvenir aux honneurs qu'en obtenant les suffrages d'un peuple éclairé, il n'accorderoit les emplois qu'aux efforts qu'on faisoit pour s'en rendre digne, et il falloit être sans ambition, et sans amour propre, pour oser se livrer à l'oisiveté et à la paresse. C'est aux femmes que nous devons chercher à plaire, et en plus facile de acquiescer les petits talents qui les charment. Les hommes s'écrivent, que ceux qui s'occupent la République Romaine des gens qui se destinaient à avoir part au Gouvernement.

ignorent longtemps et pour ne les pas mettre en valeur (2). il n'en pas de même en France, rien n'excite les jeunes gens à se livrer à l'étude; tous les encourage au contraire à s'abandonner à l'oisiveté et aux douceurs de la paresse. Les récompenser les emplois ne sont pas le prix des talents et du mérite, il est trop facile de se passer de science pour qu'on se donne beaucoup de peine à en acquiescer.

Le métier d'homme de Guerre. et celui de Magistrat ne peuvent s'apprendre que par un long travail et une continuelle application; ce n'en point en se levant à midi, en courant ensuite de spectacles en spectacles ou dans une maison dans une autre. tout le reste du jour qu'on peut acquiescer la théorie de ces deux professions. quel temps en effet un homme du monde donnerait-il à l'étude; à peine en trouve-t-il assez pour remplir une partie des devoirs qu'il s'en impose en multipliant ses sociétés, il ne peut donc être (quel qu'à l'aimable que les femmes le trouvent) qu'un ignorant Guerrier, et un détestable Magistrat. il est impossible à moins d'une vocation bien décidée et aussi triomphante que la grâce efficace, qu'un jeune homme résiste à l'attrait du plaisir, au danger de l'exemple, à la séduction de la société.

46

pour se tenir courageusement à la tristesse, et à l'ennuy d'une
longue et pénible étude.

Avant l'établissement des Sociétés telles qu'elles sont aujourd'hui,
la Lecture et le travail étoient une dissipation nécessaire, les
Sujets d'hommes ne prononçoient que trois ou quatre heures dans
les vingt quatre, on avoit tout le tems de remplir ses devoirs et de
s'instruire du métier qu'on avoit embrassé. La Vie que les gens
du monde mènent après eux ne leur permet pas d'acquiescer ces
connoissances nécessaires à leur Etat, elle les dégoûte même de
cet Etat qu'ils ont pris sans réflexion et sans imaginer qu'il pût
leur prescrire des devoirs et l'obligation de s'instruire.

Un Jeune homme à qui on confie une charge de
Magistrature ne peut se résoudre à faire à son devoir le
continuel sacrifice de son plaisir; il n'a pas la force de
s'arracher d'une maison où il s'amuse parfaitement pour
aller étudier cet immense recueil de Loix qu'il en est essentiel qu'il
connoisse à fond; il cède à la séduction du moment et se
livre aux amusemens de la Société; il dort le lendemain
au sommeil le tems qu'il a accordé à son plaisir, le cours
encore à moitié endormi l'égayer sur les fleurs de Lys
qu'il en fait l'avis de celui qui par son application s'en acquies
le droit d'en avoir un; que lui revient il de l'emploi
honorables qu'il exerce, si mal, beaucoup d'ennuy, et surmontant
aucune considération, il le continue pour obéir à l'usage
parce qu'il faut être quelque chose, il avoit un Etat, mais
c'en avec tant de dégoût et si peu de Capacités qu'il devient
un automate en robe et non un véritable Magistrat.
on en peut dire autant de l'homme de Guerre, il
n'imagine point que l'Etat qu'il prend soit son métier, (peut-être
plus difficile à bien faire qu'aucun autre) il ne s'occupe

142

(1) Scipion le Lucullus que ce mettie a la theorie et les principes, ou il ne s'avisait de s'en instruire de la theorie du metier de la guerre que leurs premiers pas de les etudier pendant le loisir que lui procure une longue campagne furent des chefs d'oeuvre en ce genre. Le pais (2) il se livre sans reserve aux frivols amusements et a la dissipation et tourne en ridicule celui qui a le bon sens de dérober quelques moments a son plaisir pour les employer a s'instruire de ce qu'il n'en pas permis a un homme de guerre d'ignorer. un peu de reflexion nous forceroit a nous avouer qu'il en indecent et honteux de ne pas travailler a acquerir les connoissances qui peuvent nous mettre en etat de bien remplir notre profession; L'exade prohibe nous oblige a ne rien negliger pour nous rendre capables d'exercer convenablement l'employ qui nous en confie. on se garde bien de reflexion, on suit le torrent, vrais singes les uns des autres nous faisons ce que nous voyons faire, le bon air de la mode ou l'empire souverain sur nous, comment resister a ce qui flatte nos penchants et autorise notre paresse naturelle (2). Pergeons aimables qui font les delices de leurs societes, pourront ils s'arracher a la vie douce et voluptueuse qu'ils sont dans l'habitude de mener, pour affronter les perils, supporter le travail, la peine et la fatigue; qu'un pareil sacrifice leur coutera cher, mais comment soutiendront ils une vie dure et active, quel contraste avec celle a laquelle ils etoient accoutumés si leurs corps amollis par l'habitude du plaisir et de la paresse peuvent y resister, (2) ils succomberont a Lemmy d'une vie si differente de leurs amusements et de leurs occupations ordinaires; se verront ils sans chagrin et sans humiliation ignorant apprentifs d'un metier qu'ils devoient s'acquerir par la theorie; ils renonceront d'autant plus aisement a une profession qu'ils avoient embrassée sans la connoître que

(2) on va se mettre a la tête d'un Regt sans s'acquerir un mot de son metier, apres avoir rapporté quelques proces au conseil, un jeune maître des Requêtes a le credit de se faire nommer pour aller tenir la place du Roy dans une province. le sort de cent mille personnes se trouve entre les mains d'un ignorant etourd, qui n'a pas meme été instruit de l'importance des devoirs de la place qu'il occupe, et encore moins de acquerir les connoissances qui sont necessaires pour pouvoir l'exercer.

(2) C'est un peu d'habitude que les officiers et les soldats ont des fatigues et des exercices de leur metier qu'on doit attribuer cette immense perte d'hommes que la guerre nous occasionne nous ne faisons rien pendant le pais qui puisse nous tenir en haleine, et en etat de supporter les travaux militaires; on ne passe point impunement de la civilite a une vie dure et laborieuse. les legions Romaines etoient Recrues pendant le pais a tous ces qu'on auroit a faire quand elles seroient en presence de l'ennemy

que ce mettie a la theorie et les principes, ou il ne s'avisait de s'en instruire de la theorie du metier de la guerre que leurs premiers pas de les etudier pendant le loisir que lui procure une longue campagne furent des chefs d'oeuvre en ce genre. Le pais (2) il se livre sans reserve aux frivols amusements et a la dissipation et tourne en ridicule celui qui a le bon sens de dérober quelques moments a son plaisir pour les employer a s'instruire de ce qu'il n'en pas permis a un homme de guerre d'ignorer. un peu de reflexion nous forceroit a nous avouer qu'il en indecent et honteux de ne pas travailler a acquerir les connoissances qui peuvent nous mettre en etat de bien remplir notre profession; L'exade prohibe nous oblige a ne rien negliger pour nous rendre capables d'exercer convenablement l'employ qui nous en confie. on se garde bien de reflexion, on suit le torrent, vrais singes les uns des autres nous faisons ce que nous voyons faire, le bon air de la mode ou l'empire souverain sur nous, comment resister a ce qui flatte nos penchants et autorise notre paresse naturelle (2). Pergeons aimables qui font les delices de leurs societes, pourront ils s'arracher a la vie douce et voluptueuse qu'ils sont dans l'habitude de mener, pour affronter les perils, supporter le travail, la peine et la fatigue; qu'un pareil sacrifice leur coutera cher, mais comment soutiendront ils une vie dure et active, quel contraste avec celle a laquelle ils etoient accoutumés si leurs corps amollis par l'habitude du plaisir et de la paresse peuvent y resister, (2) ils succomberont a Lemmy d'une vie si differente de leurs amusements et de leurs occupations ordinaires; se verront ils sans chagrin et sans humiliation ignorant apprentifs d'un metier qu'ils devoient s'acquerir par la theorie; ils renonceront d'autant plus aisement a une profession qu'ils avoient embrassée sans la connoître que

l'amour propre ne pourra les soutenir contre l'ennuy & les
 degouts réels qu'ils éprouveront. Ce n'est point en
 nojeront préférer l'état de paisible citoyen de Barin à celui
 d'homme de guerre, vieilliront dans les armées, ils feront
 nombre, mais on ne pourra compter que sur leur courage
 et une espèce de routine que l'expérience saura leur faire
 acquiescer.

Lorsque les jeunes gens quittaient autrefois Barin pour se
 rendre à l'armée, ils faisoient un médiocre sacrifice, ils
 trouvoient dans leurs camps des filles et du vin tout comme
 à Barin; que pourroient-ils regretter; il n'en est pas de même
 aujourd'hui, on s'arrache aux pleurs d'une maîtresse, et
 aux douceurs d'une société charmante, on compare sans
 cesse ces repas où l'on ne voit que des hommes à ces folles
 soupers où les femmes président et donnent le ton, et cette
 comparaison produit un ennuy réel pendant toute la
 campagne et une impatience extrême de la voir finir; on
 ne voit plus, il ne reste d'autre ressource aux gens oisifs
 que celle du jeu, mais on se ruine sans s'être amusé.

Ce n'est sûrement point en passant sa vie avec des
 femmes, en se livrant aux plaisirs et à la dissipation, qu'un
 jeune homme deviendra un excellent négociateur, un habile
 magistrat, un fameux général, et un Ministre capable de
 gouverner l'état; ce n'est que par une application et un
 travail assidu, enfin en se recherchant soy-même avec soin
 qu'on découvre et qu'on met à profit les talents qu'on tient
 de la nature. Si Monsieur de Turenne avoit passé sa jeunesse
 dans une société de folles femmes, et qu'il eût vécu comme nous
 d'autres occupations que celle de chercher à leur plaisir & à les
 amuser, on peut hardiment assurer qu'il n'auroit point

acquis la reputation du plus grand Capitaine de son siècle, Monsieur de Turenne s'appliqua des son enfance au metier qu'il avoit embrassé, il ne negligea ny peines ny soins pour acquerir les connoissances utiles a sa profession, il connut bientôt lui même que son travail ne lui seroit pas inutile et que la nature lui avoit donné des talens qu'il n'etenoit qu'a lui de porter a leurs perfections, on ne peut sans presumption se croire de la Capacite pour un metier qu'on n'a point fait; mais en meme tems il est certain qu'on peut en avoir et ignorer toute la vie, si l'on ne cherche pas les occasions de pouvoir se juger soi même; ce n'est qu'en acquerant de nouvelles idées qu'on peut mettre a profit ce germe des talens, si il en en nous, L'Etude seule pourra le developper, l'Esprit naturel ne suffit point, il est renfermé dans un Cercle trop étroit pour prendre l'essor, c'en est le secours des connoissances acquises qu'il peut s'étendre et nous conduire au grand.

La société des femmes nous a procuré des avantages reels, elle adoucit, humanise les mœurs; nous lui devons cette politesse noble et aisée, cette plaisanterie legere et agreable qui distingue les françois des autres nations. mais il faut cependant convenir qu'on ne sera qu'un homme mediocre si on se contente de ces faibles agrements que la société des femmes peut nous faire acquerir; il est difficile (pour ne pas dire impossible) d'en retirer d'autres avantages si l'on s'y livre sans reserve et qu'on ne partage pas son tems entre les plaisirs et des occupations saines et utiles. on y gagneroit surabondamment même du côté du plaisir si on se determinoit a donner quelques heures a L'Etude. J'ay deja remarqué que la Langue n'a pas souvent de l'uniformité de l'air que nous menons. on se blase sur des amusements qui sont trop ressemblants et qui se

repetem tous les jours: une trop grande oisiveté engourdit
l'esprit et les sens; celui qui donneroit une partie de son tems
à la lecture seroit bien plus susceptible de recevoir les impressions
de la force et de la volupté, que ces ignorans oisifs qui courent
sans cesse après le plaisir qui les fuir.

Ce n'est qu'une longue expérience qui peut nous faire
connoître cette vérité, mais souvent il n'en plus tems, on s'en
rendu incapable. D'en profiter, l'esprit ainsi que le corps contracte
facilement les habitudes que nous lui faisons prendre. Dans la
jeunesse, celui qui a passé jusqu'à trente ans à ne s'occuper que
du monde et des amusements qu'il procure, n'en plus en état
de s'appliquer ny de trouver en lui même des ressources contre
l'ennui. C'est alors qu'on nous dit d'attendre que le feu des
passions soit amorti, et que le tems du règne de la raison soit
arrivé; l'homme du monde qui a consacré sa jeunesse à
l'ignorance, à la paresse et à la frivolité, ne pourra point remplacer
par des occupations utiles ces plaisirs qui lui échapperont;
obligé de se fuir il ira porter partout sa langue et sa
tristesse. (2). la Gayeté en un don de la nature, mais elle diminue
et s'éteint même. Sous le poids des années, il en nécessaire de
suppléer par un esprit solide et cultivé. il faut à quarante ans
savoir causer et raisonner sérieusement, sans quoy on ne doit
s'attendre qu'à être éternellement à charge au public et à soy même.
Combien de gens ont été la coqueluche de leur société pendant
quelque tems qui aujourd'hui sont à peine soufferts dans ces mêmes
maisons dont ils faisoient les délices. animés par le desir de
plaire, et la vivacité de la jeunesse, ils faisoient illusion, on les
croyoit charmants parce qu'ils se donnoient pour l'être et que
quelques femmes à la mode les vantoient et les protégeoient;
on les trouve après en être têtés qu'ils sont ridicules, ignorans et

(2) il est aussi impossible
de se rendre capable
d'application, lors qu'on a
passé vingt ans dans
l'oisiveté qu'il n'est
difficile de devenir un
excellent danseur en ne
prenant un maître que
quarante ans, à un
certain âge l'esprit et
le corps ont pris leur
plaisir. il n'est plus tems
de s'engager à le leur en
faire prendre un
autre.

L'un ou l'autre. on s'en retourne sans cesse de leurs succès passés. on n'entreprend
 point un long voyage sans avoir des habits de toutes les saisons
 et des provisions pour le tems de la traversée et celui du retour.
 commun ne regardons nous pas le cours de notre vie comme
 un vrai voyage dont la durée est incertaine; jouissons des
 plaisirs que nous rencontrerons sur notre route, mais ne nous en
 rendons pas tellement les esclaves que nous ne puissions y renoncer
 pour continuer notre chemin et nous livrer à d'autres qui
 deviendront plus convenables à notre âge et à notre état;
 conduisons nous de façon à pouvoir rentrer en nous mêmes sans
 honte et sans chagrin. quand notre application à former,
 cultiver et orner notre esprit ne devoit nous donner aucun
 avantage du côté de la fortune, nous n'aurions pas perdu
 notre tems, si cette étude nous eut rendus plus sages
 et plus capables de nous passer des autres que nous ne sommes
 communément. c'en auroit fait un profit certain que de
 s'être procuré cette espece d'indépendance. C'en avec raison
 que bien des gens redoutent la solitude, ils craignent qu'en se
 forçant à réfléchir, elle ne produise l'effet du miroir; ne
 seroit-il pas affligeant pour ces agréables à la mode qui
 ont dans une espece d'oppression et qui se font une continuelle
 illusion sur les autres et sur lui même, de se voir tel qu'il
 est et d'être forcé d'apporter sur son esprit, son caractère et sa
 conduite le même jugement que prononcent tous les jours les
 gens raisonnables qui ont sous l'apparence de la juste valeur.
 ces sociétés charmantes qui réunissent et rassemblent
 les deux sexes, ne nous offrent point des amusements
 pour les âges différents, on y devient ennuyeux à même
 ridicule. l'orsqu'on cesse d'avoir l'étourderie, la Gayeté et
 la confiance de la jeunesse (a). en perdant du côté des
 frivoles agréments nous n'avons rien gagné de celui de

(a) on en encore plus
 ridicule, lorsqu'à cinquante
 ans on passe sa vie avec
 des gens de vingt et de
 vingt cinq ans et qu'on
 veut continuer à être
 le plaisir de la société.

la solidité, l'imagination s'écime; et ce jargon quelle
 animou et rendoit quelques fois plaisant, rien plus qu'un
 rabaillage insipide et assoupissant. on trouve me dira-t-on
 de faire des sociétés et des amusemens de tous les âges; oui
 sans doute, si l'on s'en rendu capable de l'aptitude, de
 penser et de raisonner. mais un Corrupteur de nos jolis soupers
 en parmy des gens qui font usage de leur raison et de leur
 esprit ce que seroit à l'opéra Dupré devenu cul de paille.
 comme il est plus facile et plus commun de passer sa vie
 dans l'ignorance et la futilité, que dans la débauche, il y
 a moins à espérer des jeunes gens de notre siècle que de
 ceux que leur goût pour la table rassembloit souvent au
 cabaret. le dérangement de leur santé les avertissoit
 qu'il falloit changer de vie, et ils trouvoient dans
 une étude qu'ils n'avoient jamais totalement abandonnée
 un dédommement de plaisir qu'ils quittaient, ils
 remplaçoient une société d'hyroques aimable et pleine d'esprit
 par une autre plus sobre, moins vive peut être, mais plus
 solide et la plus sensée.

Il n'en sera pas de même de nos jeunes gens oisifs, ils
 n'auront rien à mettre à la place de la galanterie, de la frivolité
 et du persiflage; quand on a passé une partie de sa vie
 dans une dissipation continuelle on achève le reste dans la
 langueur et la tristesse.

Les jeunes gens, n'aperçoivent que les agrémens de nos
 sociétés, ils s'y livrent si entièrement que la plus part
 deviennent incapables d'exercer par eux-mêmes les emplois
 qui leur sont confiés; ils les obtiendront également et
 ils ^{auront l'art} ~~se tireront~~ d'affaire de tourner en ridicule celle
 qui par leurs soins et une constante application s'en

etoient rendus dignes, il en plus commode et plus faciles de se
 moquer de ceux qui cherchent à s'instruire ^{qu'il ne l'est de les imiter} ~~que de les imiter~~

Le Proverbe, Dis-moi qui tu hantes et je te diray qui tu es,
 nous apprend ce que nous devons penser des talents et du savoir
 de la plus grande partie des gens du monde. le Bourgeois
 Gentilhomme se persuadent que les gens de qualité s'avoient tout
 sans avoir rien appris. comme il n'en que trop pousse qu'il leur
 faisoit plus d'honneur à cet égard qu'il n'en méritent, je
 croirai au contraire que la plus part ont à peine une légère
 idée des choses que leur naissance et le rang qu'ils ont dans le
 monde ne leur ^{permettroient} ~~permettroient~~ pas d'ignorer. une femme a appris
 dans le cours de sa vie à faire différents ouvrages, et ce talent quelle
 cultive en pouvoit le reste de sa vie une occupation et son
 amusement; les hommes n'ont pas une pareille ressource; comme
 on suppose que l'étude du métier qu'ils vont faire les occupera
 suffisamment, on ne s'avise pas de leur apprendre à broder ou à
 faire de la tapisserie; ainsi il arrive qu'ils deviennent bientôt
 aussi peu capables de faire usage de leur esprit que de leurs
 mains et qu'ils sont beaucoup plus oisifs que les femmes les
 plus frivoles. je ne craindrai pas d'assurer que le nombre des
 femmes ignorantes est moins grand que celui de ces hommes
 qui bornent leur lecture aux opéra nouveaux et aux brochures
 dont l'air est journellement imité; les devoirs de la
 société sont moins étendus pour les femmes que pour nous
 ainsi elles ont sans rien prendre sur leurs amusements plus de
 temps que nous à donner à la lecture. Ce qu'on appelle un
 homme fort répandu dans le monde en un être singulier qui
 sans jamais avoir rien à faire en cependant plus d'affaires
 qu'un Ministre, il se fait une nécessité de mille choses
 inutiles, il se lève extrêmement tard, il en plus longtemps à

sa toilette, qu'aucune jolie femme de Paris, il faut en outre
 qu'il donne l'architecture d'origine, ^{pour} empruntée ^{et} pour toutes
 de nouvelles dupes, et l'usage les visites ou les demandes de
 amies, il lui est impossible d'être en état de sortir avant
 cinq heures, il ne peut se dispenser d'aller se montrer aux
 spectacles, il est cependant de la dernière importance qu'il
 aille voir avant 4 heures du soir quatre ou cinq —
 Femmes de la connaissance qui gardent leur maison. il a trois
 jours et souvent quatre choses à lui les dents et les
 amis en aucune affaire réelle. le lendemain il se commença,
 et le matin avec raison de n'avoir d'autre lemn à donner
 et la lecture que celui qu'on emploie et lui mettre des papillotes,
 de doute que de pareilles occupations le rendent jamais
 un grand Général d'armée, un habile négociateur, ou
 un illustre Magistrat. /

l'avarice, et
l'ambition
éprouvent
sans cesse

Ambition et l'avarice sont les deux plus dangereuses passions que l'homme puisse éprouver; toutes les autres s'affoiblissent ordinairement par l'habitude ou l'on en est si lié par de bonne heure et sans ménagement; l'âge amorti et éteint presque les desirs qui nous donnent quelque satisfaction des sens pour objet; mais l'ambition et l'avarice prennent chaque jour de nouvelles forces. La pesante et triste vieillesse ne fait qu'accroître cette soif d'acquiescer ^{que la} ~~quelle~~ ~~inspirent sans cesse l'une à l'autre~~. toutes les passions ont leurs dangers et leurs inconvénients et sont capables de gâter ceux qui s'abandonnent à leurs impressions; mais il n'en est pas de si fatales à notre repos et de si nuisibles à la société que l'ambition et l'avarice, elles ne sont point aussi opposées entre elles qu'on le croit communément. Elles se ressemblent au contraire à bien des égards; on en couvrira peu être en lisant le portrait de l'ambition et des funestes effets qu'elle produit.

Il faut commencer par convenir que c'est à l'ambition qu'on doit les grandes actions des héros et des hommes illustres dont l'histoire nous a conservé les noms, mais c'est elle aussi qui met toujours les armes à la main à ces féroces guerriers, à ces cruels conquérants qui n'ont fait usage de leur puissance, ni de leurs talens que pour le malheur de l'humanité, elle en donc également la source des grandes actions et des grands crimes. C'est moins ambitieux auroit été la gloire si le soutien de sa patrie en s'abandonnant à cette passion ^{tiranique} ~~que le~~ ~~domine~~ il devient ^{le destructeur pour le} ~~le~~ ~~fléau~~

de son pays et de la plus considerable partie du monde,
 connu. A trop grande ambition de Louis XIV. ligu l'Europe
 contre la France et ce Roy la terreur et l'arbitre de ses voisins
 éprouva les plus cruels revers, & les plus affligeantes mortifications
 pour n'avoir pas ^{seu} ~~seu~~ modéré une passion que les succès & les
 flatteurs avoient rendue excessive. C'en moins a un vray
 Lele pour la religion qu'à l'ambition des papes & du clergé
 qu'on doit attribuer ces funestes Guerres, et ces persécution
 qui ont depoplé l'Europe. Les hommes ont été de tous
 tems les malheureux instrumens, ou les victimes des
 passions de ceux qu'ils n'avoient placés au dessus d'eux que
 pour assurer leur tranquillité et faire leur bonheur.

C'en une verité trop connue pour qu'il soit nécessaire
 d'en rapporter des exemples. contentons nous d'examiner
 l'ambition des particuliers, tâchons de decouvrir ses
 Effets qui s'accordent si peu avec l'exacte probité;
 voyons si l'ambition peut rendre heureux les Coeurs
 qui se laissent séduire par ses trompeurs apas et ses
 promesses flatteuses. L'ambition, en une soif desvorante
 que rien ne peut éteindre, un desir satisfait en remplacé
 par un grand nombre d'autres presque impossibles à
 contenter; l'ambitieux loin de jouir de ce qu'il obtient
 se consume en projets, et forme sans cesse de nouveaux
 souhaits. L'envie ~~en~~ insèparable de la passion qui le
 desore, ainsi il vit toujours parmi des Rivaux qu'il
 redoute, on ne peut leu accorder aucune grace qu'il ne
 s'en afflige et ne croye que c'en un vol qu'on lui fait;
 il hait tous ceux à qui il est forcé d'avouer du mérite
 et des talens, que disje il se garde bien de leu rendre
 publiquement la justice qui leu est due, il ne s'occupe
 au contraire qu'à ternir leu réputation et à leu arracher

52

le prix qu'ils ont mérité; une ambition modérée peut se soumettre aux Loix de l'exacte probité, mais lorsqu'elle en passion, elle ne consulte qu'elle, rien ne peut l'arrêter dans sa Course; vainement la vertu condamne les moyens qu'elle veut employer; tout ce qui peut assurer le succès de ses vastes dessein lui paroit ^{légitime} ~~permissible~~. l'ambition étouffe de bonne heure des scrupules qui pourroient l'embarasser, il n'en rien qu'il ne sacrifie à la passion qui le domine, amis parens, maîtres nous des Droits sur son Cœur, qu'autant qu'ils ne se trouvent point en concurrence avec cette ardente ambition qui seule occupe véritablement toutes les facultés de son ame. l'avarice produit les mêmes Effets, un avare n'aime que son Tresor, le soin de l'augmenter l'occupe uniquement; il se refuse le nécessaire, mais ses privations sont pour lui une espèce de jouissance, il s'aplaudit d'avoir accumulé richesses sur richesses; l'ambition en plus s'aplaît, il ne jouit point des Graces qu'on vient de lui accorder, il aspire à en obtenir de plus considérables, il ne peut regarder ce qu'il possède que comme un moyen d'acquiesce de nouveaux biens, on lui confie le commandement de l'Armée, il n'en point satisfait, il est tourmenté du desir d'être Ministre; s'il parvient par son intrigue à cet emploi si ardemment souhaité, il songe aussitôt à l'importer sur ses confreres et à devenir leur maître; il neglige les devoirs de sa place pour ne s'occuper que du soin d'accabler ses rivaux; l'amy qui lui a tendu une main secourable pour lui aider à s'élever jusqu'à lui, devient l'objet de sa haine pour peu qu'il lui paroisse un obstacle à ses vastes projets. il l'immole ^{alors} sans pitié à son ambition.

Comment avons nous la folie d'oublier une si

funeste passion et d'accorder un espee de Culte a ses
 Coupables Succès, qu'un homme ait le desir de meriter
 l'estime et l'approbation de ses compatriotes, c'en est une ambition
 qu'on ne peut trop Loier, mais qu'il en rare de voir des
 Ministres, des Generaux d'Armée et meme des particuliers
 se conduire par de pareils motifs; on veut l'importance
 de ses Loix, obtenir un rang qui les acable, ^{on veut} ~~et se levo~~
^{enfin s'élever} jusqu'à ce qu'on peut aller une vie trop hardie, ^{il faut} ~~se voir~~
 n'importe a quel prix. Celui dont la principale ambition
 seroit d'acquiescer l'estime publique, ^{une reputation sans} ~~et une grande reputation~~
 tachée, seroit plus scrupuleux dans le choix des moyens, et ne
 perdrait jamais de vue les Loix de l'exacte probité; il
 se deferoit sans peine d'un emploi qu'il ne pourroit exercer
 avec honneur ou sans blesser la delicatessen de sa conscience.
 il oseroit refuser son Ministère a des entreprises
 injustes, ou onereuses au public, et craindrait moins de
 perdre sa place que de ternir sa gloire par une lâche
 complaisance. on a vu quelques Ministres se faire presser
 pour accepter l'emploi qu'ils ont occupé, mais bien peu
 ont voulu risquer de le perdre en osant faire entendre a
 leur souverain la voix de l'auguste verité, on ne sçait que
 trop qu'elle deplait a un maître accoutumé a l'obéissance
 et a la flatterie, mais on n'en seroit que plus digne
 d'admiration, si au lieu de donner la torture a son esprit
 pour trouver un nouveau moyen ^{d'opprimer} ~~d'opprimer~~ le peuple, on avoit
 le courage d'en proposer qui pussent diminuer les folles
 dépenses qui ruinent l'Etat et font le malheur des sujets.
 on perdrait sa place, ^{pour être} ~~sa place~~ sans elle l'estime qu'on acquerreroit
 par ce sacrifice, une ambition raisonnable, soumise
 aux principes de la vertu, pourroit elle balancer un instant
 entre la conservation d'un pouvoir qu'on ne peut employer

pour le bonheur public, et la réputation qu'on se feroit
en le sacrifiant à la délicatesse d'une vieillesse probité.

Les Passions ne raisonnent point de sang froid et
l'ambition moins qu'aucune autre. Le Cardinal de Richelieu
après avoir tout employé pour asservir jusqu'à son propre
Monarque, conserve même en mourant l'honneur
pourroit qu'il s'est usurpé, ses derniers moments sont
consacrés à l'intrigue et l'ambition. Le Cardinal de
Fleury à 90 ans n'a pas assez de bon sens pour
abandonner un gouvernement que sa débile main ne peut
plus retenir, il veut régner jusqu'à sa mort, aveuglé par
une folle ambition, il perd l'occasion de ~~se couvrir~~^{faire}
~~une honorable et~~ ~~de gloire par une~~ prudente retraite. Tout l'avertit qu'il
en tems de songer au repos, mais courbé sous le
fardeau des ans, il n'en devient pas plus raisonnable, il ne
peut se résoudre à gagner le port, et s'expose encore
à de froyables tempêtes; C'est à l'ambition ^{qui} ~~qui~~ en rend capable
de cette activité qui fait préférer le travail au repos.
C'est l'ambition ^{qui} ~~qui~~ inspire ce courage qui sait affronter
les périls et la mort même pour acquiescer les honneurs
que dispense la gloire, un homme sans ambition
ne consacrerait pour les trois quarts de sa vie à
une pénible étude, à un travail journalier qui
prend tout son tems et l'éloche nécessairement au
plaisir, il voudra encore moins continuer le
fatigant métier des armes qui mes sans cesse
sa vie en un péril évident, et le soumet à une
éternelle dépendance, il en est donc nécessaire que
nous ayons des passions, mais il ne les pas moins
de savoir les modérer; lorsqu'elles nous gouvernent
entièrement nous devenons capables de tout

sortes d'injustices et d'excès. le Ministre occupé de son intérêt particulier ne prévoit point l'avenir, et ne songe qu'à établir un pouvoir despotique, il détruit des Loix et des usages qui le gênent, enfin il les réclamera quelque jour, on se servira contre luy des armes qu'il aura données; il continue une Guerre qui ruine l'Etat et le dépeuple, dans la seule vue de se rendre plus nécessaire. le Général d'armée en fait autant; il ne veut pas obtenir un succès qui finisse la Guerre. Elle est utile à son crédit, il ne sera qu'un particulier lorsque l'apais aura rendu ses talens inutiles.

a L'exemple du Ministre et du Général chacun cherche à se rendre nécessaire. li préfère son intérêt à celui de l'Etat, nul n'est content de son l'employ parceque l'ambition n'est jamais satisfaite, et que les Coeurs soumis à son pouvoir forment sans cesse de vastes et chimeriques projets. peu scrupuleux sur le choix des moyens, ils préfèrent sans hésiter les plus prompts et les plus sûrs, quel qu'opposés qu'ils soient aux principes de la vraie probité. C'est un triomphe imparfait que de parvenir à l'élévation qu'on desire, si l'on ne joint pas de la satisfaction d'abaisser et d'humilier ses rivaux; les courtisans se haïssent et se méprisent parce qu'ils se connoissent, ils courent presque tous la même Carrière; les Richesses, les rangs, les honneurs, la faveur du maître sont les objets de leurs intrigues et de leurs soins assidus, ceux qui ont le plus d'ambition l'importent sur leurs Concurrrens, parceque la passion qui les anime leur donne l'adresse, le manège, la ruse, la patience, la fausseté, la bassesse, enfin qu'il faut

avoient pour surmonter tous les obstacles qui s'opposent
 à leurs projets; on voit sans doute des gens de
 mérite parvenus aux honneurs et aux grands emplois,
 mais s'ils n'avoient eu que du mérite et des talents
 ils seroient restés ignorés dans la foule des courtisans
 c'en étoient assidue, à leur intrigue, à leur persévérance
 qu'ils doivent presque toujours leur élévation.
 le Cardinal de Richelieu, le Cardinal Mazarin, le
 Grand Colber et une infinité d'autres que je pourrois
 citer n'avoient jamais été apportés de faire
 connoître leurs talents et leur capacité si une extrême
 ambition ne les avoit rendus aussi habiles dans
 l'intrigue et le manège de la Cour que dans l'administration
 du Gouvernement. cette ardente ambition ne consulta
 ni la ^{décor} ~~nécessité~~, ni la probité. tout leur parut permis
 pour arriver au but qu'ils se étoient proposés. quiconque
~~aura autant d'ambition qu'ils en avoient~~
~~sera au même point qu'ils se étoient~~ ne sera sans doute
 pas plus scrupuleux. la probité ne peut soumettre
 à ses autres lois, ce que les passions entraînent le
 gouvernement ^{à son usage} ~~à son usage~~. comme il n'en ^{point} ~~pas~~ de passion aussi
 violente, aussi durable que l'ambition. on peut sans
 craindre de faire un jugement téméraire, se défaire
 de la vertu d'un ambitieux, il ne fait pas un pas qui
 ne soit relatif à ses vûes, à ses projets, s'il rend
 service c'en pour intérêt, il détruira son propre
 ouvrage. si les circonstances le exigent qu'il change
 de batteries le de manège, ses prétendus amis
 sous les instruments qu'il veut employer à sa fortune
 il les sacrifiera sans peine s'ils lui deviennent
 inutiles, ou qu'il puisse y avoir le moindre danger à les
 soutenir, et à les avoier. l'ambitieux est aussi avide
 de richesses que l'avare, il en est même plus insatiable

99

parce que l'avarice garde, accumule, tandis que l'ambitieux
qui ne considère l'or que comme un moyen le prodigue pour
assurer le succès de ses grands desseins; ainsi il est moins
difficile de contenter la cupidité d'un avare que celle
d'un homme qui ne recherche les Richesses que pour
les repandre, et s'en servir journellement ~~pour arriver à~~
~~ses fins~~; nous avons dû que l'ambition change
d'objet à mesure que ses vœux sont remplis; loin de
s'éteindre par la réussite elle prend une nouvelle
ardeur, et se gère pour ainsi dire à force de s'élever.
il n'est donc pas possible de la contenter ny de modérer
cette soif d'acquies qui la tourmente sans cesse
c'est jeter de l'huile dans un brasier ardent que
de satisfaire les desirs d'un ambitieux; les Graces
qu'on lui accorde servent d'aliment au feu qui le
dévore.

C'est à l'ambition que les plus florissantes républiques
ont avec raison attribué leur malheur et leur
destruction. C'est aussi l'ambition qui a causé cette
multitude de révolutions si capables de pourrir les
Souverains, c'est elle qui de tous tems a produit de dangereux
le mauvais Citoyens, des Ministres qui nous employent
leurs talens que pour le malheur public, elle immole
sans cesse des millions de victimes à ses coupables projets.
la Guerre, le Carnage, la Destruction, sont ses jeux
ordinaires, l'ennemie de la paix et du repos, elle agite
continuellement tous l'univers, ^{cependant} elle ne rend point heureux
ceux qui s'attachent à son char. comment pouvons nous
donc lui laisser prendre tant d'empire sur nos Coeurs
la qualifiée de noble passion, ne point rougir d'écouter
ses Conseils et de la prendre pour le Guide de nos actions

Je ignore pas qu'en avouant qu'on a de l'ambition on se
gardera bien de convenir qu'on lui sacrifiera, parents,
amis, Maîtresse, Bienveillance, devoirs et probité, l'en
cependant ce qui arrivera ^{si nous avons} ~~si on a~~ laissé prendre trop de
pouvoir ^{turner l'ouïsage en une passion} ~~a cette a chose passion~~, alors elle regnera
tyraniquement sur notre ame, sa seule voix poura
se faire entendre, les scrupules disparaîtront, tout nous
^{semble} ~~paraître~~ permis le Legitime pour arriver au but que
nous propose une passion que les plus grands hommes
ont avoués, on se gardera bien de citer ces grands hommes
au tribunal de la raison et de l'acte probable. La
plus part seroient bientôt convaincus de n'avoir été
réellement que d'injustes oppresseurs ou de cruels tyrans
~~conquerants~~ et ces grandes actions tant celebrées, ne
seroient ^{pour plusieurs a des yeux} ~~plus a nos yeux~~ que d'heureux Crimes. Monsieur
de Louvois ces habiles Ministres de la Guerre ^{seront de l'avis} ~~paraîtront~~
un ambitieux forcené qui sacrifie tout a la passion qui
l'agite. Il semble ne pouvoir le malheur de sa patrie
autant que pour celui du Palatinat que sa barbare
politique pille, ravage, le réduit en cendres. l'en pour
son intérêt particulier pour se rendre agréable à un nécessaire
à son maître qu'il éternise cette guerre, qui a enfin ruiné
et depopulé la France, il ajoute à la satisfaction de
se rendre aussi utile que recommandable, le Cruel
plaisir d'embarrasser et de rendre odieux monsieur
Colbert, dont les vices les talents et le génie auroient
enrichi et fait fleurir l'Etat. si l'ambition de Louis 14.
excitée par celle de son ministre ny avoit mis un
obstacle insurmontable en perpétuant les malheurs
et les dépenses de la Guerre.
l'en pour son intérêt ^{personnel} ~~particulier~~ que le Cardinal

Des vues particulières

62
e Mazirin differe, le traite de Cephallie; presquetous
les peuples de l'Europe ^{semprent des victimes} ~~des victimes~~ les malheureux victimes
^{l'interposition} de l'ambition de ces ministres. pourons nous donc
aplaudir a une passion dont les effets sont si dangereux
et souvent si criminels, Elle detruit l'humanite, la
Compassion, l'equite, la douceur, enfin presquetous les
sentimens que peut inspirer la vertu. les malheurs
d'autrui font sa felicite, Elle ne se leve et n'establit
sa fortune que sur les debris d'une infinite d'autre;
le desordre, les troubles et la Guerre. sous les circonstances
quelle desire, la quelle ne se lase point de faire naître
L'avarice dont on ne parle qu'avec horreur et
mepris, ne produisit jamais de si funestes effets; Elle
Corrompt le coeur quelle possede, un avare sacrifie
tout ala fois d'augmenter un tresor inutile, mais la
famille de cet avare a seule a souffrir de sa
detestable passion, ^{enlon s'expose de dommage} ~~Elle en dedommage amplement~~ ^{elle amplement}
a sa mort; l'avare est communement d'effraye, inquiet
et timide, ainsi ce n'est qu'en se refusant jusqu'au
necessaire qu'il accumule ^{trouvant par les uns} ~~richesses~~ ^{richesses} je
sais que plusieurs Ministres et gens en place ont
^{augmente leur fortune} ~~grossi leur~~ ^{qu'ils en ont} ~~toujours de celui de l'Etat~~, mais c'estoit
l'ambition bien plus que l'avarice qui excitoit en luy
cette soif des Richesses; il faut cependant avouer
que l'avarice et l'ambition se concilient assez souvent;
le veritable avare se prive de tout, amasse sans cesse.
L'ambitieux qui regarde l'or comme un moyen d'assurer
son credit, d'augmenter sa puissance, a la meme
ardeur pour ^{acquiescer les richesses} ~~l'acquiescer~~, ainsi il rassemble en luy
seul tous les inconveniens et les vices de ces deux funestes
passions, et son espece d'avarice est bien plus

Il n'est
qu'un avarice
bien moindre
somme au
moins de
Cupidité.

dangeruse que celle de ce miserable harpagon qui ne
s'enrichit que de lessiner et de privation, tandis qu'au sein
de l'opulence, il vit dans une misere réelle ~~et~~ qu'il se
vole a lui meme les biens qu'il entasse. Le Cardinal
Mazarin ne se refuse rien, et meurt avec quarante millions
qu'il a volé a son maître et a l'état ~~et~~
~~son avarice~~ ~~hardiment~~ ~~qu'il~~ ~~seulement~~ ~~acquies~~. Le
Cardinal de Richelieu, M. de Louvois et Colbert n'ont
pas meme etes soupçonnés d'avarice, ils ont cependant
laissés des biens immenses a leur famille. un avarice
ne sauroit avoir une véritable ambition, il faut semer
pour recueillir, il ne peut s'y résoudre, l'ambitieux
au contraire prodigue son bien pour en acquies d'un
plus considerable, il desire l'opulence comme il
aspire au credit aux honneurs et a la consideration, il
sait que les Richesses donnent une partie de ces avantages
qui ne devoient s'accorder qu'aux talens et au merite,
il ne neglige donc rien pour s'enrichir, c'en est un des
objets que se propose son ambition, l'avarice est une
manie aussi absurde qu'insensée, puis qu'il est certain
que l'or n'est pretieux que par l'usage qu'on en peut
faire, si les agrements qu'il procure, il devient inutile
entre les mains ~~d'un avarice~~ ^{d'un harpagon}, il ne peut tout au plus
que satisfaire sa folie et contenter son imagination;
l'ambitieux plus raisonnable a cet egard, prend donc
soin et depense de l'autre, comme il ne met point de
bornes a ses projets et qu'il ne refuse rien a son luxe
et a sa vanité; les Tresors de l'Etat s'ils sont a sa
disposition lui suffiront a peine. on ne donne le nom
d'avarice qu'a ceux qui ne font presque aucun usage de
leurs richesses, qui travaillent sans cesse a amasser et
ne peuvent jamais se résoudre a jouir du fruit de leur

663

travail et ^{d'une économie} ~~d'une excessive économie~~, il en cependant
beaucoup d'autres sortes d'avarice, l'ambition comme
nous venons de le faire voir n'aime pas moins l'or
que cet arpaçon qu'on deteste et qu'on méprise. Si
c'en principalement l'amour des Richesses qui constitue
et caractérise l'avarice, mille gens qui se ruinent par
de folles prodigalités peuvent ~~cependant~~ être accusés
justement de ce défaut, ce n'en point à la vérité pour
Thésoriser, accumuler qu'ils sont insatiables de biens,
mais qu'il importe que ce soit pour ^{remplir leurs projets, et fournir} ~~fournir~~ ~~à leurs~~ ~~leurs~~
à leurs folles profusions, ~~ou pour amasser~~, ils ne prouvent
pas moins cette ardente cupidité qui agite et desore
le cœur de l'avaré, c'en avoir les plus grands
inconveniens de l'avarice que de n'être jamais
satisfait de ce qu'on possède, et d'être sans cesse tourmenté
par de nouveaux desirs; celui qu'une sage conduite
et une prudente économie mettent en état d'être
bienfaisant et généreux en digne d'estime, mais le
prodigue insensé, qui pille ou emprunte sans
scrupule, et donne sans choix, sans discernement
un bien qui ne lui appartient pas, ou qu'il n'a pas acquis
légitimement, trouve le secret de réunir en ^{lui} ~~lui~~ ~~lui~~
les défauts de l'avaré et ceux du dissipateur, il en
souvent tous les deux à la fois, il seroit peu judicieux
de ne regarder comme avare & que les imitateurs
d'arpaçon; tous ceux qu'une insatiable cupidité
desore continuellement et qui emploient tous les moyens
possibles pour s'enrichir sont plus à redouter
(quel qu'usage qu'ils fassent de leurs Richesses)
que ce maniaque qui se plaît à contempler son trésor
et ne l'augmente cependant qu'à ses propres dépens

en se refusant jusqu'au simple nécessaire. je conclus
 donc que l'ambition est la plus violente et la plus
 redoutable des passions, nous avons fait voir les excès
 dont elle est capable, lorsqu'elle n'est soumise ni à la
 raison, ni aux Loix de l'exacte probité; comme passion
 peut elle se soumettre, et reconnaître une autre autorité
 que la sienne, l'histoire et les exemples que nous
 avons journellement sous nos yeux ne nous prouvent
 que trop que la raison et la vertu sont sans pouvoir
 contre les passions qu'on n'a pas combattues ^{et domptées} ~~et~~ au
 moment de leur naissance; on n'en point en garde
 contre l'ambition elle en est utile jusqu'à un certain
 point, on l'autorise sans songer qu'on a aucun
 moyen de la moderer, ou de lui prescrire des bornes
 qui puissent l'arrêter; ainsi on l'élève on rechauffe
 dans son sein le cruel serpent qu'on devoit étouffer.
 l'amour de la patrie étoit le seul contrepoison qui
 peut garantir des redoutables effets de l'ambition
 si le vice étoit haï et méprisé autant qu'il mérite
 de l'être, que la vertu fut accueilli et honoré, enfin
 si l'on faisoit moins de cas des richesses et des
 rangs que des qualités personnelles et du mérite
 réel, l'ambition seroit plus délicate et le choix
 des moyens, elle seroit trop éclairée sur ses vrais
 intérêts pour ne pas se soumettre aux Loix de la probité;
 ceux qu'elle n'entraîne souvent dans le crime que
 parce qu'il leur ouvre une route plus facile et plus
 prompt que celle que leur offre la vertu, et que les
 hommes ne jugent que sur les apparences et se
 décidant par le succès préfèrent presque toujours
 le vice heureux, opulent, et triomphant au mérite

It is an ambitious & torvine plan
and we mean to do it. For the
purpose of the
republic

It is a great & important
decision

humble, modeste, mais indigent et sans craindre
il est nécessaire que les hommes éprouvent le pouvoir
de l'ambition, mais il faudroit que cette passion ne
pût les porter qu'à des actions louables et que la
réputation d'honnête homme fut l'objet principal de
leurs soins et de leurs desirs, ~~et l'on voit~~
~~leur ambition~~, c'est sans doute ^{que nous ne sommes} ~~ce qui se met en~~
plus souvent, si la société se faisoit justifiée
et puniroit par un mépris marqué jusqu'aux
vices humains que couronne la fortune, mais
on ne s'estime point ainsi la vertu
~~on fait trop peu de cas de la vertu~~, pour que la
plus part des hommes soient tentés de lui sacrifier
cette soif des honneurs et des richesses ^{qui ne}
peut assouvir, ^{que quelques soient les chemins}
Cependant, ils savent qu'ils se justifient
que leur ambition leur ait fait ^{prendre} ~~quelques routes~~ ^{un brillant}
succès les justifiera
prendre, ils ne négligent donc rien pour ^{se procurer} ~~l'ambition~~
^{l'ambition} ~~quelques routes~~ ^{qu'ils désirent} ~~et atteindre au but qu'ils se proposent,~~
le public insensé admire leur talent, leur
courage, et finit par honorer ceux qu'il devoit
souvent mépriser ^{et} ~~au lieu de~~ détester.

66

Les Philosophes nous disent

hardiment que la philosophie en la recherche de la vérité, l'un de bien vivre, ou celui d'acquiescer la sagesse; comment s'en il pu faire qu'une si raisonnable occupation, une étude si utile ait été la source d'une multitude de sectes, et d'opinions extravagantes; les prétendus sages de la Grèce et cette foule de gens qu'on nommoit philosophes, n'étoient sans doute pas plus exempts de vanité et d'amour propre que ne le sont les beaux esprits et les impertinens écrivains de notre siècle; c'étoit presque toujours un sentiment d'orgueil et le desir de se faire un nom qui déterminoit un philosophe à s'écarter de la route connue et à se faire chef d'une nouvelle secte; la recherche de la vérité, n'étoit plus que le prétexte de cette philosophie qui s'exerçoit dans l'art des sophismes et ne disputoit le plus souvent que d'un des mots.

Je ne prétens point donner icy l'abrégé des écrits de cette foule de philosophes qui se sont succédés combatus et détruits pendant plusieurs siècles. je me borne à examiner l'opinion des Stoïciens et des Epicuriens sur la nature des vrais biens et des vrais maux, et j'attacherais ensuite de prouver que les définitions différentes que ces deux sectes ont données sur cette matière sont presque également fausses et contraires à ce que nous voyons, ou éprouvons journellement.

Les Stoïciens regardoient la vertu comme le souverain bien et le seul qui soit digne qu'on travaille sans cesse à l'acquiescer; mais pouvoient ils persuader à des gens sensés que la douleur n'est point un mal qu'un homme sage en parfaitement heureux quelques violentes douleurs qu'il souffre; ou quelque chagrin

20

que son âme éprouve, enfin que la santé, la beauté, les richesses, le crédit, les honneurs ne doivent pas être placés au rang des vrais biens; je considèrerais avec eux que ces précieux avantages qu'on ne tient le plus souvent que de la nature ou des caprices de la fortune ne peuvent seuls nous rendre heureux, que l'homme livré entièrement à ses passions, n'est jamais content ny satisfait; j'ajouterais enfin que la sagesse nous apprend à nous passer sans peine de tout ce qui excite la cupidité du vulgaire, mais je ne croirai point, que les douleurs du corps, les peines de l'esprit, ces chagrins qui flétrissent et absorbent notre âme ne soient pas des maux réels; je sais qu'ils me répondront que ces accidens par les quels je me laisse abattre ne peuvent rien sur l'âme du vrai sage; ils ne me feront pas croire cependant qu'une creature composée d'un corps et d'une âme puisse être insensible à ce qui affecte que si positivement une partie de son existence; la vertu peut elle nous dépouiller des propriétés de la matière et nous rendre de pure esprit la nature ne nous a donné des sens que pour en faire usage, mais ces sens sont également susceptibles d'impressions douloureuses et agréables; ne voir jamais que des objets hideux ou dégoûtans, entendre sans cesse un bruit importun et terrible, ne manger que les plus vils aliments, sentir continuellement des odeurs empestées seroient assurément un véritable supplice pour Socrate lui même, si vous joignez à cette étrange fatalité les fréquentes et cruelles douleurs de la goutte ou de la pierre, Socrate sera-t-il bien venu à nous dire qu'il en est parfaitement heureux. Luvain ne s'outant

que cet orgueil insensé qu'il ose appeler vertu le Stoïcien
me soutiendra que de pareilles douleurs et l'extreme
pauvreté ne peuvent troubler sa tranquillité ny
son bonheur, je le croirai d'autant plus malheureux
qu'il se refuse la consolation de se plaindre et d'acciter
la pitié; en supposant qu'on peut acquerir cette sublime
sagesse, l'idole des Stoïciens ou plutôt leur chimere.
Je ne conviens point que dans sa possession se trouve
le souverain bonheur; la vertu peut triompher des
passions ~~et des goûts~~ quelle condamne, mais elle ne
nous rend point impassibles; seroit elle un bien si
elle nous privoit des plaisirs de l'amour et des douceurs
d'une vraie amitié. Comment nous rendra t'elle donc
insensibles à la perte d'un objet que nous aimons
plus que nous memes, à celle d'un amy qui possedoit
et meritoit toute notre confiance, au passage
cruel et subit de l'aisance honnête de son Etat
à l'humiliante pauvreté, perdrons nous sans
le plus violent chagrin des enfans que nous aurons
élevés avec soin, ne serons nous point touchés
de leurs peines ou des malheurs qu'ils éprouveront;
la vertu la plus sublime ne détruit point l'humanité.
Elle ne peut et ne doit que perfectionner notre
nature; à en croire les fastueux discours des Stoïciens
le vrai sage ne tiens point à ses sens, ce n'est
donc plus un homme c'est un ange la Philosophie
à ses fanatiques ainsi que la Religion. cette Vertu
que nous vantent les stoïciens n'est qu'une
fastueuse chimere qui ne peut se réaliser; un
homme peut avoir assez de courage pour résister
aux divers accidens de la vie lui meme au f

73

attaques de la Douleur, mais L'effort qu'il se fait pour dompter la nature lui coute bien cher; il en le premier martyr de son système. Li quelques prodiges qu'il ait fait dans le chemin de la sagesse, il en bien éloigné d'être heureux toutes les fois qu'il en en butte aux revers de la fortune et a toutes les infirmités humaines; en vain il se roidir contre le sort qui le persecute, et contre la Douleur aiguë qui le tourmente; la nature lui fait éprouver trop souvent quelle a des droits qu'un orgueil insensé entreprend en vain de lui ravir.

Les opinions des Stoiciens et la religion des Chrétiens se ressemblent en beaucoup de choses; l'une et l'autre Secte demandent des vertus qui ne peuvent s'accorder avec l'humanité, et sous prétexte de parvenir a ce vrai bien, a cette sublime vertu qui peut seule nous rendre heureux Elles nous mettent sans cesse en Guerre avec nous mêmes. Le Christianisme a du moins l'adresse de consoler des malheurs présente par des promesses magnifiques pour l'avenir. Le Chretien persuadé espere la recompense de cette sagesse que sa Loi lui prescrit, mais le Philosophie Stoicien, poursuit une ^{vaine illusion} ~~vaine chimere~~, puis que cette vertu telle qu'il la conçoit li la depeint, qu'il regarde en consequence comme le souverain bien li la vraie source du bonheur ne peut assurément exister parmi les hommes. Socrate tout Philosophie li tout sage qu'il étoit ne jouissoit point d'une félicité parfaite lorsqu'il étoit obligé d'essayer les fréquents accès de l'humeur de sa femme.

Si les assauts que lui livroient l'Envie et la Calomnie
de ses Concitoyens; joignés a ce malheur la perte de
son bien, celle de ses amis, de continuelles attaques de
néphretique enfin une grande partie des maux aux quels
notre nature nous assujettit; vous ne me persuaderez
point que le vertueux socrate soit aussi heureux qu'il
soit possible de l'être, ny que sa vertu le rende insensible
a tant d'évenemens que nous nommons malheurs, il les
soutiendra avec une fermeté inébranlable, il s'applaudira
de la sagesse qui lui donne un si grand empire sur ses
sens, son amour propre jouira de ce glorieux triomphe,
mais il ne sera point heureux, puisqu'il éprouvera a la
fois les maux du Corps, et les peines de l'Esprit. Le
Chretien desot offrira tout a Dieu et se flatera d'être
de domage de ses souffrances par un bonheur futur qui
n'aura point de fin. Le Philosophe stoïcien n'a d'autre
de domagement a espérer que celui que lui donne son
orgueil, il n'en pas suffisant pour le rendre heureux,
en deus des Caprices du Sort, de ceux de la nature, et
de la cruauté des Tyrans, un enthousiasme de desot
li de foy peut seul operer de pareils miracles. contentons
nous des avantages réels que procure la vertu, sans
lui en supposer de chimeriques; C'est Elle qui nous donne
cette paix de l'ame sans la quelle il n'en point en l'Es
de vrai bonheur, Elle nous rend contents de nous même,
avantage qui ne peut être comparé a aucun autre.
mais quoi qu'en disent les stoïciens, Elle ne peut seule
nous rendre parfaitement heureux. C'en ce que nous
ta cherons de prouver après avoir examiné en
peu de mots le système d'Epicure.

Ce Philosophe qui a eu un si grand nombre

21
de Sectateurs a mieux connu la nature que les Stoiciens
mais en soutenant que les maux du Corps peuvent nous
rendre malheureux, il ne devoit pas faire consister notre
bonheur dans la jouissance de cette volupté que nous procurerent
les sens, ny regarder l'apirisation de la douleur comme une
veritable volupté; le moment ou nous passons d'une
vive douleur a un état calme et tranquille en sans doute
une espece de volupté, mais un homme en parfaite
santé ne s'avise gueres de reflechir voluptueusement
au bonheur qu'il a de n'être point malade, il jouit de
facultés qu'il tient de la nature comme d'un bien qui
lui étoit destiné; s'il se comparoit a ces malheureux sans
cesse en proie aux plus cruels souffrances peut être
sentiroit il sa félicité; il se contente de plaindre ceux
qui souffrent, et ne connoit le prix de la santé que
lors qu'il la perd; a l'égard de cette volupté
qu'Epicure appelle le souverain bien, il faudroit prouver qu'il
en raison que nous fussions entièrement soumis a l'Empire
des sens et que ce que nous nommons notre âme, n'eût
aucune force, aucune action par elle-même et ne
receut d'impression que par les sens. ce seroit avoir
une étrange idée du bonheur que de croire qu'il s'achète
après d'argent. C'en pourroit en conclure
s'il étoit vrai qu'il consistât uniquement dans la satisfaction
que nous procurons a nos sens. leur faiblesse ne
nous avertit elle pas sans cesse qu'ils ne peuvent
nous donner un bonheur solide et durable. ce n'en que
par une prudente économie que nous conservons
les facultés qu'ils ont reçus de la nature. les plaisirs
que nous recevons par leur ministère ne durent
que des instants, ils ne peuvent remplir notre vie.

123
D'ailleurs il est certain que si nous en abusons par un
trop grand usage, ils nous font payer nos plaisirs passés
par une souffrance plus vive et plus durable que
ces sensations flatteuses que nous nommons la vraie
volupté. ne sommes nous pas forcés d'avouer que
le dégoût, la satiété, la langueur, naissent souvent de
la volupté. ne prouvons nous pas qu'il en est de préférables
à celles qui nous sont communes avec les animaux. C'en
est une vérité qu'il est facile de se démontrer en se mettant
un moment à la place de ces vertueux citoyens ou de
ces grands hommes qui ont joui de l'amour et de l'estime
publique. quelle satisfaction peut être comparée à
celle d'un honnête homme qui reçoit le prix et la
recompense d'une belle action, être digne d'avoir des
amis, savoir s'en procurer n'en est pas un bonheur réel
et plus satisfaisant que la jouissance momentanée
des voluptés sensuelles. je ne prétens point orgueilleux
Stoïcien, exclure du bonheur les plaisirs que nous devons
à l'usage de nos sens, mais je crois qu'en consentant
qu'ils peuvent nous procurer de vrais plaisirs, il faut
aussy avouer qu'il en est des voluptés pour l'esprit, et qu'elles
méritent d'être préférées à celles qui nous donnent que la
satisfaction des sens pour objet; je doute qu'un amant
en obtenant les faveurs de ce qu'il aime goûte une joie
qui puisse s'égalée à celle que ressentit le Maréchal
de Villar après l'affaire de Denain; le premier éprouve
quelques instans d'une ivresse délicieuse qu'on sent
moins qu'on ne peut la décrire, mais il n'a satisfait
qu'une seule des facultés de son âme, tandis que l'autre
trouve dans sa victoire tout ce qui peut contenter
sa vanité, son ambition et le desir que nous avons

10
être loués. il ne fait point de reflexions qui n'augmentent
son bonheur present. tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend
confirme ou redouble sa satisfaction; il jouit de sa felicité
à toute heure, en tous lieux, et cette jouissance ne jette
pas ses sens et son ame dans l'abattement, ou la langueur.
Jamais une maitresse, ny un excellent repas ne nous
procureront une joye aussi parfaite, que celle que
reprend on auteur à la reusite d'une piece qu'il vient de
donner au theatre. L'amour n'en pas cependant borné
au seul plaisir des sens, notre âme a pour le moins autant
de part qu'eux aux différentes voluptés qu'il lui nous
procure, mais l'amour de nous meme en notre plus
forte passion; ce qui nous eleve plus surment au dessus
des autres hommes en toujours à nos yeux le bonheur
supreme. L'ambition en la plus forte des passions
les Philosophes en la combatant avec force, nous font
connoître qu'ils lui sont soumis comme nous, et qu'ils ne
diffèrent des simples mortels que par l'objet qu'ils se
proposent, en effet c'en est presque toujours le desir de s'illustrer
et de se faire un nom qui leur fait prendre une route
nouvelle et combatre des opinions reçues, ils blament les
ambitieux Conquerants et veulent cependant comme eux
se faire une reputation, être loués, admirés pendant leur
vie et dans les siècles à venir. La vertu ne peut contribuer à
leur bonheur qu'en les rendant plus contents d'eux memes
que ne doivent être d'injustes conquerans, mais comme
elle ne peut éteindre toutes les passions, ny destruire
entièrement l'empire des sens, ils sont bien éloignés
d'être parfaitement heureux. Les Epicuriens étoient plus
sensés que les autres philosophes, ils reconnoissoient la voix de
la nature, et n'étoient point la folie de mettre leur honneur

À leur félicité a combattu sans cesse les penchans quelle
nous donne; ils avoient tort je crois de regarder la volupté
des sens comme le seul et unique bien, et la privation de
la douleur comme une volupté. nous venons de
faire voir de combien de façons nous pouvons être
affectés agréablement ou douloureusement indépendamment
de nos sens, qui ne peuvent donc nous procurer seuls
ce bonheur véritable au quel nous aspirons; il faut en
conclure que ce bonheur est une flatteuse chimère
qui ne peut se réaliser. L'homme n'est jamais parfaitement
heureux, sa vie est un mélange continuel de biens et
de maux, de peines et de plaisirs; qu'il se laisse
en véritable Epicurien à tous ses desirs, il augmentera
les infirmités aux quelles la nature humaine est sujette.
Il ne sera pas à l'abri des chagrins et des malheurs
qui intéressent l'âme, et affectent l'esprit; qu'il cherche
avec ardeur cette vertu sublime que les Stoïciens
appellent le souverain bien, il se rendra incapable de
goûter les vrais plaisirs de la vie, et n'aura d'autre
satisfaction que celle de se croire plus parfait que
les autres hommes, il sacrifiera de vrais biens à une vaine
et folle présomption; sa prétendue sagesse ne l'exemptera
point des maux du Corps, il s'obstinera inutilement à
leur refuser un pareil nom, ils auront leurs effets
sur lui comme sur nous; il ne pourra se mettre au-dessus
des Caprices de la fortune qu'en devenant insensible
aux charmes de la volupté, aux douceurs de l'amitié
aux sentimens que la nature nous inspire pour ceux
qui nous appartiennent; et ce un bonheur que d'être
sage à pareil prix, et en cessant pour ainsi dire d'exister:
concluons en donc que le seul moyen d'être plus heureux

qu'un autre en de n'aurois que des passions moderées,
d'aime la vertu, et les avantages réels quelle nous
procure, sans la croire l'ennemy de la nature ny lui
faire un lénel sacrifice de tous nos penchants,
puisquelle ne suppose qu'à ce qu'elle l'intere, ou des
passions deregler peussent nous inspirer. C'en de
la nature que nous tenons nos diverses inclinations.
la vraie sagesse doit entreprendre de rectifier nos
Caracteres. mais elle prétendrait en vain pouvoir le
changer. le proverbe, gaudeam bene nati, n'en que
trop vrai, il en des caracteres que rien ne peut corriger
Et des hommes que rien ne peut rendre heureux ny
satisfaits; il en est peu qui dans le cours de leur vie
ne trouvent plus de peine que de bonheur. le plus
heureux sans doute est celui à qui sa conscience ne peut rien
reprocher, et qui prenant un juste milieu entre le dangereux
système d'epicure, et l'impraticable austerité des stoiciens
soumet sa conduite et même ses plaisirs aux loix de
l'honneur et de la probité. il sait mettre des bornes à
ses desirs; il jouit mieux qu'un autre des douceurs
de la vie, et des présents que lui fait la fortune, mais
il supporte ses disgraces avec courage. la Vertu merite
notre estime et notre admiration, nous ne devons rien
negliger pour l'acquies. Elle ne nous cependant pas la
même ^{dans} tous ceux qui s'ont soumis à son empire, dans
l'un elle se fait aimer, dans l'autre elle se fait craindre
et exite. Elle prend différentes formes selon nos différents
Caracteres. ariste est l'homme du monde le plus
estimable, mais il n'a aucunes des qualités qui rendent
aimable, il méprise les hommes parce qu'il les connoit
il les hait par l'honneur et par l'habitude, ou il en d'en

dire du mal. Damon a joint a sa probité naturelle
la ferveur de la dévotion, il a perdu cette gaieté qui le
faisoit rechercher de tout le monde; Le Missionnaire
il voudroit convertir tous ceux qu'il voit, il blâme
avec aigreur des amusements qu'il s'en permet
pendant trente ans, sans cesse en proie a de vains
scrupules, il se refuse le plus innocent badinage. on
rien allarme sa fervente piété; sa morale est si
sévère et si triste que ceux qui vivent avec lui
parviennent a avoir autant de peu de devenus dévots
que Damon en a de ne l'être pas assez; on peut
en toute sûreté confier un trésor a Alceste, mais
sa légèreté naturelle le rend incapable de garder
un secret; il veut plaire, amuser, ainsi il ne se
refusera pas un bon mot sur ce contre son ami,
il n'a jamais intention de leur nuire, au contraire, il
ne plaindra ny soins, ny dépenses pour les obliger,
mais ils ne seront gueres plus a la bruy de ses
épigrammes que les gens qui lui déplaisent. Tous ceux
que vous nous cités me diront non qu'une vertu
fort imparfaite. on donc en trouve qui soient tels
que ce prétendu sage des Stoïciens. Contentons
nous des vertus humaines toujours fort éloignées de
la perfection, et pour vouloir être plus sages que ne
le comporte notre nature, ne devenons point
d'insociables fous. Insain notre orgueil nous feroit
soutenir que le vrai bonheur consiste dans cette
sublime vertu qui nous rend ennemis de nous mêmes
nous ne persuaderions personne. on nous croira
lorsque nous assurerons que la sagesse et la modestie

80
rendent notre condition plus douce et plus agréable
que celle de ces gens livrés entièrement à leurs passions
et esclaves rampants de la fortune. les infirmités
du corps et l'extrême pauvreté sont un malheur
réel, mais comme dit la fontaine, ny l'or ny les
grandeurs ne nous procurent point le bonheur que
nous cherchons; s'il n'existe pas en nous mêmes
dans notre façon de penser et de sentir, nous
travaillons en vain à l'acquies. que la philosophie
se borne donc à modérer nos passions et surtout
l'envie cette affreuse compagne de l'ambition.
en nous rendant plus sages elle saura mettre
un frein à d'injustes desirs, et à cet amour propre
qui sans cesse nous séduit, et nous égare; nous
serons alors plus heureux que cette foule d'adulateurs
de la fortune qui sont éternellement les victimes
où le jouet de ses caprices, mais nous n'en éprouverons
pas moins qu'il en des peines, des chagrins et
des malheurs pour tous les états de la vie, que
cette vertu des stoïciens qui rend le sage pour
ainsy dire impassible, n'en qu'une chimère de
notre vanité, et qu'un bonheur innaltérable pur
et sans mélange ne peut être le partage de
l'humanité. les vrais biens ne peuvent jamais
être telle ou telle chose, puisque les goûts, les
inclinations des hommes se ressemblent au peu
que leurs visages, l'un met le souverain bien à
contenter son ambition, l'autre à amasser des
richesses; celui là le fait consister dans la volupté
que nous procurer les sens. son antagoniste
soutient qu'il ne peut se trouver que dans le perpétuel

exercices de la vertu et dans le mépris de ce que nous nommons des biens.

Cette diversité d'opinions sur la nature des vrais biens nous prouve, qu'il n'en existe que relativement à notre façon de penser, mais il faut pourtant convenir que la santé, l'aisance des sens ont méritent d'être regardés comme des avantages réels et des vrais moyens de jouir d'un sort plus agréable que celui du commun des hommes, et que celui au contraire qui en est exempt aux souffrances du corps et aux rigueurs de l'extrême pauvreté ne peut quoi qu'il dise se croire parfaitement heureux, sa sublime vertu ne l'affranchit point des besoins de la vie, ses nerfs sont sensibles comme les nôtres aux impressions de la douleur et ce qu'il a de mieux à faire, s'il ne craint ny n'espère, une autre vie c'est sans doute de terminer promptement sa pénible carrière.

Que lui sert il de se parer d'un orgueil insensé, de nous soutenir que dans la possession de la vertu il a scu trouver les vrais biens et que quelque plaindre qu'il nous paroisse, il est parfaitement heureux, il ne peut nous tromper ny se tromper lui même, tel que Brutus prêt à se percer le coeur, il murmure contre cette vertu qui n'a pu le soustraire au malheur, il est forcé d'avouer que Lucullus a joui d'un sort plus agréable que l'austère et inflexible Caton et que cette prétendue sagesse, qui veut détruire l'instinct, les penchants de la nature, en la plus triste et la plus fâcheuse de toutes les folies. Epicurien usé en peu de temps par cette volupté à la quelle il s'abandonne sans scrupule et sans ménagement

éprouve une langueur, un ennui de lui même qui le
 rend véritablement malheureux. il connoît mais
 trop tard que les plaisirs des sens ne peuvent seuls
 nous rendre heureux, il en est difficile (pour ne pas dire
 impossible) de l'être parfaitement quel qu'opinion que
 l'on embrasse; il faut pourtant convenir que la vertu
 peut seule nous faire un sort plus doux que celui du
 commun des hommes; mais ce n'est point cette vertu
 chimerique des stoïciens dont j'entends parler, c'est la
 vraie sagesse réfléchie et raisonnée qui modère nos
 passions et nos penchans, qui calme par ses
 conseils l'agitation et l'inquiétude de notre Esprit
 et même celle de notre Sang; dépouillée de cet
 orgueil fastueux, elle se prête à la faiblesse humaine
 et n'entreprend point de changer notre nature, elle
 se contente de la rectifier; elle nous apprend à
 apprécier chaque chose à sa juste valeur et à nous
 contenter du nécessaire de notre être, elle écarte
 loin de nous l'ambition et la soif des richesses qu'elle
 regarde comme les sources certaines de presque
 tous les vices et du tourment de notre vie, loin de
 se montrer triste pédante et sévère, elle cherche
 à se rendre aimable et sociable, elle ne se fait point
 un cruel dessein de s'opposer éternellement à
 l'impression et aux mouvemens de nos sens, elle en-
 permet l'usage toutes les fois que nous n'offensons
 ni l'honnêteté ni notre prochain, elle ne combat
 que le vice, tous excès lui paroissent viciés, l'épicurien
 outré n'est plus à ses yeux digne d'être regardé
 comme un homme. le stoïcien fanatique et orgueilleux
 en voulant être plus qu'un homme ne lui paroît

n'en qu'un insensé aussi ridicule, qu'il est malheureux.
 La vraie sagesse avoue que les maux, des douleurs,
 les peines de l'esprit, les afflictions de l'âme nous
 rendent infiniment à plaindre, elle se présente pour
 adoucir notre malheur, mais elle se garde bien de
 soutenir qu'avec son secours nous posséderons les vrais
 biens, & ne prouveront plus l'effet des maux que nous
 venons de nommer. Elle convient que la sagesse et les
 biens de la fortune, sous des avantages réels et qu'elle
 ne peut entièrement nous en dédomager, elle sait
 il en vrai se contenter à meilleur marché que les
 passions, mais peut elle ignorer qu'un corps ne se
 nourrit point et ne se vêt point de morale et de
 sentences, il en forme pour avoir des besoins, ne pas
 les satisfaire c'est combattre la nature et se rendre
 vraiment malheureux. notre âme est faite pour
 sentir et pour aimer, la sagesse peut elle vouloir
 lui ravir une aussi douce faculté, non elle la lui
 accorde sans peine et ne peut condamner
 que le choix ou l'excès, elle rend nos plaisirs
 plus parfaits, et nous aide à supporter les chagrins
 et les malheurs avec plus de fermeté et de constance.
 c'est tout ce que nous pouvons en attendre, et c'est assez
 sans doute pour nous engager à ne rien négliger
 pour l'acquiescer. C'est un bonheur certain que de
 n'être plus le méprisable jouet des passions ou
 des caprices de la fortune, et de n'avoir à redouter
 que les maux réels.

Sur la Singularité

On donne l'epithete de singulier, d'extraordinaire, a tous ceux dont les opinions et les inclinations sont differentes de celles des autres hommes, ou a ces pretendus Philosophes qui croient se soustraire, au passage et aux bienséances qui les gênent. La Nature presque toujours uniforme dans ses ouvrages d'un meme genre paroit quelque fois s'oublier ou manquer a ses principes généraux lorsqu'elle produit des êtres imparfaits, tels que les bœufs, les boiteux, les sourds et les aveugles.

C'en sans doute par un caprice semblable qu'elle nous fait naître avec des goûts, des sentimens et des opinions qui ne peuvent s'accorder avec les préjugés reçus et les conventions établies dans la société.

De pareils caracteres existent, on ne peut le nier; mais j'avancerai hardiment qu'ils sont plus rares qu'on ne pense.

Pourquoi me dira-t-on voyons nous dans le monde tant de gens, bizarres, singuliers, même extraordinaires puis que vous ne regardés ces imperfections dans les productions de la nature que comme, un lapsus de phénomènes.

Aramon, Damis, Timagènes et plusieurs autres que vous connoissés, ne parlent et n'agissent jamais comme les autres hommes, ils blâment constamment tout ce que le public approuve, et donnent des éloges a ce qui n'a pu obtenir son suffrage et son approbation. Une pareille conduite n'en est pas une

preuve complete. d'un caractere. singulier, extraordinaire.
 Non j'ose le dire. Elle en souleve l'effet d'un
 amour propre. deraisonable, d'une ridicule vanité.

On se persuade que pour montrer son esprit
 superieur il faut n'être jamais de lavis general, —
 c'est pour briller dans la dispute qu'on embrasse
 constamment une opinion contraire a celle qui paroit
 recüe, enfin on desiem contrarian et singulier
 par sistheme.

C'est toujours la vanité qui nous inspire le
 plan d'une pareille conduite, avec un peu de
 reflexion on s'aperçoit aisement que toute affectation
 nous rend desagrees, et ridicules, et que plus on
 employe l'esprit a soutenir une mauvaise These
 plus on deplait a ceux qu'on a l'air d'embarrasser
 par des arguments captieux, des sophismes adroits
 et éblouissants; nous prenons en aversion celui qui
 embrasse de projet une opinion contraire a la notre,
 nous decouvons sans peine que c'est pour satisfaire
 son amour propre, ou entraîné par l'humeur, qu'il
 s'obstine a n'être jamais de notre avis, l'un ou
 l'autre de ces motifs le rend également odieux et
 desagrees.

Nous ne faisons cas de l'esprit des autres
 qu'à proportion de l'utilité ou du plaisir que
 nous en retirerons. Lorsqu'un homme d'esprit
 ne s'étudie qu'à nous montrer une supériorité qui nous
 blesse, a détruire nos prétentions pour établir les siennes,
 enfin a nous humilier sans cesse au lieu de travailler
 a nous élever jusqu'à lui, nous lui préferons sûrement
 un sot, doux, complaisant et sociable.

C'est désapprouver les sentimens, la conduite, les

gouts des autres hommes que de prendre un chemin opposé à celui qu'on leur voit tenir, que d'aimer ce qui leur déplaît, louer ce qu'ils blâment et protéger ce qu'ils condamnent.

Loin de rassurer la réputation d'homme d'esprit par cette singularité qu'adopte notre amour propre, on n'obtient que celle d'insociable, d'insupportable, on est craint, redouté, mais haï et peu estimé.

on est souvent étonné du succès de la flatterie; ne doit-on pas en conclure que nous ne craignons rien tant que de voir notre amour propre combattu, humilié, le flatteur le met en en on surmoie de nous plaire, il en donc tout simple qu'on deteste celui qui loin d'applaudir à nos sentimens, à nos gouts, à notre conduite les blâme constamment par la singularité de ses idées, de ses opinions et de sa façon de vivre. on découvre facilement qu'il y a plus d'orgueil que de tempérament dans une affectation de penser et d'agir si peu commune, et l'on ne pardonne point à une présomption si vaine et si imprudente. il ya quelques singularités qui ne déplaisent pas parce qu'elles sont accompagnées de gayeté, et d'un ton plaisant dans l'expression. Une espèce de succès qu'elles procurent en devient plus dangereux qu'on ne manque gueres alors de charger son caractère; on cesse d'être naturel, et bientôt on déplaît, la franchise en devenant une brusquerie impertinente, l'énergie qui d'abord produisoit des tableaux comiques et agréables n'en plus que l'expression dure de l'ivresse ou de l'humeur. on ne soutenoit des opinions bizarres ou singulieres qu'en plaisantant et comme pour animer la conversation? gale par la réusilte on érige en loy les sentimens les plus hazardés, enfin par une desapprobation

continuelles dictées par de folles prétentions, et on
 orgueil teméraire, on se rend insupportable à tout le
 monde, peu de gens consentent à n'être que ce qu'ils
 sont réellement, on outre son caractère et dès lors
 on le gâte tel qu'il soit. Le caustique devient dur et
 méchant, le plaisant se transforme en bouffon
 le singulier ne tarde pas à être bizarre, extraordinaire
 et indécent, le triste se decore du titre de philosophe
 ou du moins de Misanthrope, celui qui possède une
 élocution facile et agréable, abuse de ce heureux
 talent pour devenir un parleur importun, un
 bavard, resoltant. tels que des acteurs exposés sur
 un théâtre qui s'efforcent à l'envie de captiver les
 applaudissements, nous voulons attirer l'attention, fixer
 les regards et l'emporter sur nos concurrents, une
 envie de plaire réfléchie nous feroit réussir, le
 désir de briller exclusivement nous fait échouer, en
 voulant embellir, orner la nature, nous la défigurons.
 le simple, le vrai, peussent seuls obtenir un succès
 constant, l'extra ordinaire, l'affectation nous procurent
 que des passagers. il en donc également dangereux
 de sortir de son caractère ou de se laisser aller
 à quelques espèces de singularités que ce soit, elle
 augmente rapidement avec l'âge, l'humeur s'y joint
 l'animosité et la nourrit elle larend bientôt un défaut
 réel et insoutenable.

Souvent on se donne pour avoir un caractère
 singulier que l'on n'a pas, on veut se livrer sans réserve
 à ses passions, s'affranchir des devoirs de son état, de
 ceux que nous impose la bienséance, les usages établis
 dans la société. on croit trouver la vraie félicité

dans cette espece d'indépendance qu'on se procure
on n'en pas longtems a s'apercevoir de son vice.
on a beaucoup perdu de l'estime et de la consideration
qu'on devoit travailler a acquerir et a meriter sans
avoir rien gagné du côté du bonheur.

L'espece de vie qu'on s'en habitude a mener conduit
bientôt a une langueur et une crapule dont il n'en
plus possible de se tirer.

Ce n'en point a notre peu de goût ny a un défaut
de discernement qu'on doit imputer la preference que
nous accordons quelques fois a la mauvaise compagnie
sur la bonne; cette bizarrerie a sa source dans un
amour propre immodéré, on veut être aplaudi, fêté
admiré, on est flatté de pouvoir donner le ton, on
ne se trouve a son aise qu'avec des inferieurs complaisans
qui ne contraignent notre humeur ny nos caprices,
et qui sont tranquillement les victimes d'une plaisanterie
peu mesurée et continuelle. La bonne compagnie
exige des attentions, des soins et des egards, il en
plus nécessaire d'y savoir écouter que d'y savoir le talent
d'y faire des epigrammes. il en plus comode de se régler
en l'espece de philosophe qui ne veut vivre que pour
lui, et ne prétend point captiver les suffrages de la
multitude que d'acquerir cette politerie aisée
noble et simple qui fait réussir dans le monde.

J'ai vu qu'un particulier ne peut raisonnablement
aspirer a obtenir une grande consideration ny
l'estime publique, il doit se contenter de celle des gens
de son état, du public avec lequel il vit; elle lui
suffit, et le rend surement plus heureux que celui
qui ne peut jouir d'un pareil avantage; la reputation

qu'on se fait parmi ses égaux, et ceux avec lesquels on a quelques relations, s'étend insensiblement et devient en peu de temps une opinion publique dont on retire journellement le fruit, et souvent la récompense.

Celui qui croit se rendre heureux en bravaux ces préjugés qui nous enchainent les uns aux autres, et en risant au gré de son caprice sans s'inquiéter du jugement qu'on porte sur sa conduite ne jouit pas longtemps de l'illusion qu'il s'en fait; le repentir, et l'ennui succèdent à l'ivresse des plaisirs, il regrette alors cette société que ses égarements lui ont fait abandonner, et cette estime qu'une conduite singulière et peu décente lui a fait perdre.

Le savant le plus appliqué à l'étude sent qu'il ne peut entièrement se suffire à lui-même, comment un homme dissipé, ignorant et frivole pourait-il se passer de la société; il s'en fera une dans son goût, assortie à ses moeurs et à sa façon de penser. Pour peu qu'il ait d'esprit il ne sera pas longtemps à s'apercevoir qu'il est impossible à un certain âge de se plaire avec ceux qu'on ne peut estimer et aux quels on ne peut raisonnablement accorder sa confiance, de goûté de ces complaisants qui cesseront d'être utiles à ses passions, il se repentira de s'être acquis ce titre de singulier, d'extraordinaire dont s'applaudissait son amour propre, mais la vanité ne lui permettra point d'entreprendre un noviciat, et d'entrer dans le monde à l'âge où l'on doit y avoir une réputation décidée il se livrera donc à de nouveaux égarements, à un extraordinaire d'un genre différent, peut être à la crapuleuse paresse qu'il décorera du nom de philosophie.

il y trouvera l'ennui, le chagrin & le repentir, son cœur
et son esprit ne seront occupés ni satisfaits. rien ne
remplacera l'ivresse de la jeunesse et cette favorable
illusion qu'elle a l'art d'entretenir; sans devoirs
sans occupations et sans amis on le verra traîner le
reste des jours que la Parque s'apprête à lui ravir;
et cette prétendue philosophie si peu ressemblante
à la sagesse sera son supplice, l'orgueil le forcera
d'en être journellement la victime.

Ces prétendus singuliers qui osent assurer
qu'il leur est indifférent que le public les blâme ou
les approuve, sont communément de mauvaise foi
ou n'ont jamais réfléchis, tels que ces libertins que
la crainte de l'enfer détermine à nier l'existence
de Dieu, ils se parent d'un fier dédain pour cette
opinion publique, qu'ils n'ont pu se rendre favorable
c'en pourroit paraître moins inconsequent qu'ils affectent
tant d'indifférence sur les jugements du public, c'est
souvent le regret d'avoir perdu son estime qui les
plonge dans ces espèces de désordres et d'abîmes
dont rien ne peut les retirer. si la réputation
s'achetait à prix d'argent, ceux qui paroissent les
moins attentifs à se faire une bonne payeroient
bien cherement la douceuse d'être aimés, considérés
et estimés, entraînés par des passions qu'ils n'ont
jamais su contraindre, ils agissent sans réflexion
et brisent par habitude des arrêts qu'ils redoutent
dans le fond de leur cœur.

ils nous trompent ou s'abusent eux mêmes lors
qu'ils nous assurent qu'ils sont sans inquiétude
sur ce qu'on pense de leur conduite; qu'un de leurs

pretendus amis viennent les en instruire, il sera reçu de façon à ne pas hazarder un pareil avis une seconde fois. Des gens qui veulent vivre dans une continuelle illusion n'aiment pas qu'on les force à réfléchir, et à se voir tels qu'ils sont en l'effet. Un système qui nourrit et soutient leurs erreurs ne peut soutenir l'éclat de la vérité, semblables à ces indociles qui croient une religion sans la professer et qui ne travaillent qu'à s'étourdir sur des menaces qui les intimident, les gens qui s'avouent singuliers, extraordinaires se gardent bien de prévoir l'avenir ni les perdre quel'on court en rompant la chaîne qui nous lie les uns aux autres.

Ces hommes que la nature a réellement fait naïfs, bizarres, extraordinaires sont moins malheureux dans la vieillesse que ceux qui ont embrassés la singularité comme une profession, un état et comme un moyen de vivre libre, indépendants, ils ne tardent pas à connaître le danger de l'engagement qu'ils ont pris, ils ne le soutiennent que par orgueil pour n'avoïr pas la honte de se démentir. Les autres animés par leur misanthropie regrettent peu une société qu'ils haïssent, et qu'ils trouvent une vraie satisfaction à blâmer sans cesse à l'exemple des Stoïciens ils prennent l'austérité de caractère, l'humeur, l'insociabilité pour la vraie sagesse; ils seroient heureux si l'orgueil pouvoit procurer des plaisirs, ou même nous dérober à l'ennui mais il s'en faut bien qu'il ait cet avantage, la vertu seule trouble en elle-même un bonheur sûr et constant, la misanthropie en l'abus de la vertu, elle devient un vice réel. Lorsque nous lui livrons notre ame, et que nous n'agissons que par ses conseils.

La sagesse en l'ennemie de tous vices elle nous apprend à nous corriger de nos défauts et à supporter patiemment ceux que nous remarquons dans les autres.

ainsi que les abeilles les hommes sont faits pour vivre ensemble; c'est de leur association que naît le bien commun chacun doit fournir son contingent et remplir les devoirs de l'Etat ou le sort la place, le plus petit particulier en comptable à la société de l'usage qu'il fait de ses talents et de son temps. En acquiescer à des principes aussi certains, c'est mériter le blâme et le mépris, c'est devenir ce lâche fréron que les abeilles chassent honteusement de leur république; rien n'est donc plus dangereux que de se laisser séduire par l'attrait que la singularité peut offrir à notre amour-propre; on ne peut se passer des autres hommes, encore moins de leur estime, c'est se préparer une vie malheureuse que d'en croire de frivoles caprices, et d'abandonner la société pour jouir de cette indépendance qu'on croit faussement la vraie félicité.

Des liens respectifs attachent l'Etat aux particuliers et les particuliers à l'Etat, on ne peut les rompre sans se rendre coupable, et s'exposer à un éternel repentir. Le laboureur ne peut cultiver la terre, l'artisan ne peut travailler, le gentilhomme est destiné à défendre et servir sa patrie, il ne jouit pas légitimement des prérogatives de sa noblesse lorsqu'il cesse d'imiter les ancêtres qui ne l'ont obtenue qu'à titre de récompense. il n'en jouit de bénéfice sans charge. les préférences accordées à la noblesse lui font prendre en naissant des engagements réels avec l'Etat et le public, elle ne peut sans crime y manquer ou devenir inutile, si elle n'en a pas acquis le droit par ses services et par son âge.

On conclurait donc que la singularité en un ecclésiastique qu'on ne saurait trop éviter. nous devons

prendre autant de soin de nous corriger de ce défaut
 que de ceux qui paroissent les plus contraires à la
 société, chacun pense comme il veut, ou comme il peut
 mais il faut mener à peu près la même vie que les autres
 hommes et ne chercher à se distinguer que par des
 vertus, encore seroit-il nécessaire quelles fussent
 accompagnées de modestie et de simplicité; celui qui
 a le malheur d'être né bizarre, contrairement doit
 cacher ce travers avec autant de soin que celui d'avoir
 de l'honneur ou d'être incertain et capricieux, s'attachant
 à cette espèce de contrainte, son travailleur s'écartera
 à elle corrigée. L'habitude devient pour nous une
 seconde nature, redoublons en contrainte de nouvelles.

Le ^{ou les travaux} sourage ^{poème}
d'Alain ^{poème} ^{heroïque}
en 4 Chants.

Te Chante ce present heureux fils de la terre
mobile des exploits, le vrai nerf de la guerre;
Sans luy ce Grec fameux, et ses vaillants Soldats
n'aurroient point du Persan subjugué les Etats;
Tadis par son secours Cyrus soumit L'Asie,
et Cesar avertit le monde et sa patrie.
Muses abandonnés le Célèbre Vallon,
j'implore vos faveurs, et celles d'apollon
pour Chanter dignement le don de la nature
preferable à nôtre or Source fatale et sure
de L'injustice humaine, et des crimes affreux
qu'au fond de leurs forets ignoroient nos yeux.
Si pour le quinquina des Eaux de L'hippocrène
vous vintes enivrer L'illustre La fontaine
pourrés vous refuser une egale faveur
à qui veut célébrer le foin et son auteur.
o muses dites, nous qui d'une main superbe
osa donc le premier couper, et garder L'herbe
dont nos humides prés se parent tous les ans.
avant luy les Coursiers, tristes et Languissans
n'étoient pour les mortels qu'un present inutile.
vous vainqueur de L'envie, adorable Virgile
que n'avez vous chanté les glorieux travaux
de ce mortel plus grand que vos tristes heros.
daignés me soutenir, o filles de memoire
et ma main a jamais eternise la gloire
de celui qui previt qu'un eternal besoin



nous seroit comme lui transformer l'herbe en foin.
heureuse decouverte et bien plus necessaire
que celle du pilote heureuse et temeraire
qui bravant les rochers, et les vents, et les mers
seul guide nos vaisseaux au bout de l'univers.
un héros qui ne sait que ravager la Terre
dont le seul ~~nom~~^{nom} est craint à l'égal du Tonnerre
verra passer sa gloire à la posterité.

Le foudroyeux alexandre en encore respecté,
tandis qu'on ne sait plus le nom de ce vrai sage
qui de l'herbe des prés le premier fit usage,
apprit à ses neveux à serer en été
un bien dont il prouva dès lors l'utilité.

Si c'est aux inventeurs de ces arts nécessaires
qui rendent des humains les peines plus legeres
que nous devons donner notre estime et nos cœurs.
Elevons un trophée, et rendons des honneurs
à ceux qui les premiers écoutant la nature
reduisirent en art l'utile agriculture.

à cet homme prudent dont la savante main
saut broyer les Epies et les changer en pain.
quel nom merite mieux de passer d'âge en âge
que celui d'un héros inventeur du fourrage;
et que nous serivons le talent merveilleux
d'avoir soumis au frein le Courrier genereux,
et dompté le mulet, le bœuf infatigable,

Sans ce present du Ciel, ce fourrage adorable
qui les assujettit à vivre parmi nous
et les rend à la fois plus nerveux, et plus doux.

O Sublime apollon viens animer ma veine,
soutiens le doux transport qui sur tes pas m'entraîne,
~~m'entraîne~~ pour confondre l'envie, et mes foibles rivaux

inspire moy des vers dignes de mon heros.
Louis regnoit en paix, fleuri Ministre sage
d'un Roy jeune et puissant enchainoit le courage,
et reparoit les maux, les desordres affreux
Enfans de ce Systeme injuste et dangereux
que Lais se Compoie d'esprit, d'extravagance
Chassé de L'Angleterre osa porter en France
mais cette pâle envie au Cœur souple et trompeur
qui se nourrit de fiel, de haine, et de fureur,
qu'offense la vertu, le talent, le merite,
qui cache ses fureurs sous un voile hypocrite,
vole enfin ches L'orgueil, et luy tient ce discours.
heros que je Cheris, souffriras tu toujours
qu'un vieillard trop prudent eclaire par son age
s'oppose à mes desseins, detruise mon ouvrage.
de ma seuw la discorde il rompt tous les projets
et dans L'Europe entiere il fait regner la paix;
il veut qu'un jeune Roy te craigne et te deteste.
C'en est trop dit L'orgueil epargne moy le Reste
je partage ta haine, et ton juste courroux,
ne perdons point de tems partons et vengeons nous.
ils traversent bientôt L'Empire Germanique,
impirent leurs fureurs à ce Conseil aulique
qui de L'aigle Romaine ose usurper les droits
et voit d'un œil jaloux la grandeur des francois.
les traités sont rompus; plus prompte que la foudre
qui part du haut des Cieux, tombe met tout en poudre
la frume qu'on outrage oublie en ces instans
et ses malheurs panes, et son bonheur presens
mille amans aurtôt immolent leur tendresse
à la gloire qui parle; au devoir qui les prene.
o Devin apollon, pere des vers heureux;

rend ma lire touchante, et digne des adieux
de deux jeunes amans dont L'ardeur mutuelle
aux Cœurs bien enflammés doit servir de modèle
antoine patfrenier d'un Gendarme brutal
auprès de son alix n'avoit plus de rival;
alix par une juste et vive préférence
L'avoit débarrassé de leur triste présence.
antoine devenu plus tendre que prudent
pour le titre d'Époux quitte le nom d'amant.
^{mais devenu le maître il cherche encore à plaire}
^{il paie brutalement lui d'une flamme sincère}
L'himen L'affreux tombeau des Joins, et des amours
de L'ardeur de ce couple augmente encor le cours.
mais le terrible mars altéré de carnage
vient troubler le bonheur de ce charmant ménage
Le Gendarme averti rejoint ses étendards,
et s'acharne au plaisir pour Chercher les hazards,
et le frivole honneur que la gloire dispense.
antoine Sans espoir d'aucune récompense,
malgré le tendre amour, alix, et ses appas,
veut suivre qui le bat et ne le paye pas.
eh, quoy lui dit alix, objet de ma tendresse
moi qui suis à la fois ta femme, et ta maîtresse
que tu juras d'aimer, ingrat jusqu'à la mort
je ne puis triompher d'un bizarre transport
qui malgré moi t'entraîne au milieu des allarmes;
mes yeux sont sans pouvoir; insensible à mes larmes.
tu ne te souviens plus des nuits, des doüces nuits
dont ton cœur amoureux Connoissoit tout le prix,
de ces baisers charmans que ton alix trop tendre
te prodiquoit sans cesse et te forçoit à rendre
as-tu donc oublié qu'antoine mon vainqueur
fut avant notre himen L'Étréne de mon Cœur,

pour toi ce cœur brûloit avant de se connaître
il est encore le même, et prétends toujours L'être
ta Cruauté ne peut le Contraindre à changer,
arrête chère alix, je connois le danger
D'oser trop écouter ton séduisant Langage
^{s'écrit} ~~tu~~ dit alors antoine; épargne mon courage;
de ton Sexe trompeur dont les séductions
viennent au fond des cœurs chercher les passions
je sais tout le pouvoir, mais L'honneur est mon guide,
l'amour me parle en vain, la vertu me décide,
et mon cœur se croiroit trop indigne de toi
S'il me laissoit manquer a mon pénible emploi.
la probité n'est point un bien imaginaire
dont se parent les grands qu'ignore le vulgaire,
Elle est pour tous Etats, tous doivent la chérir;
qui peut quitter son maître alix prêts a partir
des Loix de son devoir ignore la mesure.
veux tu que ton Epoux soit un lâche un parjure?
je me suis engagé; tu le sais pour un an,
mon Gendarme fut il mille fois plus tiran
rien ne peut m'enpecher de tenir ma promesse;
et toi loin de nourrir, d'augmenter ma faiblesse
de déchirer un cœur hélas trop combattu. . . .
dois-je répondre alix & affermir ta vertu
applaudir au devoir ridicule et barbare
qui malgré moi, cruel, aujourd'hui nous sépare
non non n'espère pas qu'à ce faux point d'honneur
j'immole sotement ma joie, et mon bonheur.
D'antoine le Romain ignore tu L'histoire
je vais la rappeler ingrat a ta mémoire.
L'exemple est d'un grand homme et n'en est pas meilleur
réplique antoine; quoi dit alix en fureur

Le valet malheureux d'un maître trop injuste
 rougira d'imiter le fier rival d'auguste ?
 un grand nom annobli jusques a nos-defauts
 dit antoine; on admire alix dans nos heros
 ce qui seroit souvent prendre un pauvre Tartare;
 oh quoi rien ne t'émeut o mari trop barbare
 S'écrie alix en pleurs, he bien n'en parlons plus.
 Te fais pour t'attendre des Efforts superflus
 Le dessein en est pris je te suis a L'armée;
 a L'aiguille, au fuseau je suis acoutumée
 ainsi loin d'être a charge a mon ingrat Epoux
 en partageant son sort je le rendrai plus doux.
~~que dis tu Chere Epouse, o Ciel a tu pu croire~~
~~que seduit par l'amour je risquerois ta gloire.~~
~~Songes alix aux perils ou t'exposent tes charmes~~
~~Songes donc aux perils ou t'exposent tes charmes~~
~~les françois sont galands au milieu des alarmes~~
~~les françois sont galands au milieu des alarmes,~~
 quel Cœur peut résister a leurs soins trop pressants;
 non tu ne connois pas leurs dangereux talents
 pour séduire et tromper la modeste innocence.
 Quel répond alix, cache ta défiance
 que mon tendre projet a fait naître en ton Cœur;
 réservoies tu ce prix a ma fidèle ardeur,
 ingrat c'est pour toi seul que ton alix veut vivre
 vas, cours au bout du monde elle saura t'y suivre,
 he bien alix partons, dit antoine éperdu
 qui brave le peril expose sa vertu.
 je le sais, mais qui peut résister aux doux charmes
 de ce sexe enchanteur embelli par ses larmes.
 hercule dans ses mains tint jadis des fuseaux
 je m'égare du moins sur les pas des heros.

Letour à
 à reprocher.

fin du 1^{er} chant

Chant 2.

Déjà nos bataillons devourent le rivage
et ce fleuve fameux qui deffend et partage
L'Empire Germanique et celui des françois.
Eugenes trop prudent pour la première fois
oppose a nos Efforts cette digne puissante
de nos guerriers françois la valeur agissante
veut vaincre cet obstacle; elle prétend en vain,
triumpher des Saisons, des hommes et du Rhin,
Les Anglois allarmés, et jaloux de la France
ont usurpé le droit de tenir la balance
qui doit régler les droits et le Sort des Etats,
Sur les bords de ce fleuve ils arrêtent nos pas.
Fleuri qui malgré luy nous fit prendre les armes
par ce grand sacrifice a calmé leurs allarmes
le soldat trop oisif ne voit qu'avec douleur
qu'un excès de prudence enchaîne sa valeur.
Cogni qui sait toujours mériter son Estime,
par un nouvel espoir le console et l'anime
Sur Mayence bientôt il dirige ses pas
L'Electeur étonné tremble pour ses Etats,
Ceres pour ses moissons justement allarmée
s'efforce d'en ravir l'usage à notre armée;
dans l'aimable amathonte elle vole à l'instant:
Elle y trouve venus assise mollement
Sur un lit de Gazon, de myrthes, et de roses
ponché de mille fleurs nouvellement écloses,
un bois de chevreuil, de jasmin, de Lilas
aux regards curieux derobe les appas
Et les plaisirs secrets de la belle déesse.
les tendres rossignols y célèbrent sans cesse
Les charmes de l'Amour, le pouvoir de ses traits
(heureux qui n'en connoit enuor que les bienfaits.)
Le murmure des eaux le souffle du zephyre

Le doux parfum des fleurs, l'air même qu'on respire
tout amolir le Cœur, et L'invite aux plaisirs
dans L'âme de Cérès renaissent les desirs;
un feu doux, et subtil coulant de veine, en veine
lui fait presque oublier le sujet qui L'amène;
rapellant la raison, elle tient ce discours
fille de jupiter, et mere des amours
belle divinité qu'en tous lieux on adore,
la tremblante Cérès en ce moment t'implore.
nos perils sont communs, arme le bras puissant
du Dieu qui S'est soumis, le maître du Trident
L'inflexible gluton, et jupiter lui même,
dispose, tu le peux, de son pouvoir Suprême;
du plus affreux peril preserve mes moissons,
ne permet pas venus qu'on prive de mes dons
ce rivage Charmant, ces Campagnes fertiles,
et ces riches Coteaux ou les vignes dociles
sur mes ^{bois dorés} ~~sans précieux~~ forment mille berceaux.
eh que peut, dit venus, ^{de sur ces fières} ~~contre tous ces heros~~
le pouvoir de L'amour et celui de sa mere.
ils negligent helas l'heureux talent de plaire,
le doux plaisir d'aimer, L'aimable volupté
pour montrer aujourd'hui cette intrepidité
qui des guerriers françois fut toujours l'apanage;
Oellone les conduit sur ces heureux rivage
quand la gloire leur parle, ils n'ont plus rien
L'honneur seul est leur guide, et leur unique bien.
Cérès je les ai vu ces françois genereux
Soupirer et pleurer dans leurs tendres adieux
sans ^{outrage} ~~jamaïs~~ balancer à preferer sans cesse
la gloire à leurs plaisirs, L'honneur à la tendresse!
apellons le Dieu mars qu'il serve dans ce jour
la divine Cérès, et la mere d'amour:
que les foudres d'airain qui lancent le tonnerre

Et L'appareil affreux de la cruelle guerre
Leur présentent partout les horreurs du trépas,
à nos ressentiments immolons ces ingrats.
elle prend sa Ceinture en finissant ces mots
et quittant amalthonte, et Cithere, et paphos
elle arrive bientôt aux Campagnes de Thrace.
Le Dieu Mars l'aperçoit, il perd sa fière audace
et vient, amant soumis embrasser ses genoux
adorable Vénus parles, que voulez vous
dit ce Dieu trop épris de ses dangereux charmes,
en quel lieu faudroit-il repandre les alarmes
l'épouvante, et la mort; Diomède furieux
seroit il échappé du séjour ténébreux
pour outrager encor la déesse que j'aime,
une seconde fois de ma fureur extrême
gallas voudroit en vain sauver L'audacieux,
j'en jure par le stix et le maître des Dieux
dans ses bras, en depot de la terrible Egide
guidé par mon amour j'immole le perfide;
o Mars, répond Vénus, contre tes favoris
ces volages françois par tes soins acquis
j'implore en ce moment ta force, et ta puissance?
on n'est point innocent Vénus quand on t'offense
replique en soupirant le fier dieu des Combats;
^{protecteur des françois}
~~en marchant à leur tête,~~ ^{et} guidant tous leurs pas.
j'ay fait à leur valeur céder L'Europe entière,
mais Mars est L'ennemi de qui peut te déplaire,
je veux les assaillir des plus terribles coups:
o. redoutable Mars que j'aime à couronner
dit la belle Vénus; volons donc à Magedne
j'ay promis à Cerès de prendre sa défense
et de sauver ^{moisson} les ~~seins~~ des fureurs des françois;
arretons, ou du moins suspendons leurs exploits.

I ^{velut} not reflect an invidious sentiment on the
 authors of the *Journal* of the *Academy* of the *Sciences*

et hunc magnam suam deum meum et digne

Cependant notre armée aperçoit cette ville
que d'Bruxelle autrefois en Capitaine habile
Sunt deffendre trois mois contre nos ennemis;
quoi disent nos Soldats il nous sera permis
de Couper les Epies qui dorant cette plaine
oui leur repont Coëgni, qu'une invincible chaîne
protège des demain nos ardens fourageurs;

et espoir inspirant la joye à tous les cœurs
carte le sommet ^{qui fermoit leur paupière}
~~l'aurore offroit à peine une faible lumière~~
~~à peine à peine une faible lumière~~

qu'ils volent à l'endroit qui leur en indique * nos valets animés font autant
Chaque troupe se tient dans un poste marqué ^{de Coëgni}
tandis qu'armé de faux, le fourageur aride ^{Leurs maigres châteaux des années}
à peine a retenu le transport qui le guide * ^{les plus lâches avec une ardeur}
^{les hasards, et de fait les bédits}
^{de Coëgni des Bayards:}

Le signal en donné par celui qui commande
et la troupe pressée à l'instant se débände,
et telle qu'un torrent qui tombe des Rochers,
ou semblable à ces vents la terreur des Rochers
se précipite vole, ^{au travers de la plaine}
~~et se retire en une indolence à se retirer le chaîne~~
~~qui parcourt cette plaine et l'attire, et le guide:~~
un éclair en moins prompt à traverser les airs

L'aquillon en plus lent à soulever les mers
~~que sont nos fourageurs ardens infatigables~~
~~qui nos braves Soldats fourageurs infatigables~~
à couper ces Epies trevres inestimables.

Mars en fureur de rage et cour de rang en rang
anime les germains à prodiguer leur sang
pour sauver leurs moissons ou du moins les défendre

Je serai votre guide, osez tout entreprendre
Lent dit ce Dieu cruel, marchés suivés mes pas
tout requise à ces mots la gloire, et les Combats
buisants de signalez leur fureur homicide
Leurs escadrons serrés marchent d'un pas rapide.
Le Salpêtre s'enflâme avec un bruit affreux,
et le fer, et le plomb sortant du sein des feux

portent dans tous nos rangs la mort, et L'épouvante
Le Dieu mars joint les cris de sa voix menaçante
à ceux des fiers Germains qu'il anime au Combat,
Cependant le valet ainsi que le Soldat
reste ferme en son poste et fait tête à L'orage,
nul ne veut revenir dans le Camp sans fourrage.
Mais lui même étonné de tant de fermeté
à peine a ranimé le Germain Rebuté
qui rencontre partout des guerriers invincibles;
il revient à la Charge avec des cris terribles,
un ravin escarpé négligé par hazard
offre enfin un passage au dangereux hussard
plus vites que les vents échappés de leur chaîne
ces féroces guerriers repandus dans la plaine
par leurs coups imprévus, leur vitesse, leurs cris
inspirent la terreur aux fourageurs surpris
Chacun court à son Camp chercher un sûr azile.
antoine fourageur bien moins prudent qu'habile
n'écoulant que son cœur sensible, et généreux,
prétoit à ses amis son bras officieux
leur ouvrage est fini, celui d'antoine reste
il achevoit sa troussé en cet instant funeste
ou les Cruels hussards paroissent à ses yeux
envain il veut s'offrir à leurs coups furieux
ses amis malgré lui L'entraînent dans leur fuite
Cependant on découvre une troupe d'élite
qui s'avance à grands pas et s'oppose aux fureurs
de ces vils ennemis, implacables vainqueurs,
Lâches dans le combat, ardents dans la poursuite
et dont L'agilité fait L'unique mérite.
ces bisares guerriers chassés de toutes parts
vont chercher leur salut derrière leurs remparts
tout finit, et la Victoire ainsi que le fourrage
Couronne des françois L'esprit et le courage.

4 quædãl' ducunt, un nocte illuatiis
pura lilitatoda apandis for lousitiss

Chant 3^e

Antoine tout à tout furieux consterné
Se voit jusques au Camp par la foule entraîné.
O ciel dit-il, Comment oserai-je paroître,
De quels noms odieux va m'acabler mon maître:
S'adressant tout à coup à son Cheval Bourguignon
un valet lui dit-il ne peut avoir raison
Lorsqu'il revient au Camp sans grain et sans fourrage?
enflâmons nous ami d'un généreux courage
et courons reparer L'insupportable affront
qui demeure à jamais gravé sur notre front
Si nous osons paroître en L'Etat ou nous sommes;
que sont donc les héros, comme nous ils sont hommes
C'est l'amour de la gloire, une noble fierté,
qui leur fait ^{surmonter} ~~surmonter~~ ce que L'humanité
leur donne comme à nous de crainte de faiblesse.
je me livre avec joie au desir qui te presse
repond sans hésiter le brave Bourguignon,
ami sûr et fidèle, aimable Compagnon
dit antoine à ces mots, que mon ame en ravie
de te voir préférer ton honneur à la vie:
le soleil en dans l'onde et sa clarté qui suit
va bien tôt faire place à la paisible nuit,
C'est là L'instant ami marqué par la prudence
pour aller jusqu'aux pieds des remparts de Mayenne
reparer notre honte, et nos Communs affronts?
à ces mots ranimants de la voix, des talons
Leurs courriers fatigués d'une course rapide
ils volent tous les deux où la gloire les guide.
ou Cours tu Cheval antoine, un soupçon odieux
sera le prix Cruel d'un projet glorieux.
Le Gendarme fremit de douleur et de rage
de perdre son Cheval et d'être sans fourrage, 7

Il soupçonne la foy d'un Tartare fidele
qui va braver la mort pour lui prouver son zele.
O maître trop injuste as-tu pu le penser,
ton amour pour le foin pourra seul t'excuser,
cet amour t'en commun avec toute l'armée;
quelle ame ne seroit justement alarmée
en voyant la disette autour de son piquet.
Tel passe dans Paris pour un fat tres comble
occupé sans relache au soin de sa parure
et frivole par art autant que par nature,
qui devient a l'armée un aigre fourageur;
un instant a changé tous ses goûts et son cœur,
en proie a cette ardeur a cette soif brûlante
que la possession a chaque instant augmente,
il ne parle, ne voit, ne rêve et ne prétend
qu'à trouver ^{ce} ~~un~~ tresor qu'il perd en un instant;
tel est dans sa maison, prudent, sage, equitable
qui devient a l'armée un brutal intraitable.
Lorsqu'on veut lui ravir ce bien si pretieux,
ce fourage cheri, l'objet de tous ses vœux.
Le véritable amour regne sur la jeunesse,
il languit dans l'automne, et meurt dans la vieillesse,
mais l'amour du fourage est de toutes saisons,
enfants, adolescents, jeunes, vieux, et barbons,
tout enfin est soumis a son cruel empire,
L'âge, les dignités augmentent son delire.
La bouillante jeunesse entre mille plaisirs
sait partager son cœur, ainsi que ses desirs.
De cette heureuse yvrene, hélas ~~hélas~~ trop bien guerrie
la vieillesse en devient l'importune ennemie;
Elle seconne en vain le joug des passions,
en les multipliant nous les affaiblissons;
tous a tous un jeune homme, et si l'un, et les braves
de celle qui lui reste un vieillard en esclave;

ainsi les généraux sous les armes blanchies
sont de l'amour du foin mille fois plus épris
qu'un jeune Colonel commençant sa carrière,
qui pourra donc blâmer le gendarme en colère
qui soupçonne, menace ose même jurer
contre un digne valet qu'il devoit admirer.
mais laissons exaler sa bile furieuse
pour suivre l'entreprise hélas trop hasardeuse
dont le vaillant antoine a formé le projet
il aperçoit bientôt, ciel pour lui quel objet!
les restes malheureux de ce dernier fourage
dont un cruel revers, sent lui ravir l'usage.
arrêtons dit alors le prudent Bourguignon,
reprenons notre bien? quoy lâche Compagnon
répond le grand antoine en ce ainsi qu'on se vange,
j'ay peine à te connoître à ce discours étrange;
pour reparer ma honte aux yeux de l'univers
attaquons ces épis dont les champs sont couverts.
qu'ils tombent sans tarder sous ma faux redoutable,
à ces mots franchissant un ravin formidable
il s'élance au milieu de ces riches moissons.
une grêle pousée au gré des aquillons,
la neige qui blanchit et couvre nos campagnes,
les torrents furieux qui sortent des montagnes,
tombent plus lentement que ces épis nouveaux
sous les coups redoublés de la cruelle faux;
mais antoine on l'emporte un projet téméraire;
oh quoy rien n'arrêtera ta funeste colère
tous ces champs dépourvus de leurs biens précieux
ne peuvent attendre ton cœur trop rigoureux.
les hussards avertis de cet affreux ravage
accourent à l'instant pour punir cet outrage;
antoine sans trembler les voit fonder sur lui,
Chez Bourguignon dit il, témoignons aujourd'hui
qu'à mourir en héros nos cœurs peuvent prétendre

Expirons sous leurs coups avant que de nous rendre.
tel ajax autrefois combattant sur les eaux
deffendit contre hector la grece et ses vaisseaux.
les trois premiers hussards par la faux redoutable
ont su trancher le cours de leur sort déplorable
deux autres sont tombés sous les coups furieux
de L'adroit Bourquignon qui combat sous ses yeux.
la troupe intimidée à l'instant prend la fuite,
mais une bale hélas par le hazard conduite
du vaillant Bourquignon vient terminer le sort.
antoine furieux se devoue à la mort
Chez Bourquignon dit il, ton ami va te suivre
il servir sans honneur s'il pourroit te survivre
mais sur tes ennemis signalons mon courroux,
attaquons ces cruels qu'ils tombent sous mes coups.
a ces mots se tirant au transport qui le guide
il fond a coups pressés sur la troupe timide,
il seroit à l'instant entouré d'ennemis;
envain par tant de bras ses jours sont pourvus,
son invincible faux ecarte la tempête
que la honte et la rage aneublent sur sa tête.
les coups en sont affreux il partage en deux parts
le chef de cette troupe et deux de ces hussards
trois autres sont atteints par cette arme cruelle
qui les fend et s'arête à l'arçon de la selle
Six autres à l'instant sont privés de leurs bras,
L'épouvante et la mort volent devant ses pas
^{de ces héros tout cède}
~~rien ne peut résister~~ à son bras redoutable;
mais o malheur affreux, o revers invoyable
Son Courrier qui ne peut seconder tant d'efforts
tombe et s'ensevelit dans la foule des morts.
les hussards aussitôt de ce héros terrible
enchaineurs sans pitié les bras trop invincibles
antoine cause alors le ciel de son malheur
la mort est le seul bien que desire son cœur,
il ne peut l'obtenir le destin qui l'opprime

de ses cruels arrêts la rend la victime.
dans mayenne a l'instant ce heros est conduit,
mais tandis qu'il se plaint du sort qui le poursuit
mêlons le doux champagne a l'eau de Lhippocrène
et laissons a pegase un moment prendre haleine,
il faut changer de ton de crayons, de pinceaux
pour celebres d'alix la gloire, et les travaux.

Chant 4^e

Du sort de son Epoux alix en alarmée,
La deesse aux cent voix, la prompte renommée
a publié sa gloire ainsi que son malheur
alix ne consultant que l'amour et son cœur
se derobe du Camp, et se rend a Mayenne
ah peut on quand on aime écarter la prudence,
alix veut attendre de farouches vainqueurs,
en effet ces guerriers intrepides baveurs
s'enflament tout a coup en voyant tant de charmes.
Telle amide autrefois par de trompeuses larmes
Sour amolis le cœur de ces fameux heros
dont un zèle indiscret animoit les travaux.
alix déjà commande aux guerriers qu'elle implore
chacun tombe a ses pieds luy jure qu'il l'adore.
nul a son Compagnon ne veut céder l'honneur
de parler le premier de sa naissante ardeur.
Seigneurs leur dit, alix, dans un cachot horrible
vous enchainés le bras d'un Tartare invincible.
Ise bien quel intérêt prenez vous a son sort,
que vous importe enfin ou sa vie ou sa mort,
Série avec fureur, cette troupe jalouse,
ah seigneurs je l'adore et je suis son Epouse
repond la triste alix, la guerre a ses revers
laisse moi l'adameur de partager ses fers.
une foi si constante est digne qu'on l'admire
dit le Chef de la troupe avec un fier sourire

mais il faut vous apprendre à quel prix nous rendons
de semblables héros ~~lorsque nous les prenons~~ ^{quand nous en triomphons}
venés Madame; alix suit ce guide infidèle
et court avec transport ou son amour l'appelle.
ou ouvre la prison, elle voit son Epoux
l'acable de baisers; chère alix es ce vous,
dit antoine ~~enivré~~ de tendresse et de joie;
aux plus cruels chagrins mon ame étoit en proie
chère Epouse, tes yeux ont dissipé l'horreur
et l'affreux desespoir qui regnoit dans mon Cœur.
oui je viens dit alix fuir ton esclavage
ton bonheur désormais, antoine, est mon ouvrage
j'apporte ta rançon; la belle entendons nous
dit alors un hussart; pour tirer votre Epouse
de la prison cruelle ou gemit son courage
de trente bons garçons vous recevés l'hommage.
perfides ardeurs, dit antoine perdu
à ce nouveau malheur me serois je attendu
redoublés la rigueur des tourments que j'endure
mais du moins respectés la vertu la plus pure,
tais toi dit un hussart fremissant de courroux
Songes que dans l'instant tu tombes sous nos coups
Si ta moitié si chaste est lente à se résoudre
la belle vous allés ou le perdre ou l'absoudre...
Le seul préjugé rend votre choix incertain
decidés vous, Sans quoy ce poignard dans son sein,
à quelle extrémité voulés vous me réduire
S'écrie alix en pleurs; quel parti dois je suivre;
o moment trop Critique, il faut que mon Epoux
ou ma vertu, Cruels ~~époux~~ capirent sous vos coups?
Chère alix laisse moy victime de leur rage
Descendre chés les morts exempt d'un tel outrage
S'écrie en pâlisant antoine courtoisné
quoi dit alix, tu veux, esprit faux et borné
que pourant t'arracher aux coups qu'on te prepare
j'écoute sotement un préjugé bisare,

non chev époux il faut quoi qu'il puisse arriver
des mains de ces cruels aujourd'hui te sauver.
n'en doute point, L'honneur, la vertu d'une femme
sont dans le sentiment qui gouverne son ame;
c'est l'ame qui produit et plaisirs et remords,
et qui de la nature animant les ressorts
sait les rendre à sa voix dociles et fideles;
ne craint point que mes sens à ses ordres rebelles
partagent les plaisirs de ces lâches vainqueurs
je sauray dans leurs bras detester leurs ardeurs,
ils pourront sur mon corps en passer leur envie,
mais il sera pour eux sans mouvement sans vie
et tel qu'une statue aux yeux d'un spectateur,
ainsi je sauray ce que j'aime et l'honneur,
mon ame en toute à toi que t'importe le reste.
alix c'est un discours à ma gloire funeste
s'écrie le triste antoine; o ciel je suis coué
je n'en saurois douter hélas j'ay trop reçu...
eh quoi répond alix ingrat peux tu donc L'être
Lorsque de tout mon cœur tu demeure le maître,
c'est notre volonté, ~~notre~~ consentement

* qui rend le Coeuage aussi sur qu'affligeant
il faut que la pensée à l'effet soit unie
pouv se croire agréé dans cette confrérie.

* qui fait du Coeuage
un malheur certain

Soumettons nous antoine à la nécessité
écartons loin de nous la sole vanité
imite si tu peux le mari de Lucrece,
~~cette illustre romaine exemple de la vertu~~
~~et époux fut force d'admirer la sagesse~~
~~conservant sur ses sens un pouvoir souverain~~
~~de sa chaste moitié dans les bras de Tarquin~~
~~abandonne son corps au desir de Tarquin~~
~~le tyran la tourmente et la cruauté en vain,~~

Lucrece en cet instant destinée à la ploye
du L'ame à tous nos sens communique et renvoie
ce sentiment si vif que L'on nomme plaisir
ne se permet pas même un he ~~las~~, un soupir.

maine et monoir le liran d'écriture

~~La lettre de sainte Anne~~ ~~de sainte Anne~~
~~de sainte Anne~~ ~~de sainte Anne~~
~~de sainte Anne~~ ~~de sainte Anne~~
~~de sainte Anne~~ ~~de sainte Anne~~

11

c'est ainsi que je veux me conduire aujourd'hui
Commandant aproches, c'est sans doute par lui
que se doit Commencer cet affreux Sacrifice,
Sans lui repandre un mot le hussard entre en lice.
alix pâle et tremblante, aux yeux de son Epoux
lui cede la victoire et tombe sous ses coups ?
faut il que tant d'attraits d'un hussard soient la proie,
L'auteur de tous les maux de priam et de troie
n'auroit point fait rougir le front de Menelas,
S'il en pouvoit d'alix les seduisants apas
le hussard enchanté poursuivant sa carrière
prodigue son encens a L'autel de Cithere
on lui repete en vain qu'un autre attend son tour
il recommence encor trois fois au tendre amour
il a sacrifié, son voisin le remplace,
alix en dard^{ant} bras immobile et de gloire.
quinze enfin ont passés, nul n'a pu L'emouvoir,
trop fiere sur les Sens d'avoir un tel pouvoir
elle ose defier l'autre moitié qui reste.
l'amour propre la perd et lui devient funeste.
un rigoureux hussard se presente a L'instant
sa demarche son air annonce un Conquerant,
alix qui n'a daigné sur lui tourner la vie
jette un cri de douleur a L'attaque imprenue
de ce guerrier pour elle helas trop bien armé.
antoine par ce cri justement alarmé,
prevoit en ce moment le sort qui le menace
deja le Sang d'alix a fait rougir la plume
et le lit malheureux ou plutot le grabat
ou depuis trop Long tems dure ce grand combat,
alix qui paroisoit au moins en Lethargie,
se voit par la douleur rapellée a la vie,

Ses Sens quelle a soumis aux loix de son devoir
reprennent tout a coup leur force et leur pouvoir
la nature contrainte en trop long tems muette
usant de tous ses droits achève sa deffaitte
D'abord elle s'agite et veut fuir la douleur,
un autre Sentiment bientôt devient l'auteur
des divers mouvemens que nôtre alix se donne
certains soupirs pressés dont la belle assaisone
la vive emotion de son corps agité.
prouvent a son epoux qu'il étoit arrêté
au livre du destin que Meris Cocuage
entreroit tot ou tard dans son heureux menage.
amablé par ce corps pour lui trop rigoureux
de ce cruel spectacle il détourne les yeux
alix qui ne peut plus rien voir, ni rien entendre
se livre a ses transports sans pouvoir s'en deffendre.
trois fois ses yeux fermés ont annoncé l'état
on venoit de la mettre un si rude combat.
Elle revient enfin de cette heureuse yresse
mais c'est pour detester sa coupable foiblesse
et les droits que sur elle ont usurpé les sens.
tout le reste se passe en longs gémissemens
les quinze autres hussards n'ont plus qu'une flamme
sur un corps sans chaleur, sans mouvement, sans ame
~~qui par rien désormais ne sauroit être emue~~
dont les sens sont soumis au joug de la raison.
l'entrepiise achevée on ouvre la prison
notre couple amoureux les yeux fixés ^{en} terre
s'enfuient en maudissant, et maigreur, et la guerre.
alix a son Epoux tient enfin ce discours
dont ses pleurs trop souvent interrompent le cours.
excuse chez antoine, un crime involontaire
je l'ay fait il est vray, mais sans vouloir le faire,
C'est la faute du sort et non de la vertu.

bon bon en attendant ton epoux est cocu,
dit antoine attendi; ta belle Rethorique
n'a pu me garantir d'un mal epidemique
qu'on ne peut eviter qu'en fuyant les humains;
je pourrois t'en punir, Létrangler de mes mains,
mais il est defendu de se faire justice,
de plus tu ne l'as pas ~~je crois~~ fait je crois par Malice,
ainsi tout bien Compte m'en voila consolé
regagnons notre camp qu'il n'en soit plus parlé;
Compte moins desormais sur ta Vertu fragile
qui cherche le peril rend sa chute facile
tu viens de Léprouver alix a mes depens,
Sojons une autre fois tous les deux plus prudents;
craignons L'occasion, ah! quelle est dangereuse
pour une jeune femme aimable et chatouilleuse.

Lettre écrite pendant le Siège de Namur en 1746

Dans une horrible et puante mazure
depuis longtems retraite des hiboux,
où l'on ne voit ni portes ni serrure,
vitres, planchers, serrures, ni verroux,
contre mon gré j'etis mon domicile.
au seul aspect du Séjour infernal
où m'a gîte le marqueur imbécile
mon sang se glace, et je reste immobile.
Chatillon boude, et le brusque Vandal
qui nuit et jour parle, et rêve fourage
s'emmit d'horreur, de depot et de rage
en approchant de ce Séjour infect

ou la Disette a fixé son empire,
son œil aride à qui tout en suspect
Furte, retourne, et sans cesse soupire
après le bien que le sort lui ravit.

mais c'est en vain qu'il parcourt ce réduit,
il n'est resté foin, avoine, ni paille
dans ce cachot qu'en dragon il maudit,
un soin plus vif me presse et me travaille
que deviendrai-je en ce lieu ténébreux,
inaccessable au reste de L'armée ?

Du triste sort des malheureux Chartreux
tout me menace, et mon ame allarmée
ne soutient point cet avenir affreux.

Quoy du moment où le soleil éclaire
jusqu'à celui qui le cache à nos yeux
Je ne verray dans ma triste chaumière
que le patron de L'autre ténébreux
où m'a niché le hazard de la guerre ;
j'aime mieux vivre avec ces ennuyeux
que dans Paris j'évite avec adresse,
être entouré de ces rieurs fâcheux
dont la gayeté inspire la tristesse,
que d'être seul dans mon affreux manoir
à réfléchir du matin jusqu'au soir.

Qui réfléchit ne sauroit qu'être à plaindre,
dans l'avenir il ne lit que malheurs ;
Or, selon moi, rien n'est donc plus à craindre
et n'est plus propre à donner des vapeurs,
que de passer vis à vis de soi-même
tous les instans qu'on dérobe au sommeil ;

Suspende le cours de ma tristesse extrême
divin morphée empêche mon reveil,
Fais, s'il se peut, qu'un mensonge agréable
cache à mes yeux la triste vérité,
que dans tes bras un sommeil favorable
me tienne au moins quinze jours enchanté.

Ce sont les vœux que je forme actuellement ma chère femme,
jugés par là si ma situation me paroît bien agréable; que n'ai-je le
talent de M^{ad} votre mère qui dort pour le passé et pour l'avenir, et
surtout quand elle a quelques Sujets d'affliction.

On me verroit moderne Epiménide
dormir de suite au moins quatre ou cinq ans,
mais je voudrois que le Dieu qui préside
à ces pavots si doux, et si puissants
Vous en donnât une dose aussi forte;
Que le reveil auroit pour nous d'appas,
plus ne verrions l'importune cohorte
des Creanciers qui naissent sous nos pas
et chaque jour assiegent notre porte;
libres de soins, de peines, d'embaras.
nous nous ferions un sort digne d'envie
et sagement jouirions de la vie
fuyant surtout tout proces et débats.

Vous seriez sûrement de moitié de ce marché, car noter que
les gens enchantés et plongés dans un sommeil magique ne
vieillissent point; ainsi nos dettes se payeroient sans nous coûter
ni soins ni privations; vous auriez d'ailleurs le plaisir de retrouver
toutes les femmes de votre âge enlaidies et vieilles, votre fraîcheur
qui seroit extrême après un sommeil de cinq ans, seroit leur
desespoir. mais c'en bien le cas de dire qu'il vaut mieux faire envie
que pitié; en attendant l'accomplissement de ce souhait, et même

pour le hâter, je vous envoie deux Logogriphes.

Logogriphe.

L'injustice et l'orgueil implorent mon secours,
Si je suis leur appui l'équité perd sa cause;
mon crédit dans le monde augmente tous les jours,
Mais quittons la morale et parlons d'autre chose.
Dix pieds forment mon tout, que de métamorphoses
j'en ai offert; mon chef est un rare inventeur
rival de la nature, et souvent son vainqueur,
en me décomposant, on trouvera sans peine
le nom d'un meuble utile ou sept fois par semaine
chacun enserretil ses maux et ses plaisirs:
un objet fait exprès pour flater les desirs
des Suivans de Bacchus; une bête maudite
que le plus faible chat met aisément en fuite.
L'instrument qui charma Pluton, et tout l'enfer,
deux des quatre Elémens; certain meuble de fer
qu'on tient moins au grenier que dans une écurie.
ce qui par fois ressemble assez à la folie.
contre l'ennui cruel un remède certain,
la saison qui meurt les bleds et le raisin;
une ville où jadis le vainqueur de l'Asie
vit presque terminer sa glorieuse vie,
ce, dont on use trop, et surtout après
que chacun veut passer pour léger et plaisant,
on ne doit s'en servir qu'avec choix et prudence,
autrement on déplaît, et souvent on offense.
ce qui produit au Roy son plus grand revenu
et donne aux Intendants un pouvoir absolu,
l'endroit où séparant le grain d'avec la paille

au plus ardent Soleil le paisan travaille,
C'est assés à tes yeux; Lecteur me dévoile
bientôt en ta faveur tu m'entendras parler.

Logogriphe

Je suis tout à la fois un guerrier tres fameux
un Dieu du second ordre, un animal utile.
comme Dieu j'embeles et j'eclaire tes lieux,
simple mortel j'etois aussi vaillant qu'Achille,
~~ma fleur causa la mort d'un guerrier jeune;~~
~~frere d'une Caton dont le nom est fameux;~~
~~ainsi que les malheurs d'un roy, long sans heur;~~
~~enfin comme animal un excellent modele~~
~~de l'usage qu'un animal, je deviens un modele~~
de prevoiance, d'arc, d'industrie et d'esprit;
envain l'humanite' me met au dessous d'elle
mon exemple sans cesse et l'etonne et l'instruit;
inanimé je ~~suis~~^{sont} à cette ingrate race
dont un tiers pour le moins, ne ~~peut~~^{est jamais} ~~être~~ sans moi;
Le sort me donne alors un si brillant emploi,
qu'il suffit un instant qu'on me change de place
pour Contenter tous ceux qu'on trouve en son chemin.
Lecteur ce Changement, au fond toute grimace
incommode et bizarre, a le pouvoir malin
d'obliger mon pareil a m'imiter soudain;
ce dernier trait, ~~est~~^{suffit pour} ~~me~~^{me} faire connoître,
pour te faire rêver, j'en ai trop dit peut être.

Lettre écrite de Plombieres en 1745.

A M^{re} D. ** par M. d'argentiere et moi

Chacun gemit de votre absence,
de douleur le Port amouchant
on est mille fois plus bavard,

Verdun, qui rime à toute outrance,
a tant fait danser mauvais vers
que sa tête en est à l'envers,
et son cœur jusqu'en défaillance;
Kermosant, pâle et consterné
depuis deux jours à la Colique;
S.^t Laurent froid métaphysique
et du beau sexe abandonné,
envain prodigue loquaceries,
personne encore n'a donné
dans ses fades agaceries;
Étonné d'un pareil malheur
à lui même il veut se suffire,
et désormais plus ne soupire
que comme Eglé pour la grandeur.
Le grand Dechamps, foudre de guerre
pour vous recevoir fait vœu, dit-on
de ne plus craindre le canon
machine horrible et meurtrière
qu'il avoit en aversion,
et dont il ne s'approchoit guère;
pour notre très joyeux manchot,
il dit qu'il est devenu sot,
il a pourtant en Vaudevilles
donné des préceptes utiles
pour qu'à la prochaine Saison
on retranche les inutiles
qu'on remonte en chaque maison,
vous avez emporté la liste,
jugez des gens qui resteront;
les sots se suivent à la piste,
ainsi fort peu demeureront.

mais revenons à notre affaire,
car deux Dames nous oublions,
et toutes deux vous sont bien chères,
Vous devinez déjà leurs noms;
oiii, c'est de Audre et Malepierre,
objets de toutes nos chansons;
La dernière de jalousie
a le Cœur tellement blessé
qu'on diroit qu'elle vous oublie
ou se repent d'avoir pensé
qu'elle aimerait toute sa vie.

Mais, plaignez l'autre, je vous prie,
Son cœur est bon en vérité,
les seuls éloges l'ont gâté;
ma foi, c'est une phrénésie,
tout Plombière s'en ameuté
pour L'écraser de poésie
Barbon et poète crotté
tous ont la rage et la manie
de rimailles sur sa beauté.
ce qui souvent dit on L'ennuye,
mais flatte un peu sa vanité,
car femme qui se croit jolie
ne se déplaît qu'on le publie
dus cet éloge être dicté
par la trompeuse flatterie.
mais, je reviens à nos moutons
poliment parlant des autres,
en faisant Comme patenotres
des petits vers qui sans façons
ne valent pas le quart des vôtres,
le mal Sujet nous oublions;

C'est vous, et nous y revenons
avec plaisir je vous le jure,
nous ^{vous} aimons C'est chose sûre
et tout ce que nous vous dirons ;
cela suffit, car je m'assure
que par là bien mieux vous plairons
qu'employant métaphore obscures
fade, et poétique figure,
que le cœur ne penseroit point,
les nôtres fuyant l'imposture
Sont révédiqes sur ce point.

Lettre à M. de Sade en 1746.

Où, sans regret j'abandonne la ville,
à son éclat à celui de la Cour
j'ay préféré L'antique et sombre azile
de ces oiseaux ennemis du grand jour.
Loin de L'envie et de la basse intrigue
qui font mouvoir tant de honteux ressorts
je ne connois ni cabale, ni brigue,
je vis exempt de crainte, et de remords,
goûtant en paix le plaisir inépuisable
de ne devoir qu'à moi seul mon bonheur ;
il n'en est point, ami, de véritable
sans ce repos, et ce calme flatteur
que la vertu fait naître dans un cœur.
Le vrai bonheur est dans L'indépendance,
se croit-on libre, et L'est on en effet
Lorsque L'on vit sous la dure puissance
des passions ? et qu'un titre est L'objet
de tous nos soins, et de notre Espérance.

à mes moyens mesurant mes desirs,
et revenu de tous ces vains plaisirs
que court sans cesse une aveugle jeunesse,
j'écoute enfin la voix de la sagesse.
Fortune élève, ou renverse à ton gré
ces insensés qui suivent ta Carrière,
par le malheur mon esprit éclairé
n'encense plus L'idole qu'on révère.
ambition, dont les noires fureurs
de L'univers ont détruit L'harmonie,
de ton poison infecte tous les cœurs,
tu ne peux rien sur mon ame affermie
à mépriser tes trompeuses faveurs,
et tout L'éclat dont tu parois suivie.
qui ne demande et ne desire rien,
il des efforts d'une impuissante rage,
L'ambition est le fatal lien
qui nous retient dans un lâche esclavage.
d'un agréable et précieux loisir
je sais connoître, et goûter tous les charmes
dans mon château, loin du bruit, des alarmes,
je ne m'occupe, ami, qu'à bien saisir
L'heureux instant où la terre docile
reçoit les biens qu'on dépose en son sein
pour nous en rendre un produit plus certain
que ceux de L'Inde et de L'hôtel de ville:
je vois le Ciel, bénissant mon travail,
sur tous mes plans répandre sa rosée,
mon œil ravi de contempler L'émail
d'une prairie avec soin arrosée,
soit à la fois mes tilleuls mes ormeaux,
d'un vert naissant parer leurs jeunes têtes

croître, Sûr, et former cent berceaux,
où nos bergers, dans leurs rustiques fêtes,
nous donneront le spectacle charmant
d'un plaisir pur, aussi vif qu'innocent.
Si dans nos champs je devance L'aurore
je vois naître un jour pur, radieux,
ce jour Charmant va s'embellir encore,
le soleil luit et se montre à nos yeux,
tout sent le prix de sa douce présence,
les rossignols et mille autres oiseaux
par leurs concerts célèbrent sa naissance;
pono en joie, du fond de ces roseaux,
Sur nos gazons la Naxade s'élance;
La sombre nuit, compagne du silence,
cède sa place à l'astre bienfaisant
à qui tout rend un hommage éclatant,
de sa chaleur féconde et salutaire
mon potager éprouve le pouvoir;
prenant en main La Serpe, où L'arrosoir,
je viens hâter le travail nécessaire
d'un jardinier qui se fait un devoir
de surpasser mes vœux et mon espoir,
de là, je cours diriger un ouvrage
qu'à mes maçons mon crayon a tracé;
un clair ruisseau qui baigne ce bocage
est par mes soins dans sa course fixé
Mais, irritant de L'effort que j'opose
à son penchant qui L'éloigne de nous,
il croît, s'élève, et retombe en courroux
dans ces prez verts que sans cesse il arrose,
je suis le cours de ce ruisseau charmant

et sur ses bords qu'embellit la nature,
de mille Ormeaux j'ajoute L'ornement.
Sur nos coteaux jusqu'alors sans culture
je fais semer le mazon et le gland,
et c'est ainsi qu'employant la journée
je rends trop courts les plus Longs jours d'Ete';
Lorsque je rentre, une table ordonnée
par le bon goût, et non la vanité,
m'offre un repas simple, mais agreable,
que L'appetit, la joye et la santé
m'ont jusqu'icy fait trouver préférable
à ce festin par le Luxe apprêté,
où l'on me fait une nécessité
de trop manger et de paroître aimable.
Quelques amis discrets et de bon sens
que je préfère à ces jolis plaisans
que dans Paris s'arrachent les Caillettes,
quittent pour moy leurs paisibles retraites
et prennent part aux plaines innocentes
que la nature et mes Soins leur fournissent:
C'est pour nous seuls que ces lieux s'embellissent
je n'en prétends tirer aucun honneur,
Le doux plainin est mon fidele guide,
à mes travaux c'est lui seul qui préside
le sot orgueilleil ne peut rien sur mon cœur,
divin plainin j'en ai pris pour mon maître,
j'ai tout quitté pour vivre sous ta Loy,
je suis heureux puisqu'enfin je crois L'être
et ne dépens en ces lieux que de toy.

Les avantages de la sotise.

C'est à bon droit que le Seigneur a dit
trois fois heureux est le pauvre d'esprit,
lui seul aura part à mon héritage.
Que revient il du frivole avantage
d'être un Racine, un Corneille, un Pascal?
on réfléchit, et dès lors c'est un mal.
C'est un présent dangereuse et funeste
que nous a fait la colère Céleste.
Le sot tranquille, et guidé par les sens,
ne lit jamais dans l'avenir terrible
et ne connois que les malheurs présents.
Réflexion, don cruel, et nuisible
tu ne sçais point troubler ces doux instans
dont la nature et son instinct paisible
ont écarté la peine, et les tourmens.
L'homme d'esprit porte tout à l'extrême
il connoît l'homme, et ne peut l'estimer;
il n'est jamais satisfait de lui même;
le sot s'admire, il se caresse, il s'aime;
et ses deffauts ne peuvent l'alarmer
son amour propre à tel point les déguise
que nôtre Sot souvent s'en applaudit.
L'esprit s'agite, il prévait, subtilise,
mais, au bonheur rarement il conduit;
Si quelques fois il recueille, assaisonne
les doux instans qu'un tendre amour nous donne,
bien plus souvent son dangereuse secours
en sombres nuits change les plus beaux jours.
L'esprit prévait, et perd la jouissance
du bien présent qui seul doit occuper;

Sur L'avenir osant anticiper
il rend réel avant son existence
un mal auquel il pourroit échapper.

Non, rien n'est tel que Sottise et Constance
pour arriver sûrement à son but.

jamais distrait, le sot ne voit, ne pense
qu'au seul objet où tend son espérance.

Dans L'antichambre à toute heure à L'afflu
rien ne sauroit lasser sa patience,
et son instinct saisit la circonstance
qui seule fait réussir son projet.

L'esprit trop vaste embrassant un objet,
de tous côtés le tourne, et L'envisage;

Il aperçoit le labyrinthe affreux
où le conduit un peuple d'ensieux
un tel péril étonne son courage;

pour éviter la honte du naufrage,
à la prudence il soumet tous ses vœux;
mais, trop souvent ce flambeau salutaire
en lui montrant les dangers du chemin,

Scail L'arrêter, où le rendre incertain;

il veut quitter le sentier ordinaire,
d'un pas rapide il parcourt la Carrière,
le but s'éloigne et son effort est vain.

or, je conclus (chacun pense à sa guise)

que la santé, l'appétit, la Sottise,

Seront toujours la source du bonheur,

mais, non l'esprit, encore moins un bon cœur.

Épître à M.^{de} la Marechale de Villars datée de
Loyau 1746.

Le Soleil s'élevant et prolongeant son cours

va rendre à nos climats la saison des longs jours ;
Villars, dans son jardin agréable et fertile
Saura contre le chaud trouver un sûr azile ;
Déjà sous cent berceaux que ses mains ont formés
les tendres rossignols par l'amour animent
célèbres par leurs chants le Dieu qui les inspire,
De mille autres oiseaux, qu'un bois charmant attire
le ramage flatteur se mêle à leurs concerts
et vante le pouvoir du Dieu de l'univers.
De ses rayons brûlants l'astre qui nous éclaire
voudrait en vain percer cet abri salutaire,
tandis que tout languit accablé par ses feux
une douce fraîcheur règne dans ces beaux lieux ;
Le zéphire empressé de fleurs en fleurs voltige,
son souffle bienfaisant, par un heureux prodige,
au milieu de l'été leur donne un doux printemps ;
Leurs parfums, leur éclat, charment l'œil et les sens,
L'art prêtant son secours aux dons de la nature
forme mille bosquets de fleurs et de verdure ;
des chênes de Dodone on voit les descendants
s'embellir et braver le tonnerre et les vents,
sous leur ombrage frais mille routes tracées
égarent doucement les yeux et les pensées,
toutes ont l'agrément de la diversité,
(doux appas où toujours se prend l'humanité)
l'une offre pour aspect d'agréables prairies,
l'autre sait inspirer de tendres rêveries,
opposant un dédale adroit, ingénieux
à la vivacité des desirs curieux.
quels objets vont s'offrir à la vue étonnée
quand cessant tout à coup de se trouver bornée

Elle découvre ces fertiles coteaux
que la Seine féconde arrose de ses eaux.
Ces palais fastueux, garans de L'opulence
de L'orgueil insolent des héros de finance;
Cette plaine abondante où Cérès tous les ans
prodigue au laboureur ses plus rares présents,
ces jardins enchantés dont l'art par sa parure
decore, rectifie, embellit la Nature
cette heureuse Campagne offrent de toutes parts
ce qui flatte les sens et charme les regards;
D'innombrables troupeaux répandus dans la plaine
fixent à chaque instant une vue incertaine
qui sans cesse parcourt un si riche Tableau
que n'ai-je le crayon de L'élegant Boileau?
j'offrirois à vos yeux la brillante peinture
de ces trésors divers qu'étale la Nature
sous l'arc en joüir en les voyant toujours;
votre œil suivant la Seine où son paisible cours
est cent fois arrêté par L'heureux assemblage
des objets ravissans qui bordent son rivage.
tandis que vous goûtez ce plaisir enchanteur
du plus ardent Soleil j'éprouve la rigueur;
Sur les sables mouvans de la vaste Gironde
j'entreprends chaque jour une pénible ronde;
accablé, fatigué; vaincu par la chaleur,
chacun maudit tout bas mon active ferueur;
pour Calmer les tourmens d'une soif dévorante,
nous cherchons vainement une onde bienfaisante,
tous les ruisseaux voisins refoulés par la Mer
n'offrent qu'une eau bourbeuse où regne un sel amer.
D'un œil triste, inquiet sur ce brûlant rivage

D'un arbre, où d'un rocher je cherche envain L'ombrage,
je ne vois que la mer et des sables mouvans
entassez par le flux et la fureur des vents.
le flot revient, déjà, sa vague impétueuse
nous oblige à quitter la rive Sablonneuse.
Sur la Dune mobile il faut porter nos pas,
là, de nos paisans ériger en soldats
j'aperçois une troupe inquiète et timide
qui maudit en secret le zèle qui me guide;
j'arrive dans le camp de ces foibles guerriers,
je viens, leur disje amis, défendre vos foyers
des fureurs de L'Anglois jaloux de la puissance
du Roy victorieux qui gouverne la France,
secondez mes efforts, marchez, ne craignez rien,
défendez vos enfans, vos femmes, votre bien.
ma baraque et mes soins hélas sont inutiles
calvinistes zélés, farouches indociles,
ils préfèrent la main qui peut les opprimer
à celle qui pour eux aujourd'hui veut s'armer,
leur donnant du soldat la paye et L'équipage,
j'excite leur chagrin, et jamais leur courage.
eh quoy! me disent ils, un avenir douteux,
doit-il avant le tems nous rendre malheureux?
faut-il trop occuper d'une crainte future,
que nos vignes, nos champs, demeurent sans culture;
nos bras sont nos trésors, nos biens, nos revenus,
tandis que dans ce camp nous sommes retenus
et sans cesse occupés d'un futile exercice,
nos enfans de la faim éprouvent le supplice.
un danger incertain par votre soin cruel
est devant nous un malheur trop réel.
L'Anglois que vous voulez nous obliger à craindre,

quelque Soient ses desseins, nous rendroit moins à plaindre,
nos hameaux n'offrent rien à la cupidité
de ce peuple si fier né pour la liberté;
vous craignez Sur nos bords qu'il ne cherche à descendre,
nous payons vos Soldats qu'ils viennent nous défendre,
il nous importe peu qu'à Ypres, Tournay, Menin,
se soumettent aux Loix de Notre Souverain,
Si c'est à nos dépens qu'il force la victoire
à suivre ses drapeaux à le couvrir de gloire.
Que pourrais je répondre à des pareils discours,
en faisant manœuvrer j'en interromps le cours,
mais, bientôt fatigué, essoufflé, hors d'haleine,
et rebuté de prendre une inutile peine,
je regagne à pas lents mon triste appartement.
des affreux Maringonins un essaim bourdonnant
m'y livre sans relâche une guerre cruelle,
cet escadron volant s'auroit se renouvelle
si le Soir, pour goûter un frais doux et Charmant
j'essaye d'entretenir ma fenêtre un moment;
d'importuns Supplians une immense cohorte
en dépit de mes gens se fait ouvrir ma porte,
et m'acable encoir plus que l'insecte bruyant
dont le pervers dard me perce à chaque instant,
des Lettres, des placets la longue Kierielle
vient mettre enfin le comble à ma peine mortelle.
le chant aigu des coqs annonce mon réveil,
on entre, et l'on m'arrache aux douceurs du Sommeil.
pour répondre sans fin aux demandes futiles
de cent discours de riens, certains trop faibles.
ainsi, pour mes pêchés, on est sûr de me voir
écouter sans penser du matin jusqu'au soir,
ou malgré l'ardeur du Soleil qui nous brule,
braver en plein midy, l'ardente canicule.

Epître à M. de Forcalquier 1748

ja ne comprends pourquoi les doctes Sœurs
que chacun tient pour tres chastes puelles,
à jeunes gens prodiguent leurs faveurs,
leur font choisir parmi les fleurs nouvelles
de quoy former cent bouquets pour Iris,
tandis que nous, sous le barnois blanchis,
plus ne trouvons sur la double coline
que vieuxs Chardons, laide et piquante épine.
tels procédez sont dignes de Venus
d'humeur accorte, et des moins scrupuleuses,
mais que blondins soient les très bien venus
dans le logis de ces vieilles quinteuses,
voilà, sans plus, de quoy me mettre aux champs
vieilles beautés qui n'auront plus de dents
y prenez vous de chérir la jeunesse,
d'aller ainsi prévenir tous ses vœux
et lui livrer les trésors du Lermese?
de ces trésors ils sont trop peu soigneux,
à pleines mains et presque à l'aventure
ils vont jettant ses plus brillantes fleurs
si, qu'une foible et très mince brochure
en a vraiment, et de toutes couleurs
de quoy parer au moins deux Illiades.
Or, pour punir de telles incartades,
je ne ^{vous} vois, Muses, qu'un seul moyen,
accordez nous une amitié fidèle,
abandonnez ces têtes sans cervelle.
c'en mon avis, le tout pour votre bien,
car entre nous, j'en eusse ne savaient rien.
au bon vieuxs tems, lorsqu'on vouloit écrire
on invoquoit tout le sacré valor,

on ne cédait au prétendu délire
que de L'arc des Muses, d'Apollon,
mais aujourd'hui, sans autre préambule
un auteur court au fait dont il s'agit,
vous invoquer seroit un ridicule,
il tire tout de son sublime esprit.
revenez donc, Muses, de l'injustice
qui vous oblige à priver de vos dons
ceux que le Ciel, plus cruel que propice,
a dès longs tems soumis à vos leçons.
ja ne vous sied de vous montrer volages,
d'abandonner vos anciens nourrissons,
mettre en oubli leurs soins et leurs hommages
pour vous livrer à ces jeunes garçons,
de qui la verve indiscrette et volage
ne tend pas moins qu'à vous deshonorer,
si, que de vous déjà la voix publique
fait peu de compte et grommement vous critique,
de tous côtés on entend murmurer

L'homme de bien, la femme vertueuse;
Quoi, disent-ils, ce pur et clair ruisseau,
où tant puisoient Roxane et Despreau,
n'en aujourd'hui qu'une eau sale et boueuse;
Clio qui fit ainsi que ses huit sœurs,
le triste vœu de demeurer puelle,
court au devant de ces jeunes rimeurs,
parle avec eux la langue naturelle
dont on se sert, dit-on, en certain lieu
où Libertins ne vont pour prier Dieu.
Dis qui te hante, ajoute le proverbe,
bien jugerai lorsquelles sont tes mœurs;
au tems jadis que fréquentiez Malherbe,

l'étoit à qui plus vous rendroit d'honneurs ;
C'est à vos yeux, vieillisse décrépite
que quarante ans, à cet âge, bon soûr,
plus ne devons espérer de vous voir,
de par S.^t Jean, cette étrange conduite
est faite exprès pour qu'on en gloze un peu
et qu'on soupçonne, entre nous, à quel jeu
ont obtenu sur nous la préférence
ces rimailleurs que tant vous chérissez,
mais fusse à tort que folle médiance
vous en accuse, on le dit c'en assés,
et trop vraiment pour de chartes Néesses
point ne pourrez effacer tel soupçon
qu'en vous lisant, Muses, à nos caresses ;
que ce soit moins par goût que par raison
point ne m'en chaut, telles délicatesses
ja ne sieroient à qui n'est pas aimé ;
Que mon esprit qui dans mon corps débile
à par malheur élu son domicile,
soit par vos dons quelques fois animé,
en userai sobriement, je vous jure,
et simplement pour n'être trop oisif.
Sans vous bien sçais qu'on fait pauvre figure
sur L'Hélion, et Pégase en rétif
à tout auteur qui n'a l'heur de vous plaire,
et croit sans vous envier son libraire.
onques je n'eus cette soif de rimer
qui dans certains ressemble maladie.
par de doux sons je me laissai charmer,
je fis des vers que m'inspira Thalie,
Clio par fois occupa mon loisir,
mais de ce ^{jeu} ~~jeu~~ me faisant un plaisir

bien me gardai (tant suis né volontaire)
d'aller m'en faire un travail nécessaire,
un vrai métier, mon occupation,
ja n'attendois ma réputation
de ce talent, dont ne faisois usage
que pour savoir, sans le secours d'autrui
me dérober au sombre et triste ennui,
des gens oisif L'ordinaire partage.
Si l'on m'a vu, Muses, dans mon printemps
névois donner que de légers instans,
devez penser que désormais plus sage,
ne vous prendrez que comme un badinage
quelques fois propre à délasser l'esprit,
mais dont ne puis espérer d'autre fruit.
Sur ce pied là je consens d'être votre,
que si voulez tous mes soins et mon tems,
Muses, adieu n'attendez rien du nôtre,
et retournez avec vos jeunes gens.

Épître à M. de Tressan 1748.

~~Notre prince est si sage.~~
Sage et d'une philosophie
qui s'ait conduire au vrai bonheur
Scionde moi, je me défie
de la foiblesse de mon cœur.
La raison toujours trop sévère
épouvante sans corriger,
L'amour plus adroit exagère
les plaisirs dont il est le père,
et nous en cache le danger.
à son penchant l'homme retombe,

il combat en vain ses desirs,
l'raison tôt ou tard succombe
en luttant contre les plaisirs:
c'est la seule philosophie,
qui nous montrant dans leur vrai jour
ces faux biens que chacun envie
nous en dégoûte sans retour.
Son brillant flambeau nous éclaire,
et nous fait voir L'ambitieux
qui pour un bien imaginaire
~~néglige~~ ~~néglige~~ ce qui rend heureux,
et sacrifie à la chimère,
de se faire un nom glorieux
des jours qui ne sont précieux
que peu L'emploi qu'on en sait faire.
Des présents que nous font les Dieux
Elle nous montre à faire usage;
sans former d'inutiles vœux
Savoir jouir, c'est être sage;
notre seul bien c'est le présent.

L'ambition et la fortune
nous vendent toujours chèrement
une faveur mine, ou commune
qu'obtient sans peine un intrigant.
Le philosophe a la prudence
de mettre un frein à ses desirs;
le doux repos, L'indépendance
sont son bonheur et ses plaisirs;
on conçoit on dans l'esclavage
ou nous retient la vanité,
la crainte d'un prochain naufrage
marche incessamment à côté
du Courtisan dont le visage

brille d'une faune gayeté,
toujours à tout il craint il desire
et jamais il n'est satisfait,
L'ambition est un delire
dont l'âge augmente encor l'effet.
mais, que pourrai-je enfin conclure,
qu'heureux l'homme à qui la nature
l'esprit tranquille a départi,
car gaudissant bien nati.
des passions tel est L'empire,
que notre cœur ne peut souscrire
à tout ce que L'esprit résout;
un charme secret nous attire,
et la philosophie à bout
n'a plus d'argument ni de force
contre la séduisante amorce
que présentent les passions:
adieu projets, réflexions,
un instant détruit L'édifice
qu'avait élevé la raison.
on ne voit plus le précipice
ni parmi les fleurs, ce poison
que nous prépare l'artifice
et sa douce séduction.
En vain j'invoque la sagesse
de Socrate et de Platon
j'imité bien mieux la faiblesse
de Tressan et d'Anacreon.
plus philosophe par système
que par goût et tempérament,
je suis peu maître de moi-même
et me laisse aller au torrent.
ce que l'on croit philosophie

n'en souvenant qu'un accès d'honneur
tel doit à sa misanthropie
la vertu qui lui fait honneur.
pour se prétendre philosophe
Suffit-il donc qu'on apostrophe
Le siècle et ses coupables mœurs;
non, de tels ~~signes~~ ^{signes} sont trompeurs;
en propos je suis un Socrate,
en actions un faible humain
qui cède à l'objet qui le flatte,
ou veut lui résister en vain.
ma santé, ma raison, mon âge,
tout m'invite à gagner le port,
j'entens enor gronder L'orage
dont j'ai trop éprouvé L'effort.
mais le respect humain L'emporte
Sur les conseils de la raison;
Socrate diroit que m'importe
que le public m'approuve, ou non,
dois-je être ainsi que le vulgaire
Esclave de L'opinion?
Soit bien, cette réponse est fière
mais puis-je prendre un pareil ton?
oui, si mon ame revenue
de la soif des vaines grandeurs
dans une épreuve soutenue
avait abjuré ses erreurs.
or, comme il n'en est rien je pense
qu'il faut huer avec les Loups;
doit-on se donner la licence
de traiter les autres de foux,
Lorsqu'on éprouve la puissance
que les passions ont sur nous.

chez Tressan je te le répète,
on naît philosophe et poète,
se flater de le devenir
Sans le secours de la nature,
c'est prétendre se rajeunir
et reparer la flétrissure
où l'âge nous fait parvenir.
hélas ! notre humaine sagesse
n'est pas exempte de faiblesse
Lorsqu'elle n'a pour fondement
que le dégoût, l'ennui, la crainte
c'est sur un principe constant
qu'elle doit marcher sans contrainte.
Sans être heureux nous ne songeons
qu'à trouver l'art de le paroître ;
aisément nous philosophons,
mais, sans chercher à nous connaître,
notre amour propre en souffrirait,
et l'amour propre est trop adroit
pour vouloir tenter l'aventure.
adieu disciple d'Epicure,
à discourir je perds mon temps ;
c'est parler aux sourds, aux enfans,
que d'opposer froide morale
à l'effort de nos passions,
Seneque vainement étale
ses longues et doctes leçons.
la nature est notre maîtresse
envain on veut lui résister,
le naturel revient sans cesse
quoi qu'on fasse pour l'écartier.

Epître à M. de Navarre, 1750
Sur le bonheur.

Tout mortel en naissant cherche à se rendre heureux,
le bonheur est le but ou tendent tous nos vœux.
mille et mille chemins paroissent nous conduire
à ce but désiré, placé pour nous séduire;
il en est un, au plus, qui nous mène en effet
à ce bonheur charmant notre éternel objet,
C'est la philosophie, ami, qui nous l'enseigne,
mais, il faut de nos cœurs qu'elle bannisse, éteigne
l'injuste soif de l'or, la fole ambition,
les préjuger, la crainte, et la prévention;
le sage, obéissant à sa voix salutaire
ne s'égazera point sur les pas du vulgaire,
d'un pas ferme et constant il marche droit au but
en vain les passions à toute heure à l'affut
prétendent l'arrêter, ou lui servent de guides,
la raison le défend contre leurs traits perfides,
ou desillant ses yeux obscurcis par l'erreur,
lui font connoître enfin quel est ce vrai bonheur.
que chacun définit au gré de son caprice,
et qu'aux sages tous seuls donne le Ciel propre.
Ce bonheur en effet n'existe point dans l'air,
dans ces titres pompeux qui décorent un nom,
est il dans les honneurs que la gloire dispense?
on l'y trouve aussi peu qu'au sein de l'opulence.
le sceptre dans les mains d'un conquérant fameux
faut il d'un Roy puissant un Roy vraiment heureux,
ses lauriers teints du sang de cent mille victimes
aux yeux de la raison ne sont que d'heureux crimes,
L'injuste ambition qui dévore son cœur.

vange L'humanité dont il est la terreux.
ou don est le bonheur si le rang, la naissance
les biens, les dignitez, La suprême puissance
n'offrent au lieu de lui qu'un fantôme imposteur,
qui de loin éblouit, et de près n'est qu'erreux.
Si L'homme ~~Semb~~le ne pour souffrir et se plaindre
et ne peut éviter des maux qu'il sait trop craindre.
c'est en nous, chez Damon, au fond de notre cœur
que nous le trouverons ce solide bonheur.
il ne tient point aux dons de L'aveugle Déesse
qui dispense au hazard l'honneur et la richesse.
reglons nos passions, et bornons nos desirs,
consultons la raison jusques sur nos plaisirs.
Loin de nous cette lâche et criminelle envie
qui sçait empoisonner le cours de notre vie,
contentons nous du sort que nous ont fait les Dieux,
ne les fatiguons point par d'inutiles vœux.
nous pourrions sans cesse un bien imaginaire,
ce que nous désirons nous devenant nécessaire,
Le soin de L'obtenir est notre unique objet,
mais un desir remplace un desir satisfait.
le courtisan comblé des faveurs de son maître
ne se croit point heureux. il lui manque pour l'être
la modération, la vertu, L'Équité.
en proie aux passions son cœur est agité
par les desirs, la crainte, et la haine cruelle.
Sa sole ambition s'accroît, se renouvelle
pour les dons qu'il obtient, les grâces qu'on lui fait.
d'un Ministre en faveur L'orgueil il est satisfait,
mais son cœur ne l'est pas, tout l'agite, où le glaive
de dangereux rivaux en veulent à sa place;
pour assurer L'effet de leurs lâches projets

ils l'auront employé la ruse et les forfaits,
et perdre sans retour ce malheureux Ministre
qui redoutant sans cesse un avenir Sinistre
trouve les noirs chagrins, la peine et le malheur
dans ce rang élevé qu'il croyoit le bonheur.
ne le cherchons donc point ce bonheur desirable
dans L'éclat des grandeurs, dans un bien périssable
sachons à nôtre état mesurer tous nos vœux
acquerons la sagesse, et nous serons heureux.

Épître à M. de Cailus 1750.

Tu veux, Damon, m'arracher aux douceurs
d'une retraite agréable et paisible
pour m'exposer à de nouveaux malheurs
sur cette Mer inconstante et terrible,
dont L'amour propre, et la soif des grandeurs,
m'avoient chuté le danger infailible,
et les caueils toujours couverts de fleurs.
oui, ma famille est un prétexte honnête
que saisiroient mes desirs inconstans
Si je voulois affronter la tempête
Les flots émus et la fureur des vents;
mais, le passé me servant de présage
sur L'avenir toujours caché pour nous,
à mes dépens a su me rendre sage.
c'est vainement que mes rivaux jaloux
ont contre moi vomé toute leur rage
et m'ont porté les plus sensibles coups;
en me privant d'un fiévreux avantage
et des grandeurs qui les envierent tous,

ils m'ont tiré d'un funeste esclavage,
ainsi je rends grâces à leurs courroux.
de tous les jours que m'a filé la Parque,
deux tiers au moins déjà sont écoulés,
et loin de moi les plaisirs envolés,
me laissent voir cette fatale barque,
où tôt ou tard passent tous les mortels.
Quoy! chev Damon, en projets éternels
devons nous donc consommer ces espaces
qui nous conduisent de la vie au trépas;
cet insensé que L'hydre des ans glace
suit un Ministre, en colé sur ses pas
pour obtenir un honneur chimérique
que le trépas demain lui ravira.

Je ne veux point philosophe critique
d'un Citoyen que L'honneur conduira
blâmer ny L'ambition utile.
mais, le guerrier qui cherchant un asile
contre L'envie et ses lâches complots,
va loin du bruit, de la cour et des sots
se faire un sort agréable et tranquille,
mérite au moins qu'en dépit des propos
de ces basarts dont abonde la ville,
Damon L'écoute avant de le juger.
je sais trop bien que la misanthropie
veut remonter à la philosophie,
et sous ses loix cherche à nous engager,
mais, ma raison à bon droit s'en défie.
ce ne sont point les accès dangereux
de cette sombre, et triste maladie
qui m'ont banni de ce séjour heureux
soumis aux loix de L'aimable folie,

C'est la raison et la nécessité
qui de mon cœur surmontant la faiblesse,
dans un château des hiboux fréquenté
ont relegué ma tardive sagesse.

ce Lieu Sauvage embelli par mes soins
prend chaque jour une face nouvelle;
à mes plaintes, ainsi qu'à mes besoins
suffit toujours la récolte annuelle.

qui ne met point de bornes à ses desirs
à prix d'argent achète les plaisirs,
et trouve l'art d'éprouver L'indigence
et les chagrins au sein de l'abondance;
et de là naît L'injuste aridité

Du courtisan qui demande sans cesse,
ce qu'il obtient par importunité
ou trop souvent, à force de bassesse
ne le rend point heureux ni satisfait;
des passions méprisables joiet
il est avare, ambitieux, prodigue;
il se tourmente, il cabale, il intrigue
pour écarter de dangereux rivaux,
et leur ravir le prix de leurs travaux.

en vain Créus de son trésor immense
voudrait leur faire un utile présent,
la vanité qui règle leur dépense
L'aurait bientôt dissipé follement.

J'ai fait, ami, la triste expérience
des viciés que j'expose à tes yeux;
tu ne peux donc blâmer ma répugnance
à préférer (esclave fastueux)

le triste joug qu'impose la naissance
au seul moyen d'être vraiment heureux.

1 dans mon desert libre d'inquietudes,
tous mes instans s'écoulent sans ennui,
et sur la Cour et sur ma solitude
je penserai demain comme aujourd'hui.
contre un penchant formé par l'habitude
Epiciure est mon guide et mon appui;
1 il m'affranchit des erreurs du vulgaire
et sait m'apprendre à jouir du présent;
il me fait voir le faux et le néant
de ces grandeurs que le public révère.
ce philosophe aimable, ingénieux
dans la nature a puisé son système
et ses écrits sages ingénieux
semblent dictés par le plaisir lui-même.
Malgré l'éclat dont se pare la Cour
La volupté n'y fut jamais connue,
et la gaieté sa Compagne ingénie
fuit constamment ce fastueux séjour.
la fausse joie incommode et bruyante
regne en sa place au milieu des soupçons,
des noirs complots, des lâches trahisons
et de l'envie inquiète et tremblante.
1 tu veux ami, qu'immolant ma raison
au préjugé qui toujours nous opprime
du fol orgueil et de l'ambition
je sois encoeur la dupe et la victime:
le Nautonier qui regagne le port
sur un vaisseau brisé par la tempête
à chaque instant bénit son heureux sort
et ne va point encoeur offrir sa tête
à des périls plus affreux que la mort;
il attendra que l'Alcion ramène
les doux zephyrs sur la liquide plaine,

pour exposer à la merci des flots
Sa foible barque échappée au naufrage.
Lorsque les vents secondant son courage
lui promettent le but de ses travaux ;
il bravera les rochers et Neptune
pour suivre encor cette aveugle fortune
qui fuit sans cesse et trompant tous nos soins
Souvent se donne à qui la cherche moins.
Le vent qui souffle, ami, n'est favorable
qu'au plat bouffon, qu'au flatteur intriguant.
J'ai su trouver un port sûr agréable,
J'imiterai le Nautonier prudent.
D'une frivole et trompeuse espérance
je ne suis plus l'esclave malheureux.
Le doux repos, l'heureuse indépendance
Sont les seuls biens ou tendent tous mes vœux.
à la raison à la philosophie
j'ai consacré le reste de ma vie,
et je renonce à tous ces vains honneurs
objets du culte et de l'Idolâtrie
du sot public toujours nourri d'erreurs.
aini, sur moi la pâle et sombre envie
ne pourra plus exercer ses fureurs.
dans mon château gothique et solitaire
ses traits cruels ne pourront pénétrer.
là, j'attendrai la fin de ma carrière
sans trop la craindre et sans la désirer.

Adieux aux Muses.

ne copiez point cette pièce

Où Muses, c'en est fait, je renonce à vos dons.
je vous rends aujourd'hui ces pinceaux, ces crayons.

qui scirent trop longtems amuser ma jeunesse;
la raison à la fin à dissipé l'yrreue
que vos présens flatteurs avoient scû m'inspirer
et m'a fait voir l'abîme où j'allois m'égarer;
que dis-je, c'estalors dont vous n'êtes avares
que pour le rendre cher à nôtre vanité,
m'attire dès longtems de ces haines bizarres,
filles d'une jalouse et stupide fierté,
des plus sensibles traits, leur courroux nous accable,
nous sommes, disent ils des monstres des enfers,
distilans au hazard leur venin redoutable.
mais, je connois un tel. qu'importe, il fait des vers,
qu'avez vous à répondre, en faut il davantage
pour vous convaincre enfin, que c'est un homme affreux.
a-t'il fait contre vous quelque sanglant ouvrage,
ajoutera peutetre un ami généreux,
je crois être certain que sa muse tranquille
n'a jamais fait couvrir votre nom par la ville,
qu'il hait autant que vous tout faiseur de chansons;
d'abord jusqu'à présent il a suivi Thalie,
mais puisqu'il fait des vers, nous vous le soutenons
un homme redoutable; il peut lui prendre envie
d'écrire contre nous; on peut dire du mal
de son prochain, pourveu que ce ne soit qu'en prose
avec lui nous jouons un jeu trop inégal;
qu'il soit méchant, ou non, c'est pour nous même chose,
il rime, et cela seul nous le fait detester.
Muses, reprenès donc au plutôt cette Lire
qu'à mes débiles mains vous daignâtes prêter
envain de mon projet mon lâche cœur soupire
dans vos fers dangereux, rien ne peut m'arrêter.
Mais quoy, me dites vous, la haine trop injuste
de ce peuple de sots qui blâment les talens

te fait elle oublier que nous fîmes d'Auguste
un Monarque au dessus des plus grands Conquerans,
que son amour pour nous lui mérita la gloire
de servir de modèle à la postérité;
que L'ayeul de ton Roy pour l'avoir imité
a su placer son nom au temple de mémoire.
jette les yeux moins haut, Sourient toy d'un parent
L'honneur de ton pais et celui de Sarace;
de toy nous n'exigeons qu'un tribut peu gênant
il ne te convient point d'assiéger le Parnasse,
d'en disputer le pas à Voltaire à Rousseau.
Remplis tous les devoirs qu'exige ta naissance,
dans le métier de Mars instruit dès le berceau,
mérite les honneurs que la gloire dispense;
Mais laisse nous le soin d'occuper ton loisir,
d'adouir ton chagrin, d'animer ton plaisir.
on a du tems pour tout, L'employ qu'on en sçait faire
est ce qui rend toujours heureux, ou malheureux.
Un héros qui ne sçait que ravager la terre,
dans le sein de la paix, n'est qu'un homme ennuyeux.
Muses, c'est fort bien dit, je vous en crois sans doute.
mais à vos foyers je sçay ce qu'il en coûte
pour se laisser séduire à tous vos beaux discours.
Auguste aimoit les vers, on les hait de nos jours.
Qui donc? les ignorans, ces oreilles bizarres
qui préfèrent au son du célèbre Lully
les ridicules airs, et les airs barbares
d'un homme qu'Apollon condamnoit à l'oubly.
Non, ce n'est point la haine et l'impuissante murmure,
Muses, de quelques sots animés contre moy,
qui m'ont fait renoncer à vivre sous la loy
du Dieu qui par ses chants anime la Nature

C'est le dégoût réel et le mépris constant
dont chacun aujourd'hui vous honnore sans cesse.
Quoy! ce peuple éclairé, mais hélas, trop changeant,
ignore donc qu'il tient des faveurs du Permesse,
Son goût fin, ses plaisirs, ses talens et ses mœurs
et qu'il nous doit enfin ces illustres auteurs,
dont les nobles travaux dissipant l'ignorance
ramènerent l'esprit, et le savoir en France.
Jadis le grand Armand qui du trône françois
zeteva la splendeur, et fit regner nos Rois,
fut l'ardent protecteur du savoir et des muses
et nous pourrions penser!... la Colère l'abuse.
non, Muses, c'en est fait, votre regne est passé
on croit tous vos presens dangereux et frivoles.
Or j'ai dit et prétends que sans plus de paroles,
de vos fastes mon nom soit enfin effacé.

Épître à Madame de Maurepas

9^{bre} 1750.

Vous êtes surprise, Madame, qu'ayant été élevé à Paris, ayant passé
vingt ans dans cette ville au milieu des plaisirs et dans la meilleure
Compagnie, je puisse m'accoutumer à la province. j'ai toujours cherché
à m'amuser moi-même, beaucoup plus que par le secours d'autrui.
j'ai mêlé à la dissipation ordinaire de Paris un peu d'étude et
d'application. j'ai toute ma vie donné quelques heures au travail, et à
la lecture: cette conduite qu'on trouvoit extraordinaire, qui m'attiroit
la haine et la Colère des Sots (peuple beaucoup trop nombreux) en
aujourd'hui la source de ma tranquillité, et du bonheur dont je jouis.
les raisons qui m'ont engagé à venir en province vous sont connues, je
viens de vous expliquer les moyens dont je me sers pour y passer
mon tems moins desagréablement qu'un autre ne feroit peut-être

à ma place, Voici le dernier et sans doute le plus efficace.
L'aimable Hébé Nimphe jeune et Légère
Sachant aimer autant qu'elle sait plaire,
malgré mon âge écoute mes Soupirs,
et partagea l'ardeur de mes desirs;
le temps n'a point éteint ces douces flâmes
dont L'amour Sûr embrase nos deux ames,
L'estime fut le nœud Sûr et charmant
qui ressera ce tendre engagement.
mon cœur exempt de soupçon et de crainte
n'a point recours au reproche, à la plainte
Celui d'Hébé, tendre, plein de Candeur,
de la vertu m'offre un tableau flatteur,
qui Sait fixer mon goût, et mon estime.
de m'aimer peu lui paroitroit un crime.
Elle n'existe et ne vit que pour moy,
ma volonté pour elle est une Loy;
c'est pour moi seul qu'elle veut être belle,
et son amour en L'univers pour elle;
ne connoissant d'intérêt que le mien
de mon bonheur dépend toujours le sien.
Si le chagrin mêle son amertume
aux doux transports qu'un tendre amour allume,
Hébé s'afflige, et plus que moy ressent
le coup fatal d'un revers accablant
dont je suis seul l'objet et la victime,
un même esprit nous guide et nous anime,
elle partage et ressent mes plaisirs,
on vient mêler ses pleurs à mes soupirs;
non, L'adorer n'est point une foiblesse,
je vois en elle un ami, ma maîtresse,

je suis heureux en vivant sous ses loix,
et ma raison applaudit à mon choix.

Cette peinture, quelque foible qu'elle soit, Suffit je pense pour justifier
mon séjour en ce pais cy; une pareille maîtresse se trouveroit à peine
dans Paris, tout grand qu'il est, en tout cas elle ne seroit pas pour moy,
et je sens bien qu'en y arrivant, il faut renoncer, (je ne dis pas à la
galanterie, cela est juste) je dis à aimer, et surtout à être aimé. on
fixe à Paris jusqu'à quel âge on peut se livrer à l'amour et à la Danse,
dans les pais étrangers et les provinces on aime et on danse à tout âge.
on n'est pas environné de cette foule de jeunes gens qui vous nuisent
moins par leurs agreemens que par les ridicules qu'ils vous donnent
en province le Cœur parle, il est écouté, c'est luy seul qu'on consulte. à
Paris c'est la mode, le bon air, et quelques fois la Société. au reste cet
amour dont je fais un assez pompeux étalage n'absorbe point tous
les autres sentimens dont mon Cœur est susceptible, je vous suis
Madame, trop tendrement attaché et à M le Comte de Maurepas,
pour négliger jamais les devoirs de l'amitié, faciles à remplir à qui la
connoît et la sent véritablement. /